

BELGIQUE - BELGIE  
P.P. - P.B.  
LIEGE X  
9/3306



# LE CARNET et LES INSTANTS

**DOSSIER**

Poésie contemporaine

**ANNIVERSAIRE**

Taillis Pré

**PORTRAIT**

Dominique Warfa

LETTRES BELGES DE LANGUE FRANÇAISE Bimestriel.

Ne paraît pas en juillet-août. N° 183, du 1<sup>er</sup> octobre au 30 novembre 2014.

En couverture : William Cliff, 2010 © Georges Seguin



Pas à n'importe quel prix !	01	<b>ÉDITORIAL</b> par Joseph Duhamel
		<b>MAGAZINE</b>
Poésie contemporaine	04	DOSSIER
Taillis Pré	13	ANNIVERSAIRE
Nadine Monfils	15	MES ÉDITEURS ET MOI
Dominique Warfa	18	PORTRAIT
	21	BRÈVES
	22	<b>NOUVEAUTÉS ET RÉÉDITIONS</b>
	42	<b>CRITIQUES</b>

## Pas à n'importe quel prix !

Un des feuillets de l'été nous vient des USA, le conflit entre Hachette Book Group et Amazon, exemplaire de la manière dont des nouveaux modèles de production culturelle s'élaborent, mais aussi de la façon – douteuse à long terme – dont répond le cybermarchand américain. Les reproches que l'on peut légitimement faire à Amazon ne manquent pas, qui sont d'abord éthiques : une ingénierie fiscale permettant de ne pas payer d'impôts tout en bénéficiant des aides publiques, des conditions de travail déplorables pour des emplois sous-qualifiés.

Au départ, pour Jeff Bezos, le livre n'était qu'un des produits parmi de nombreux autres permettant d'expérimenter le commerce sur le net. Aujourd'hui d'ailleurs, le livre est très minoritaire dans le chiffre d'affaires de la société. Mais, pour des raisons précises que Françoise Benhamou détaille dans *Le livre à l'heure numérique*, c'était un efficace ballon d'essai. Amazon ne s'est jamais conformé aux bons usages de l'interprofession du commerce du livre, préférant une pratique de l'opacité, de la rétention d'informations et d'une communication manipulée. De mensonge aussi. En effet, dans un premier temps, le vendeur a utilisé le travail gratuit fourni par les lecteurs via leurs appréciations des ouvrages et la réserve de données ainsi produite. Récemment, des internautes ont montré que les listes étaient manipulées, les ouvrages « conseillés » suite à la lecture d'un titre précis ne correspondraient pas aux résultats qu'un algorithme « neutre et impartial » aurait générés, mais qu'ils répondent plutôt à une logique commerciale et orientent vers des ouvrages plus fructueux à vendre.

Et l'appel fait aux lecteurs pour que ceux-ci se mobilisent contre Hachette n'était pas exempt de démagogie.

Un des chevaux de bataille d'Amazon pour séduire les auteurs est son système d'autoédition. Le service presse affirme proposer une offre de 150 000 références. La Promotion des Lettres est régulièrement sollicitée par des auteurs déçus. En effet, chez Amazon, la visibilité est nulle : comment un livre peut-il exister parmi cette masse de titres proposés ? Le travail éditorial est inexistant. Et l'auteur auto-édité ne pourra être lu que par les clients d'Amazon, et ce d'autant plus pour les livres électroniques lisibles exclusivement sur Kindle.

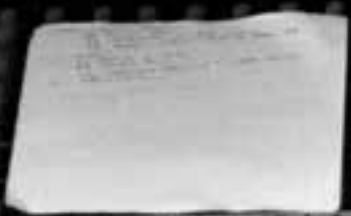
Les partenaires de ce que l'on appelle la « chaîne du livre », les éditeurs, libraires, critiques, bibliothécaires, s'inscrivent évidemment aussi dans une

logique commerciale, en y ajoutant cependant une plus-value culturelle qui fait toute la différence. L'éditeur travaille le livre avec son auteur, il propose une information et une promotion du livre ; c'est parfois un pari sur le futur qui consiste à investir à perte sur un auteur à l'avenir duquel on croit. Le libraire assure la visibilité du livre, l'information et le conseil aux lecteurs. Le journaliste porte un regard critique. Le bibliothécaire propose un accompagnement des lecteurs dans les diverses questions que ceux-ci se posent. *Livres Hebdo* cite un chiffre significatif, qui concerne les USA : 61 % des gros lecteurs achètent leurs livres sur l'internet, mais ils n'y découvrent que 7 % de ces livres ; pour 93 % des ouvrages, ce sont les libraires physiques, les journalistes, le service promotionnel de l'éditeur ou les bibliothécaires qui les ont informés. Mais ce travail-là a un coût et ne se brade pas.

En tant que lecteurs, nous devons être conscients des enjeux de la controverse autour d'Amazon. Préserver la chaîne éditeur-libraire-journaliste-bibliothécaire, avec la plus-value culturelle que celle-ci garantit (même si des adaptations de cette chaîne sont sans doute souhaitables), est un gage du maintien de la diversité éditoriale, de la diversité créative aussi. Souvenons-nous en lorsque nous sommes tentés, par facilité souvent, de commander des livres chez un cybercommerçant douteux, au lieu de privilégier ceux qui font réellement vivre le livre.



**TAC**  
SODRPHON



# MAGAZINE

Poésie contemporaine	04	DOSSIER
Taillis Pré	13	ANNIVERSAIRE
Nadine Monfils	15	MES ÉDITEURS ET MOI
Dominique Warfa	18	PORTRAIT
	21	BRÈVES

# ENJEUX ET DILEMMES

## DE LA POÉSIE AUJOURD'HUI

DANIEL LAROCHE

Prétendre donner de la poésie une définition universelle et intemporelle serait une idée parfaitement saugrenue. La fonction de ce genre littéraire, et conséquemment ses formes et contenus, n'ont cessé de différer dans l'espace comme dans le temps. Concernant le domaine français récent, les René Char, Henri Michaux, Francis Ponge et quelques autres ont contribué à ouvrir dès l'entre-deux-guerres des voies nouvelles, vieillissant du même coup maintes pratiques héritées du passé. Plus près de nous, en Belgique francophone, il est difficile aux poètes contemporains d'écrire comme si un Jacques Izoard, un Jean-Pierre Verheggen ou un William Cliff, par exemple, n'avaient pas existé. L'histoire de tout genre artistique est jalonnée par un certain nombre de rejets et d'innovations qui ont pour effet de modifier progressivement sa nature même : le caractère évolutif de celle-ci s'en trouve donc démontré. Dans cet esprit, nous proposons une réflexion qui nous semble à la fois raisonnable et précise : à quelle(s) logique(s) répond la poésie actuelle dans notre communauté ? Quels défis se donne-t-elle ? Quels moyens met-elle en œuvre pour tenter d'arriver à ses fins ? Il ne s'agit donc pas de dresser ici quelque « état des lieux » encyclopédique, mais plutôt d'identifier et d'explorer les principaux enjeux de cette production, tels qu'ils sous-tendent quelques œuvres parmi les plus significatives. Ces enjeux, bien entendu, sont inséparables de la tension irréductible

où l'écriture trouve son origine : une poésie digne de ce nom s'élabore en effet sur un terrain fondamentalement conflictuel, agonistique, fût-il inconscient. *Fureur et mystère* intitulait René Char l'un de ses grands recueils... Le but ultime de l'écrivain n'est assurément pas de résoudre ou d'apaiser ces antagonismes originels, ce qui ôterait à l'écriture sa raison d'être, mais de se laisser porter par eux tout en expérimentant diverses significations qui peuvent leur être attribuées. Pour mettre en lumière ces mécanismes tels qu'ils animent les textes contemporains, il nous paraît avisé d'aborder successivement quelques grandes questions : celle de la « vérité » avec laquelle se collète le sujet-poète ; la narration et autres façons de donner sens à sa propre recherche ; enfin, la relation de la poésie au silence et au vide.

### LE SOUCI DU VRAI

Comme ses sœurs française, suisse ou québécoise, la poésie francophone de Belgique a largement rompu avec certains traits jadis et naguère dominants : grandiloquence, personnages ou paysages idéalisés, métaphores ornementales, évocations historiques, thèmes religieux ou moraux, virtuosité gratuite, hermétisme indécryptable, etc. De même, les provocations anti-bourgeoises, les mises en cause de la légitimité même de la poésie, les affres interrogatives et nombrilistes sur l'acte d'écrire se sont largement essoufflés. L'éventail langagier,



thématique et imaginaire du genre s'est aujourd'hui recomposé, comme animé d'une liberté nouvelle. Osons une hypothèse : les poètes actuels qui ont de leur travail une conception exigeante partagent ceci qu'ils cherchent par l'écriture à rejoindre quelque chose de l'ordre du *vrai* : non certes quelque discours généralisant sur le monde ou le destin, mais un cheminement personnel, lié au noyau enfoui de l'identité, du désir, du rapport à l'autre. Parfois proche de l'ascèse, cette quête implique le rejet des leurres de toutes sortes. Elle laisse peu de place, notamment, au versant anecdotique du « vécu » ou du « ressenti », dont on sait qu'il ouvre grand la porte aux platitudes et aux clichés les plus éculés.

Force nous est de le constater : à cette hypothèse, deux exceptions notables apportent un semblant de démenti. D'une part les recueils de William Cliff, exceptionnels à la fois par leur grande lisibilité et par leur prosaïsme assumé. De *Écrasez-le* (Gallimard, 1976) à *Épopées* (Table Ronde, 2008) en passant par *Fête nationale* (Gallimard, 1992) et bien d'autres, ils relatent sans ambages l'homosexualité de l'auteur, les rencontres de hasard, le souvenir obsédant de l'éducation catholique, la frustration et la solitude, sans oublier les sarcasmes à propos de ce qu'il présente comme la mesquinerie belge – le tout dans un langage le plus souvent simple, ordinaire, loin de toute rhétorique littéraire. Ce dernier trait, rare en poésie, se retrouve également dans l'œuvre

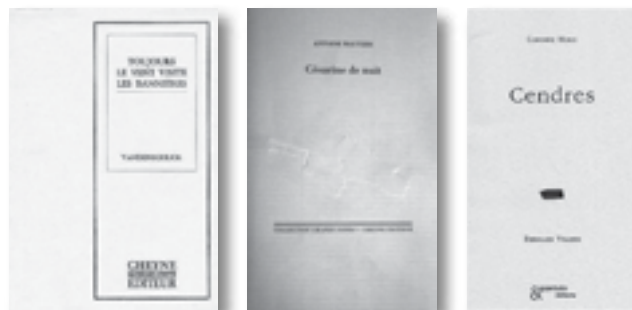
de Jean-Claude Pirotte, à laquelle on reviendra. L'originalité de Cliff tient au fait qu'il assume pleinement le risque de la banalité autobiographique sans verser pour autant dans une poésie banale : l'homosexualité masculine fonctionne en effet dans ses textes comme une sorte de *terra incognita*, peu à peu mise en lumière sur un mode à la fois empirique et narratif, jusque dans ses réalités les plus intimes. La marginalité sociale qui en est le corollaire s'affirme avec franchise, sans auto-apitoiement mais non sans exaspération, toute idéalisation étant exclue.

Néanmoins, on l'a dit, la voie choisie par Cliff est exceptionnelle. La plupart des poètes redoutent et combattent la force des habitudes langagières collectives, en vertu desquelles les mots tendent à s'associer de manière toujours prévisible. Luc Del Cor le dit à sa manière dans *Poema* (Le Coudrier, 2013) : « pour aimer la langue dans sa clandestinité, il faut se préparer, il faut changer de sens les mots ». De son côté, Goffette évoque « la face éperdue de qui n'attend plus de l'homme / que paroles de sansonnets / ombres et cendres de paroles » (*Éloge pour une cuisine de province*, Champ Vallon, 1988), tandis que, ouvrant *La rue vers Laure* (Gallimard, 2011), il cite Jacques Almira : « Quand pourrai-je donc parler sans avoir cette impression que je ne parle pas *mon langage* à la façon de monotonson mais un langage acquis, acheté et difficilement auquel, malgré tous mes efforts en

ce sang je ne puis jamais adhérer complètement ».

Pour le poète, la langue est donc à la fois une redoutable puissance de banalisation et un matériau incontournable : quelque chose qu'il faut contrecarrer et à quoi pourtant l'on ne saurait échapper. Une œuvre emblématique à cet égard est celle de Jean-Pierre Verheggen, inlassable traqueur de tout ce que le monde verbal peut offrir de figé, de convenu, de conformiste, de rassurant, de bien élevé : expressions toutes faites, titres de livres ou de films, toponymes, appellations commerciales ou officielles, proverbes, slogans, etc., etc. Ces innombrables rengaines, le poète les épingle, les parodie, les ridiculise, élaborant à partir d'elles un contre-discours résolument verboludique et jubilatoire. En somme, pour ce qui est du rapport à la langue et des pièges qu'il charrie, on pourrait dire que les œuvres de Cliff et Pirotte d'une part, de Verheggen d'autre part, constituent deux antipodes entre lesquels les autres auteurs prennent position, chacun à sa façon.

Un autre risque névralgique en poésie – comme dans d'autres arts – est le traitement de l'émotion. Étaler explicitement ses sentiments personnels dans l'espoir de les faire éprouver par le lecteur engendre souvent l'effet inverse, et d'autant plus sûrement que la formulation est plus indiscrète. Car si l'émotion n'est pas en soi une preuve de sincérité – elle s'apparenterait davantage à un écran –, que dire de son



expression verbale ? Nos meilleurs poètes l'ont bien compris. *Toujours le vent visite les bannières* (Cheyne, 1991), de Jacques Vandenschrick, est une tentative délicate de reconnaître, dans quelques signes ténus, la présence devenue imperceptible des proches qui ne sont plus. Dans *Sylvia* (Cheyne, 2014), Antoine Wauters retrace la mort de ses deux grands-pères en un style qui n'a rien d'élégiaque : la tristesse est seulement suggérée par petites touches mémorielles à première vue factuelles, mais c'est paradoxalement cette retenue qui lui donne son intensité. Un tact similaire est adopté par Corinne Hoex à propos de disparus chers à l'auteur, au gré des recueils *Cendres* (Esperluète, 2002), *Contre-jour* (Le Cormier, 2009), *Juin* (Le Cormier, 2011).

Guy Goffette, quant à lui, joue continuellement sur la charnière entre le dire et le non-dire, en particulier quand il s'agit de son enfance : « c'est entre les murs de ce château fragile, menacé, menaçant, que nous vécûmes ensemble, mon père et moi, sans parvenir tout à fait à boire la même eau, lui sondant toujours plus loin l'âme des puits et moi, sur le front des nuées, courant comme un perdu entre les gouttes » (*Éloge pour une cuisine de province*). Comme celles de Wauters et de Hoex, la poésie de Goffette n'est pas exempte de sentiment mais échappe au sentimentalisme, et ceci d'autant plus sûrement qu'elle est profondément ambivalente, mêlant étroitement

des affects contradictoires : nostalgie et révolte, tendresse et amertume, stabilité et instabilité.

#### LE NARRATIF ET L'HUMORISTIQUE

La vérité – de soi, du monde, du rapport à l'autre – n'est pas chose qu'on puisse atteindre directement, maîtriser comme un simple objet de savoir et de discours. Elle ne s'approche que de biais, par l'engendrement d'une parole neuve, originale, laquelle peut prendre des formes très diverses. L'invention fictionnelle joue dans ce cadre un rôle éminent. Le « moi » n'est-il pas la première des fictions littéraires ? Et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, la fabulation n'est-elle pas étroitement liée à la poésie ?

Un Serge Delaive en fait la démonstration dès son premier recueil, au titre significatif, *Légitime* (Éperonniers, 1995), plusieurs textes consistant en un micro-récit ou une amorce de récit : « ce matin au réveil / je devinai le crissement des pneus / le choc mat / le corps tombé ». L'on y découvre aussi le personnage d'un marginal nommé Lunus – en latin, nom de la lune adorée sous la forme d'un homme –, encore intermittent, mais dont l'importance ne cessera de grandir à partir de *Monde jumeau* (Éperonniers, 1996), jusqu'au roman *Argentine* (La Différence, 2009). Les histoires qu'esquisse S. Delaive dans ces poèmes, notons-le, n'ont rien de linéaire ou de bouclé. Elles tiennent davantage de la séquence filmique, souvent tournées vers les motifs du voyage, de l'errance, du déplacement – motifs dont on sait







page de g. Jean-Pierre Verheggen  
© Jean-Pierre Verheggen

page de d. Antoine Wauters  
© Lorraine Wauters

l'accointance étroite avec celui de la quête. Le genre narratif domine entièrement *Césarine de nuit* (Cheyne, 2012) d'A. Wauters, histoire d'un frère et d'une sœur relégués dans une institution spécialisée par des parents sans amour, avec toute la souffrance qui en résultera. Non loin des premiers romans d'Eugène Savitzkaya, le récit oscille constamment entre réel et irréel, entre mondes objectif et subjectif, évitant avec une grande sûreté les clichés romanesques qu'une telle intrigue convoque fatalement. Au regard du genre poésie, *Césarine de nuit* n'en est pas moins un cas-limite. L'utilisation du récit est assurément plus sporadique et plus discrète chez Goffette, avec des tableaux qu'anime l'osmose entre le dehors et l'intérieur de la maison, l'évocation d'un discordant matin de printemps,

ou encore le souvenir d'une chienne nommée Belle (*Éloge*). Fait significatif, la plupart de nos poètes sont également romanciers : G. Goffette avec *Un été autour du cou*, A. Wauters avec *Nos mères*, S. Delaive avec *Argentine*, C. Hoex avec *Décidément je t'assassine*, W. Cliff avec *U.S.A. 1976*, J.C. Pirotte avec *Fond de cale*, etc. Entre la création d'histoires et l'invention poétique, il existe une grande porosité, que les deux genres soient pratiqués alternativement par un même auteur ou qu'ils soient intriqués au sein d'une même œuvre.

La narration prend également une place appréciable chez Karel Logist. *Le séismographe* (Éperonniers, 1988), déjà, contient de brefs poèmes-contes qui mettent en scène ici les nains du petit jour, là le voyage d'une planète à l'autre, ailleurs trois femmes

devant trois portes, un voisin au bandeau noir, etc. Mais cette tendance s'accroîtra ensuite, par exemple dans *Le sens de la visite* (La Différence, 2008) avec des textes proches du fait divers, tels que « voulez-vous mes frites ? » S. Delaive et K. Logist partagent d'ailleurs un autre trait, plus rare dans le grand sérieux de la poésie contemporaine : l'humour, qui comme le recours au récit, mais à un degré plus élevé, permet un allègement du discours. Autant que J.-P. Verheggen, tous deux ont compris que le rire n'est aucunement la négation de la gravité : il y a là deux manières tout aussi nécessaires, et étroitement complémentaires, de donner sens à la vie. Ajoutons que ce registre poétique eut au moins un précurseur de talent : dès 1985, Philippe Dewolf avait associé narration et drôlerie dans *Surnoms* (Le Cormier), série de portraits imaginaires tout en malice, bien loin de l'hermétisme qui dominait *Salsa Maourena* (Le Cormier, 1975).

On retrouve cette veine facétieuse chez le Goffette de *La ruée vers Laure* – sous-titré *divagation* – mais par le biais d'une technique particulière, exploitée de manière systématique, celle du coq-à-l'âne. L'incipit en dit long : « mettons que c'est un lieu – s'il faut parler simplement comme un géographe. Et ce n'est pas un lieu. D'ailleurs, les géographes n'en parlent pas ». De circonlocution en excursus, l'art de tourner autour du pot devient ici du grand art... Tout autre est la verve acidulée de Vincent





Tholomé dans *The John Cage experiences* (Le Clou dans le fer, 2007), où il imagine le compositeur américain en 1935 dans une série de huit situations successives, avant et après son mariage. L'aspect biscornu de ce texte tient à quelques procédés constants, dont les ruptures de construction et la répétition : en soi, les faits rapportés ne sont pas particulièrement drôles, bien au contraire, mais ils le deviennent par la manière dont ils sont relatés. En ce sens, le livre de Tholomé est aussi une satire du genre biographique :

Ça ira jusqu'à obliger mme cage. Une [...] femme superbe. Même après. Même longtemps après. À regarder sous le nez de John Cage. Son mari. Avec attention. En fait probablement avec dégoût et avec attention mais disons juste avec attention. Disons juste avec attention. Ne rentrons pas dans les détails. Ne rentrons pas dans les détails. De sorte que.

#### DU QUESTIONNEMENT PHILOSOPHIQUE À L'IMAGINAIRE

La poésie de la dérision a pour pendant les recueils, plus rares sans doute, qui s'apparentent au questionnement philosophique, spirituel ou moral. François Jacqmin déjà manifestait, du *Domino gris* (Daily Bûl, 1984) au *Livre de la neige* (La Différence, 1990) des préoccupations telles que la pho-

bie de la violence ou la méfiance à l'égard de tout dogmatisme. De son côté, Werner Lambersy emprunte aux cultures japonaise (*Maîtres et maisons de thé*, Le Cormier, 1979) et bouddhiste (*L'arche et la cloche*, Éperonniers, 1988) des éléments qui lui permettront de développer sa conception initiatique de la vie humaine : le guide, l'itinéraire, l'accueil, le rituel, la sérénité. S'agit-il pour autant d'une poésie spiritualiste ou mystique au sens exact ? On peut en douter. Des images telles que « autel », « dieux », « idole », « prière » sont à prendre non au sens littéral mais au sens métaphorique, même si une certaine nostalgie du sacré est incontestable. « Finalement, la quête n'aboutit pas, l'initiation ne réussit jamais totalement. On accède à un degré de vide, d'où naîtront de nouveaux mots, de nouvelles unions, mais sans que ce soit jamais un degré ultime » (Vincent Engel). L'on trouve dans l'œuvre de Frans De Haes de nombreux échos des textes bibliques. Toutefois, il s'agit moins pour le poète de s'inspirer de ces textes – et de mettre au jour un itinéraire spirituel – que de les interroger, en inventorier les sens cachés, les utiliser comme déclencheurs de l'écriture nouvelle. F. De Haes, pourrait-on résumer hâtivement, est un poète-philologue. Si l'on excepte la haute figure de Claire Lejeune, qui refusait le titre de « poète », l'un de ceux qui ont le mieux illustré le courant philosophique est Yves Namur, auteur du *Livre des sept portes* (Lettres vives, 1994), dont le seul

titre évoque un parcours initiatique. Nourri d'allusions aux textes présocratiques, à la Bible, aux écrits d'Edmond Jabès ou de Maurice Blanchot, le recueil donne un rôle-clé au paradoxe philosophique, qui tente d'ouvrir des voies conceptuelles inédites en associant des contraires, ou en juxtaposant les formes affirmative et négative d'une même proposition : « Qui suis-je ? / Et qui serais-je encore / Si je n'étais l'Autre ? » (p. 38), « Et l'impossible est encore ailleurs [...] Dans le nom de l'arbre / Et dans l'impossibilité de l'arbre / À être un arbre » (p. 83). Une part importante est faite par Y. Namur, d'autre part, à la fonction créatrice de la parole et de la nomination, dont on se rappelle l'importance dans la Genèse et d'autres épisodes bibliques.

Cette voie du questionnement présente à l'évidence un risque : verser dans la réflexion, dans l'œuvre de pensée, avec le dessèchement que cela implique. Elle ne saurait constituer pour la poésie contemporaine un facteur de renouvellement – comme le montre d'ailleurs le contenu de la production récente. Celle-ci, en effet, donne une place éminente au brassage de l'imaginaire, qu'il soit spatial, vital ou corporel. Parmi de nombreux autres, pointons l'omniprésence des motifs végétaux ou campagnards dans les livres de J.-C. Pirotte, notamment dans *Faubourg* (Le temps qu'il fait, 1997) ou *La boîte à musique* (La Table Ronde, 2004), lesquels motifs sont autant d'appuis pour la rêverie, le souvenir ou le désir. Voyons



Guy Goffette, 2008 © Georges Seguin

les images de la nature brute, sauvage, dans la turbulente poésie de S. Delaive : rochers, grève, terre, vent, goélands, brume (*Léendaire*), qui n'excluent cependant pas l'univers urbain (*Monde jumeau*) ; cette géographie éclatée se prête, on l'a noté plus haut, à toutes sortes d'errances, de vagabondages ou d'égarements, tant intérieurs que spatiaux, la prolifération des lieux faisant écho à celle des déplacements. Le contraste est net avec la poésie plus introvertie de Goffette, émaillée de maisons, d'intérieurs, de fenêtres et de miroirs, tous ces détails visuels jouant en contrepoint avec chemins et routes : univers sous-tendu, dans une large mesure, par l'insoluble oscillation entre le dedans et le dehors.

L'imaginaire du corps et de la sexualité, quant à lui, joue un rôle important chez plusieurs auteurs. *Bréviaire d'un week-end avec l'ennemi* (Le Cormier, 1982), de F. De Haes, use abondamment du lexique anatomique : poignet, artère, prépuce, coude, bouche, cœur, épaules, nuque, œil, langue, juxtaposition de fragments qui jamais n'aboutissent à une forme complète. Chez W. Cliff au contraire une telle forme est fréquente, sous son espèce masculine, totalisée dans le processus du désir ou de la séduction. Plus récemment, Véronique Bergen parsème ses textes d'allusions érotiques, dans *Palimpsestes* (L'Arbre à paroles, 2010) et plus encore dans *Griffures* suivi de *La Nuit obstinée* (maelstrÖm, 2013). Mais sans doute l'œuvre d'E. Savitzkaya est-elle celle

qui mène en la matière l'exploration la plus obsessionnelle, la plus transgressive, teintée de perversion polymorphe. Dès *Mongolie plaine sale* (Seghers, 1976), ce ne sont qu'images fragmentaires, tant de l'intérieur que de l'extérieur du corps, organes interchangeables, effluents corporels – urine, sang, lait maternel, sperme, vomissure, fèces –, actions telles que lécher, mordre, blesser, dévorer. Comme J. Izoard, mais plus obstinément et plus témérairement, E. Savitzkaya développe un imaginaire du corps de type essentiellement pulsionnel. Plus sereine – en apparence – est l'œuvre de L. Del Cor, qui entremêle constamment, comme les trois torons d'une tresse, détails de paysages méridionaux, fugitives images érotiques, interférences littéraires et artistiques. Ainsi, *De l'amour du temps sans être fou* (Mianoye, 2009) est émaillé de rivières torrentueuses, d'insectes vibronnants, de taches de lumière, de notations sensuelles, mais aussi de nombreuses citations et illustrations : le texte alterne avec des photos de Robert Lorette et diverses phrases mises en épigraphe, d'Apollinaire à Burroughs en passant par Valéry. *Poema* confirme cette triple inspiration, déjà présente dans *Juillet 2* (Mianoye, 2002) et d'autres recueils antérieurs. Ajoutons que si Del Cor puise à l'environnement dans la nature, l'expérience amoureuse et la production culturelle, ce n'est pas par simple plaisir d'accumuler sensations et notations en un tableau profus : c'est pour mieux élaborer sur le mode de la fiction un monde enfin res-



pirable, heureux, libéré de toute laideur physique ou morale, de toute vulgarité.

L. Del Cor n'est pas le seul à exploiter le va-et-vient avec d'autres œuvres, qu'elles soient littéraires, picturales ou même musicales. Les exemples abondent, en particulier, d'arrimages au domaine plastique, qui permettent de désenclaver le texte poétique, de l'ouvrir vers un autre pan du sens et de l'expérience. *Chiennelures* (Fata morgana, 1983) fait alterner les textes de Marc Quaghebeur et les dessins d'Octave Landuyt. Dans *Quatorze cataclysmes* (Le temps qu'il fait, 1985), E. Savitzkaya mène un dialogue complice avec les images d'Alain Le Bras. Avec *Laubier* (Éperonniers, 1996), André Sempoux semble commenter les gravures de René Carcan – dont seule la couverture du livre, toutefois, donne un échantillon : physiquement détachés des images, les textes en tirent à la fois autonomie et mystère. *Contre-jour* de C. Hoex, déjà cité, est une sorte de lettre adressée outre-tombe au peintre Jo Delahaut, sans oublier, de la même, plusieurs livres d'artistes. Et P. Lekeuche, en une prosopopée insolite, va jusqu'à donner la parole à l'atelier du peintre (*Si je vis*, Éperonniers, 1988).

Pour tous ces poètes, l'imagerie artistique ne se réduit nullement à quelque fonction ornementale. Elle constitue une vaste extension du monde naturel, une extension riche de sensations et de motifs inédits : y puiser leur permet ainsi de renouveler l'explora-

tion du monde intérieur sans rester confinés aux ressources imaginaires connues. Avec C. Hoex, Éric Brogniet est l'un de ceux qui ont exploité cette veine plasticienne avec le plus de constance, comme en témoignent les titres de ses recueils : *Les jardins de Monet* (L'Arbre à Paroles, 1989), *Nicolas de Staël, le vertige et la lumière* (Galièna, 1991), *L'atelier transfiguré* (Cherche-Midi, 1992) – où il est question de Modigliani et de Chagall –, *Graphies, nue noire* (Tétràs Lyre, 2013) avec des photographies quasi abstraites de Marianne Grimont :

Par séries monochromes surexposées  
 Qui est-elle dans son histoire ?  
 Quelle identité viable sans le paradoxe  
 Du fixé et du bougé en elle ?

Chez cet auteur davantage peut-être que chez d'autres, le rapport à l'image n'a rien d'apaisant ou de confortable. Nous sommes ici plus proches de la perturbation que de l'esthétisme. « Tout Brogniet réside en la célébration d'un avènement dont le poème est tout à la fois le lieu de naissance et d'extinction. Ce qui se joue de la sorte, c'est à la fois un être, et un être pour le néant, qui fait que tout accomplissement se résout en disparition » (Jalel El Gharbi).

#### DILEMMES ET OUVERTURES

L'écriture – et singulièrement l'écriture poétique, hypersensible aux tensions lan-

gagières – semble tirailée entre deux peurs contradictoires : celle d'en dire trop, celle de n'en pas dire assez. Là où l'emporte la première, le texte présente une condensation verbale plus ou moins forte, pouvant aller jusqu'au laconisme du haïku japonais, sinon davantage. De nombreux poèmes de J. Izoard et plus encore de F. Jacqmin ont illustré cette tendance, tout comme les recueils de M. Quaghebeur, jusqu'à *Contre-jour* de C. Hoex en passant par *L'oubli* d'A. Sempoux ou *Draperies de l'oubli* d'Anne Rothschild (Éperonniers, 1990). Il est arrivé qu'on qualifie ce type de poésie de « minimalisme » ou même d'« anorexie verbale ». Elle cherche en effet à se débarrasser du superflu, à purifier le propos, à se borner radicalement à l'essentiel, donnant ainsi aux mots élus leur densité maximale. En tout état de cause, il s'agit d'une écriture dépouillée, dépourvue de sensualité, proche de la démarche ascétique. Dans l'introduction de *Livrets*, F. De Haes commente l'écriture de M. Quaghebeur en des formules symptomatiques : « une entreprise de resserrement des signes dont j'appréciais la grande force, mais dont j'appréhendais l'acharnement, cette lutte aux abords de l'aphasie, strangulation syllabique autour de l'image-fétiche ».

La concision extrême n'est pas longtemps tenable, et sans doute appartient-elle à une époque désormais révolue. Néanmoins, dans son excès même, elle est révélatrice d'une condition profonde. Le silence est

l'une des grandes tentations qui sous-tendent la poésie récente, un peu comme les monochromes en peinture, de Malévitch à Marthe Wéry. Tentation suicidaire d'un côté, mais stimulante d'un autre, car elle oblige le poète à s'interroger sur l'urgence même de son travail, à n'écrire que sous le coup d'une stricte nécessité. « Écrire un poème / est-ce lutter contre l'effacement / ou s'insinuer dans le renoncement ? » interroge S. Delaive dans *Orange*, exhibant clairement cette condition essentielle de la création : le dilemme insoluble. Relevons l'impératif paradoxal d'É. Brogniet dans *Des oracles, des muets* (L'Arbre à paroles, 1996) : « se taire de toute urgence ! ». Cette injonction, toutefois, n'est pas aussitôt suivie d'effet : avant l'avènement du mutisme invoqué se creuse un intervalle qui est précisément le moment de l'écriture, moment éminemment provisoire, précaire, et qui communique sa précarité à l'acte même. P. Lekeuche l'exprime à sa façon dans *Si je vis* : « courage, harcèle-le, le silence, bégaye en lui si tu veux, ton soupir éternel un autre chant, ta voix bâtit des règnes inconnus, seuls resteront ces cris, ces exclamations que tu plantes ».

On l'a souligné, des poètes comme W. Cliff ou J.-C. Pirotte sont à mille lieues du lapidaire. Le tout-venant de la vie fait farine à leur moulin, y compris les détails les plus insignifiants – mais que le poème précisément fait signifier, comme un éclairage rasant fait ressortir les moindres reliefs d'un matériau apparemment plan. Cette façon,



semble-t-il, n'est pas sans relation avec leur choix d'une langue simple et ordinaire : l'emploi de l'idiome n'est marqué chez eux d'aucune inquiétude manifeste, d'aucun doute, d'aucune inhibition. Pourtant, comme le montre le cas de J.-P. Verheggen, il n'y a pas là une loi générale : l'abondance peut très bien s'accompagner d'anticonformisme linguistique. On sait d'autre part que la fluidité verbale, loin de dénoter à coup sûr une parfaite sérénité, cache souvent une anxiété profonde tout en étant nourrie par elle. Concision et volubilité ne seraient alors que les expressions superficiellement contraires d'un malaise plus profond, lié à l'aventureux de la parole. D'ailleurs, on observera qu'une grande accumulation de poèmes brefs – l'on songe par exemple aux trois épais volumes des *Œuvres complètes* de J. Izoard (La Différence, 2006-2011) – ne relève plus vraiment de la brièveté...

Revenons à la question du silence – qui n'est pas l'indifférencié, comme l'énonce avec perspicacité Y. Namur dans *Fragments de l'inachevée* (Éperonniers, 1992) :

Seul  
Le feu.  
Il est seul  
Qui peut séparer  
Le silence  
Et le silence.

Le même auteur, dans *Le livre des sept portes*, imagine *La porte des Paroles et de l'Impro-*

*nonçable*, sorte de méditation sur le verbe et son caractère à la fois foncièrement incomplet et foncièrement irremplaçable : quoi qu'on fasse, il y a de *l'impossible-à-dire* – non par incompetence lexicale du locuteur, mais parce que, structurellement, les pouvoirs de la langue ne sont pas illimités. Ainsi, l'on écrit toujours dans l'espoir de rejoindre le réel ou la vérité, mais cette atteinte ne se fait jamais, sinon par éclairs étroits et fugitifs, ou encore par approximations frustrantes, de sorte que le travail est toujours à recommencer. Otto Ganz développe une réflexion comparable dans *À l'usage de ceux qui apprennent à entendre les mots* (Le Cygne, 2009), suite litannique de quatrains débutant par « il se peut que le poème », et suivis d'un cinquième vers invariable : « et ce n'est pas ici qu'est le sens ». De page en page se met en place une « définition » purement négative de la poésie, qui de plus se clôt sur cette pirouette dubitative : « il se peut que le poème / démontre l'exact inverse / Et c'est toujours / un poème ». Dans la postface du livre, Geneviève Hauzeur évoque avec pertinence « le vide autour duquel tourne le texte », soulignant l'essence foncièrement inatteignable du poème selon O. Ganz.

Or, la remarque de G. Hauzeur se prête aisément à la généralisation : c'est la poésie contemporaine elle-même qui, tout entière, est à la fois travail, creusement, questionnement autour d'un foyer vide. Ce qu'en débutant nous avons appelé le « vrai » doit être considéré comme une utopie : il est dans

la quête elle-même, non à son extrémité. « À quelle(s) logique(s) répond la poésie actuelle dans notre communauté ? » interrogeons-nous. Il est impossible de répondre de façon simple à une telle question. On a pu noter un étiolement des convictions et des illusions qui ont nourri le grand remaniement des années 1970 : scepticisme quant à la fonction de la poésie, refuge dans l'hermétisme, manœuvres métalinguistiques, poésie-réflexion, etc. Décomplexée, la nouvelle génération – ce n'est pas l'âge des poètes qui est ici visé – est celle du désarroi dépassé, de l'ouverture à diverses formes de marginalité, du retour à la sensualité, au rire, à l'imagination plus ou moins débridée. La diversité des voies créatives n'en est pas moins grande, au contraire. On a pu noter l'osmose fréquente entre poésie et récit, la mise en évidence du corps pulsionnel, l'utilisation des références picturales et littéraires, la nécessité de déconcerter pour signifier : autant de tactiques de survie en milieu hostile, pourrait-on conclure, face aux pesanteurs accrues que nous impose un langage dominant plus en plus semblable à une machine aveugle.



# TAILLIS PRÉ

## TRENTE ANS AU SERVICE DE LA POÉSIE

GHISLAIN COTTON

À l'occasion de ses trente ans d'existence, Taillis Pré publie une « anthologie partisane » conçue et présentée par Yves Namur, fondateur de la maison, et consacrée aux poètes de tous horizons qui ont inscrit leur nom à son catalogue. On y retrouve donc près de quatre-vingts des plus grandes voix de la poésie d'ici et du monde entier. Autre heureux événement qui illustre cet anniversaire : la prise en charge et le sauvetage par Taillis Pré du *Journal des poètes*, menacé de disparition et qui fut pendant quatre-vingt-trois ans un témoin infatigable et éclairé de la vie poétique internationale.

Une maison d'édition consacrée à la poésie, qui fête ses trente ans d'existence, connaît un rayonnement international et affiche toujours un dynamisme intact, c'est certes une performance peu banale. Comme on sait, Taillis Pré doit son existence au poète Yves Namur qui l'initia dans des conditions quasi folkloriques et avec le concours adventice de ce couple voué à l'art, et à la poésie en particulier, Cécile et André Miguel. D'un texte calligraphié, confié à la vénérable photocopieuse de leur jeune ami Yves Namur, sortit, après bien des ajustements futés, ce qui ressemblait à un livre. Cette expérience de 1984 allait inaugurer une décennie de publications sous forme de plaquettes avant que les éditions Taillis Pré ne prennent plus d'ampleur, avec des ouvrages plus nombreux, plus étoffés et, bien entendu, toujours consacrés à la poésie, et très large-

ment à la poésie internationale, même si la nôtre est loin d'avoir été négligée.

### UN CONSERVATOIRE, UN OBSERVATOIRE

Si ce titre de Taillis Pré fait référence au quartier de Châtelineau où Yves Namur s'est établi et où il pratique sa profession de médecin, on pourrait imaginer aussi qu'il évoque la philosophie de l'édition et figure la fusion d'une herbe à brouter avec l'ensauvagement d'une poésie sans brides ni lois. Ce qui, somme toute, serait dans le droit fil des propos d'Yves Bonnefoy, dont Yves Namur s'est fait lui aussi un credo : « La poésie moderne est loin de ses demeures possibles » ou encore « J'aime l'Ouvert ». Cela dit, le terme de « conservatoire » pris dans son double sens pourrait lui aussi définir l'esprit de la démarche éditoriale. Assurer la présence et le rayonnement des œuvres poétiques majeures de notre époque et du monde entier, souvent méconnues, faute de véhicules adéquats. Sortir de l'oubli des œuvres qui méritaient beaucoup mieux. Et, d'autre part, observer, découvrir et encourager des jeunes poètes dont la créativité et l'authenticité sont prometteuses.

### LES GRANDES VOIX DE NOTRE TEMPS

Au rayon des poètes publiés par Taillis Pré, à raison d'une douzaine de livres par



Yves Namur © Yves Namur



an, figurent les plus grandes voix de notre temps. Comme celle de l'Argentin Roberto Juarroz, l'auteur de cette « poésie verticale » qui, à travers de nombreux recueils, exprime la condition de l'homme perpétuellement aspiré, tel un ludion métaphysique, vers le haut et vers le bas. Comme le Portugais António Ramos Rosa, récemment disparu. Comme le Français d'origine libanaise Salah Stétié, l'Israélien Israël Eliraz, le Portugais Nuno Júdice ou encore l'Américain E.E. Cummings dont les fantaisies, notamment formelles, donnaient des sueurs froides aux typographes. Bien entendu, les Belges sont bien présents au catalogue avec, entre autres, les noms de Gaspard Hons, Jacques Izoard, Michel Lambiotte, André Miguel, Éric Brogniet, Philippe Mathy ou Fernand Verhesen, poète, mais aussi créateur du Centre international d'Études poétiques, fondateur des éditions du Cormier et traducteur très actif des poètes ibériques.

#### LES « INTROUVABLES » DE LA COLLECTION « HA »

Conservatoire, disions-nous... C'est aussi la vocation de la collection « Ha » – qu'Yves Namur chérit particulièrement – de « resusciter » les œuvres de poètes belges injustement oubliés ou restés confidentiels. Créée en 2001 conjointement avec Gérard Purnelle et Karel Logist, cette collection viserait également « à recentrer la lecture contemporaine des poètes » selon le vœu

d'Yves Namur qui figole le propos, non sans une salubre perversité : « Combien de poètes n'ont-ils pas été occultés de leur vivant au profit d'autres dont les premières qualités n'étaient pas nécessairement littéraires. » Et puis, la flèche du Parthe : « La lecture des anthologies est à ce propos édifiante. » Au catalogue de « Ha » (titre tonique inspiré par Jarry à Hubert Juin), figurent entre autres, parmi les « introuvables », les deux volumes de Françoise Delcarte, *Infinitif* et *Sables*, parus autrefois chez Pierre Seghers, les œuvres – souvent complètes – d'Ernest Delève (un poète « dans la secrète évidence » selon l'analyse d'Yves Namur), de Frans Moreau, de Pierre della Faille ou de Jean Dypréau, défini par Alain Bosquet comme « le plus doux des terroristes ».

#### « UNE ANTHOLOGIE PARTISANE »

À signaler aussi au catalogue de Taillis Pré, diverses anthologies dont celle des poésies espagnole, palestinienne et, pour bientôt, syrienne. Ou encore l'anthologie de la nouvelle poésie française de Belgique signée Liliane Wouters et Yves Namur. Mais l'événement de cet anniversaire, c'est assurément *Les poètes du Taillis Pré*, le recueil qui accompagne aujourd'hui les trente ans de la maison et sous titré d'un aveu à la fois modeste et flamboyant : « Une anthologie partisane ». Cette parution voulue par Yves Namur vise à remercier les auteurs de tous horizons,

vivants ou disparus, qui ont apporté leur pierre à la construction de l'édifice. Soit près de quatre-vingts noms qui, au-delà de ses murs, incarnent une approche légitime et signifiante des forces vives de la poésie contemporaine. L'ensemble se partage en groupes de poèmes réunis sous la bannière éclairante de titres empruntés à divers auteurs comme *Le temps qui bat*, *Mesures de la vie*, *Le corps voisé*, etc.

#### ET MAINTENANT, LE JOURNAL DES POÈTES

Toujours attentive à servir la poésie, la maison Taillis Pré a décidé aussi de prendre en charge aujourd'hui le *Journal des poètes* et de sauver de la disparition cette publication mythique, fondée voici quatre-vingt-trois ans et qui, pendant tout ce temps, a témoigné de l'activité poétique sous tous ses aspects comme elle a soutenu et fait connaître de nombreux auteurs d'ici et d'ailleurs. Initiative plus que louable, mais dont le poids et la responsabilité ainsi acceptés attestent, une fois de plus, un attachement profond et sans restrictions à la cause de la poésie.

*Les poètes du Taillis Pré. Une anthologie partisane*,  
Châtelineau, Taillis Pré, 2014, 312 p., 25 €



# NADINE MONFILS

« MES ÉDITEURS M'ONT PUBLIÉE  
PARCE QUE JE SUIS ATYPIQUE. »

THIERRY DETIENNE

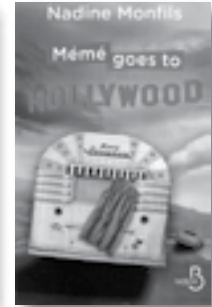
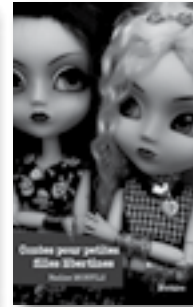
**Se partageant entre Montmartre et le Brabant wallon, Nadine Monfils s'est forgé une place dans le monde littéraire francophone. Inclassable, elle a inscrit son parcours sous le signe de la diversité, de la révolte et de la liberté. Un choix parfois difficile à défendre lorsque l'on cherche un éditeur et que l'on ambitionne de vivre de sa plume. Mais c'était pour elle une option incontournable qu'elle ne regrette pas un instant, d'autant que le succès est aujourd'hui au rendez-vous.**

De ses débuts, elle parle volontiers sans alimenter les images reçues de la recherche laborieuse d'un éditeur. Levons toute équivoque : son ancrage parisien n'a pas été guidé par la volonté de se rapprocher du centre névralgique de l'édition francophone. Interrogée, elle précise : « *Ce choix n'avait rien à voir, il était lié à ma vie affective.* » Nous sommes en 1975 lorsqu'elle cherche un éditeur et tout se passe sur un mode qui lui ressemble, improvisé avec l'intuition pour seul guide, et c'est en terre belge qu'elle tente sa chance : « *J'avais 20 ans et je ne connaissais rien au monde de l'édition. J'étais prof de morale et j'avais écrit des Contes pour petites filles perverses (que Léonor Fini a illustrés). Avec ça, je suis allée chez Marabout... parce que mon père avait la collection dans sa bibliothèque (J'élève mon chien, Je fais bien la cuisine,...), et je*

*suis tombée sur Pierre Maury qui bossait dans cette boîte à cette époque. Il voulait lancer une maison d'édition (Le Cri) avec Christian Lutz. Et tout est parti de là.* »

Sa bibliographie témoigne de la diversité de sa production. On trouve du roman policier, bien sûr, mais aussi d'autres œuvres moins connues dont des pièces de théâtre. Avec une soixantaine d'ouvrages parus à son actif, elle aligne une bonne dizaine d'éditeurs différents. Mais lorsqu'on l'interroge sur la personnalité qui l'a le plus marquée, elle cite un nom associé à la parution de *Une petite douceur meurtrière* (1995) et *Monsieur Emile* (2002) : « *Mon éditeur fétiche sera toujours Patrick Raynal. C'est lui qui m'a fait entrer à la Série Noire et il est devenu mon ami.* » Et elle souligne, à juste titre, sa grande fierté d'être la première femme





belge à avoir été publiée dans cette collection mythique de Gallimard. Elle se réjouit de l'essor pris par ce genre littéraire : « *Le polar a longtemps été considéré à tort comme de la sous-littérature. Simenon, Boileau et Narcejac, Frédéric Dard et bien d'autres ont prouvé le contraire. Il y a d'immenses écrivains dans le polar (Thomas Cook, Manchette...), la liste est longue. Aujourd'hui, il est enfin à sa juste place et on l'étudie dans les écoles. Les profs intelligents se sont aperçus que le polar pouvait donner le goût de la lecture.* »

### LIBRE AVANT TOUTE CHOSE

Sur la collaboration avec ses éditeurs, Nadine Monfils met tout de suite les choses au point. L'écriture ne se négocie pas, la liberté est une condition première à la créativité. Inutile donc de lui demander si elle travaille sur commande ou si elle est prête à entendre des suggestions, hypothèses qu'elle rejette d'emblée : « *Il suffit qu'on me mette des conditions pour que ça me bloque. Je suis comme la chèvre de M. Seguin, je saute les barrières... Pareil dans la vie, faut pas m'emmerder. Sinon, je suis plutôt sympa.* » En fait, c'est précisément son originalité qu'elle défend et qu'elle place au cœur de ses relations professionnelles : « *Mes éditeurs m'ont publiée parce que je suis atypique. Ils savaient que le chemin devait se creuser et qu'il fallait prendre le temps d'installer mon univers. Cet anticonformisme a finalement été payant puisqu'aujourd'hui, je vis bien de ma*

*plume. Belfond me publie et ne fait aucune censure. Si c'était le cas, j'irais ailleurs. Et comme ça cartonne, c'est la preuve qu'ils ont raison de me laisser ma sacro sainte liberté !* » Interrogée sur son identité d'auteur belge et sur le lien avec cet anticonformisme, elle ajoute : « *Je suis belge et chez nous, on a moins d'idées toutes faites, on aime ce qui est éclectique et on ne nous fourre pas dans des tiroirs pour rassurer la clientèle. De toute façon, il n'y a pas d'art sans révolte.* » L'anticonformisme se manifeste dans le ton, dans l'imagination débridée, mais aussi dans l'écriture de ses récits érotiques. Si certains auteurs abordent ce genre une fois leur nom établi, comme on s'octroie une récréation polissonne dès que tout risque est écarté, il est à noter que chez elle, les textes érotiques marquent le début de sa carrière : *Contes pour petites filles criminelles* (Tabou), *Contes pour petites filles perverses* (La Musardine), *Le bal du diable* (La Musardine) et *Contes cruels* (Blanche).

### POUR LA JEUNESSE

Autre facette : les ouvrages pour la jeunesse. Le premier, *Les fleurs brûlées*, paru en 2009 chez Mijade, a reçu le Prix jeunesse de la lecture publique de la Communauté française. L'année suivante, chez le même éditeur, paraît *J'aime pas les bisous*. Ce choix de composer pour les petits est pour elle une déclinaison logique de son travail d'écrivain : « *En Belgique, un écrivain est considéré comme quelqu'un qui sait écrire... donc,*



*il est tout à fait capable d'écrire des polars, des pièces de théâtre, de la littérature dite blanche ou des histoires pour les petits. Tout ça fait partie du même tronc d'arbre. Après, les branches dépendent des envies de chacun. C'est sans doute mon envie de raconter des histoires narrées à mes fils quand ils étaient petits, qui m'a donné le goût d'écrire pour les mômes. J'ai fait un livre, J'aime pas les bisous, illustré par Claude K. Dubois, qui a été traduit dans quatorze pays, et je ne trouve pas d'éditeur pour mes autres histoires... Avis aux amateurs !* » Par ailleurs, ses romans policiers font un malheur dans les lycées. Il semble qu'un

page de g. Patrick Raynal, 2009

© Mathias Girard

public peu porté sur la lecture trouve en elle un ton nouveau qui réconcilie avec le livre. « Je suis ravie d'avoir des lecteurs de tous âges et de plaire aux jeunes. Un peu comme Tintin, de 7 à 77 ans... Les profs se sont rendu compte que les plus rébarbatifs à la lecture aiment mes bouquins. L'essentiel est de donner l'envie de lire, d'ouvrir des portes. Je pense que ça s'explique parce que je suis libre envers et contre tout. » On ajoutera que son écriture est vive, qu'elle affectionne les images fortes, les répliques cinglantes, que son audace sans bornes désarçonne et séduit. Et pour tout dire, en phase avec une certaine culture télévisuelle qui aime les formules qui font mouche. Sans parler d'un univers cocasse, voire excentrique : un flic qui tricote, une vieille qui fait scandale, de tendres travestis, des vedettes du petit et du grand écran conviées comme personnages.

### DU CLAVIER À LA CAMÉRA

Début des années 2000, Nadine Monfils décide de passer à la production d'une de ses œuvres, *Madame Édouard*, qui est portée au grand écran en 2003. Ceci tout en poursuivant son travail de romancière alors que les parutions s'enchaînent et s'accroissent. Sur cette transition, elle s'étend volontiers : « J'ai toujours écrit des scénarios et j'ai donné des cours à l'université européenne d'écriture, ainsi qu'au Parallax (école de comédiens) pendant des années, à Bruxelles. Auparavant, j'ai travaillé quatre ans avec Walerian Borowczyk

(Les contes immoraux, Blanche, La Bête, etc., films devenus cultes). Quant à la réalisation, elle est née de ma rencontre avec Jean-Pierre Jeunet, devenu mon ami. C'est lui qui m'a donné confiance en moi, estimant que j'ai un univers unique et qu'il n'y a que moi pour pouvoir le retranscrire en images. Il a d'ailleurs beaucoup aimé mon film, ainsi que Bertrand Tavernier, Mocky et tous les acteurs qui y ont participé (Michel Blanc, Balasko, Lavanant, Didier Bourdon, Annie Cordy, Rufus, Andrea Ferreol, Bouli Lanners...). Ma passion a toujours été le cinéma. La peinture aussi. C'est lié. Quand j'écris, je vois les images. »

### JONGLERIE DE MOTS ET D'IMAGES

Il est loin le temps où les auteurs belges devaient se montrer prudents. On a longtemps trouvé des emprunts au patois gauchement francisés, des belgicisms timidement glissés entre guillemets. Rien de tout cela chez Nadine Monfils. Mémé Cornemuse revendique sa belgitude gaillarde et s'étonne de ne pas être comprise plutôt que de s'excuser de ses écarts. Les dialogues sont truffés de termes bruxellois ou wallons, selon l'humeur du chef. Pour l'auteur : « Ça fait aussi partie de ma liberté de langage. J'ai toujours adoré les accents. Je trouve que c'est lié à l'identité, au charme, à l'exotisme, à l'humour... Un peu comme un parfum. J'avais une grand-mère qui parlait principalement le wallon et une autre, le bruxellois. D'où ce melting pot chez moi... »

Il en est des mots comme du scénario, comme s'il résistait précisément à toute forme de cadenas narratif. Les épisodes s'enchaînent à un rythme rapide, au gré des rebondissements hauts en couleurs. C'est bien simple, l'histoire se construit à mesure qu'elle s'écrit : « J'ai une vague idée, un peu comme un squelette et la chair vient autour en écrivant. Je ne connais jamais la fin. C'est Stephen King qui dit que si l'auteur connaît la fin, le lecteur la connaît aussi et y a plus de surprises. Je suis d'accord avec ça. Je pense que les vrais artistes ne se soucient pas de marketing et ne se posent pas toutes ces questions. Je ne suis pas Sulitzer... »

La clé de toute cette débauche de mots et d'images est sans doute à trouver dans le plaisir ludique qui guide son travail. Quel que soit le mode sur lequel elle décline la narration, elle affirme : « Je fais tout par jeu. Je n'ai jamais cessé de m'amuser, quand j'écris, quand je filme... J'adore faire des blagues. Je suis restée une sale gamine espiègle. Et je kiffe d'avoir des idées bien pétées. » Le jeu, toujours, comme s'il fallait éviter de perdre l'occasion d'un éclat de rire iconoclaste teinté d'auto-dérision. Et que les lecteurs qui s'imaginent que Mémé Cornemuse, pourtant en piteux état au retour d'Hollywood, est prête à la fermer, prennent garde. L'auteur prévient : « La vieille bique est increvable... » Et elle épingle volontiers la boutade de son éditeur préféré auquel elle laisse le mot de la fin : « Il a dit que j'étais comme Charlot qui gambade dans un champ de mines comme si c'étaient des pâquerettes. »

# DOMINIQUE WARFA ET LA SF

## AVENTURES EN TERRITOIRES VIRTUELS

RENÉ BEGON

**Entré depuis peu dans la soixantaine, Dominique Warfa peut revendiquer un beau parcours dans l'univers de la science-fiction : grand lecteur, critique pointu, nouvelliste de qualité, il publie aujourd'hui en quatre volumes, chez l'éditeur français Long Shu Publishing, vingt-quatre nouvelles (dont quatre inédites) qui dressent à travers quelques grandes thématiques le panorama d'une invention fictionnelle qui, quoique discrète, s'impose par son originalité.**

Né à Liège, Dominique Warfa est tombé tout jeune dans la science-fiction, qu'on appelait alors anticipation : dès 1965 (il a neuf ans), il commence à se passionner pour la lecture, d'abord de littérature d'aventure (Bob Morane ou Flash Gordon), puis, très vite, de SF, à partir des collections de l'éditeur verviétois Marabout (un véritable pré-curseur) et de la BD belge.

« Combattre des trafiquants d'ivoire, c'était sans doute gai, mais partir explorer les galaxies, parfois sans retour, voilà autre chose ! La science-fiction, ce fut d'abord la science, et la science, d'abord la technologie : cette dernière était apparue masquée au fil de quelques romans ou biographies d'aviateurs parus dans la collection Marabout Junior. Ensuite, la bande dessinée prit le relais, encore et toujours entre aventures et prototypes : *Spirou* offrait Buck Danny, le X-15, le programme Mercury ; *Tintin* envoyait déjà Dan Cooper aux abords de la planète Mars ! Inutile de dire que la première SF reconnue comme telle serait farcie de vaisseaux spatiaux. Si la découverte du genre eut lieu, aussi, au travers des romans de Jules Verne, puis de son presque homonyme Henri Vernes, et de l'absorption d'Edgar Allan Poe, elle se cristallisa autour de la découverte d'un Van Vogt dans une désormais vieille édition Marabout de 1966 : *Pour une autre Terre*, roman porteur d'un motif qui fascine le jeune lecteur, l'arche stellaire<sup>1</sup>. »

À partir de 1970, Warfa devient un lecteur assidu des revues de référence *Fiction*

et *Galaxie*, qui, lui font découvrir Simak, Sturgeon, Ellison, Curval, Silverberg, Delany, Spinrad, Klein, Ballard, Andrevon, Walther, Dick et Cordwainer Smith, sans parler des études, des entretiens, des articles critiques. Mais la SF, ce sont aussi des contacts humains, avec « la découverte du fandom "in vivo" lors de la convention européenne de Grenoble en 1974, et la fréquentation des "pros" de la SF, comme Pierre Versins, Gérard Klein, Jean-Claude Mézières, Jacques Goimard, Yves Frémion et bien d'autres – dont Michel Jeury, avec lequel va naître une longue amitié. La lecture fascinée du *Temps incertain* va ajouter définitivement la strate "réalité minée" au choix de la SF très scientifique<sup>2</sup> ».

### PASSAGE AUX CHOSES SÉRIEUSES

Lecture boulimique, écriture critique, puis écriture romanesque : Warfa a tout essayé dans son domaine de prédilection. Toujours étudiant à l'université, il lance de 1974 à 1976 un « fanzine<sup>3</sup> » nommé *Between*, ce qui le conduit par priorité à faire œuvre de chroniqueur plutôt que d'auteur de fiction. En même temps, il se découvre une passion pour l'histoire du genre qui ne le quittera plus et l'amènera à faire le point à plusieurs reprises sur l'historique de la SF belge francophone<sup>4</sup>.

Ses premiers succès d'écrivain arrivent bientôt : « Aux couleurs d'un rivage blond » est publié dans la revue *Fiction* en mai 1977,



page de d. Dominique Warfa, 2012

© DR

avec le soutien de Michel Jeury et « Rituel pour un homme claustré » est sélectionné en 1978 pour figurer dans une anthologie de jeunes auteurs, *Futurs au présent* (chez Denoël, dans la fameuse collection « Présence du futur »).

Durant les années 1980, Warfa se consacre surtout à la critique de SF, mais aussi de BD et de jazz. En 1980, il publie « Nous nous battons avec nos rêves. Essai d'introduction au monde jeuryen » dans *Espaces-Libres* et « Nous écrivons tous le même livre. Essai d'introduction au caractère collectif de la science-fiction », dans *Écritures*, revue de l'Université de Liège. De 1982 à 1987, c'est la consécration : il devient critique littéraire pour *Fiction*, la revue qui l'a formé. Ensuite, il se penche sur l'histoire de la SF francophone belge et « début 1988, il dirige pour le magazine montois *Séries-B*, dont il est le chroniqueur SF, un numéro spécial "SF, un état des lieux", comprenant une mémorable interview de Gérard Klein<sup>5</sup> ». Entre 1988 et 1993, il est chroniqueur SF pour le quotidien liégeois *La Wallonie*, puis pour *Le Matin* en 2000-2001.

Le retour à la fiction s'annonce avec la publication en juillet 1988, dans le recueil québécois *Dérives 5*, de « Plongée profonde », une *novella*<sup>6</sup> qui a des ambitions de *space opera*, avec des accents ethnologiques et historiques inédits. Les années 1990 consacrent l'engagement de Warfa dans la sphère fictionnelle, avec pas moins d'une douzaine de nouvelles dans des revues

(*Yellow Submarine*, *CyberDreams*, *Bifrost*), des numéros spéciaux (dont celui consacré à San-Francisco par *Yellow Submarine*, en 2000), des anthologies (comme *La Belgique de l'étrange*, d'Éric Lysøe, en 2010).

#### LE BILAN DE TRENTE-CINQ ANS D'ÉCRITURE

C'est dans le prolongement de cette fièvre créative qu'il faut situer la dernière en date

des aventures éditoriales de notre auteur : la reprise en quatre volumes, sous le titre général *Un imperceptible vacarme*, de vingt-quatre de ces nouvelles (dont quatre sont inédites), le plus souvent publiées en revues dans les trente-cinq dernières années, mais devenues pour la plupart inaccessibles<sup>7</sup>.

Sortant dans la collection « Dernières nouvelles du futur », l'ensemble des volumes compte plus de mille pages, les nouvelles étant regroupées par grands thèmes :



« Lointaines et limitrophes », « Quantiques et consciences », « Imminentes et dissemblables » et « Ultérieures et noires »<sup>8</sup>.

Dans le paysage diversifié de la science-fiction, Dominique Warfa occupe un territoire qu'il délimite avec précision (en insistant sur le S de SF) : la dimension temporelle, la réalité virtuelle et l'inspiration de la physique quantique. « Je suis assez peu "SF classique", si l'on entend par là des récits d'empires galactiques ou de futurs éloignés, des récits d'exploration spatiale ou d'inventions révolutionnaires. Par contre, je suis très attiré par la thématique temporelle, le jeu avec les trames chronologiques ou avec les univers divergents. J'ai donc écrit une uchronie (ces récits où l'Histoire diverge) dans laquelle la Principauté de Liège a survécu. J'ai également été informaticien, et j'ai lu goulûment tous les ouvrages (ou presque) du courant cyberpunk, autour de William Gibson ou Bruce Sterling : j'ai produit quelques textes qui peuvent s'en rapprocher, comme *Un imperceptible vacarme*, *Le danseur absolu*, ou cette nouvelle qui raconte une tentative démiurgique de numériser un esprit : *Une saison sang et marine*. Ensuite, grand dévot de vulgarisation scientifique, j'aime jouer avec les univers où les règles se... dérèglent, comme dans *La danse de l'aigle*. La physique quantique est un champ d'explorations idéal pour un auteur de SF : on la trouvera donc dans *La bulle d'Eben-Ezer* ou dans *L'écume de Prague*<sup>9</sup>. »

Qu'est-ce qui est à l'origine de cette inspiration ? « Les idées se dénichent au détour d'un article dans la presse ou dans une revue scientifique. Elles s'imposent parfois en détournant le sens d'un texte qu'on est occupé à écrire (ma première approche des réalités virtuelles partait des jeux vidéo et il n'en est rien resté dans aucun texte). On vit avec elles très longtemps, ou bien on les jette très vite sur le papier (enfin, plutôt sur l'écran, désormais). Il y en a qui hantent en permanence, comme cet unique "space-opera" qui est né sous ma plume (*Plongée profonde*), qui a connu plusieurs versions et qui tente désespérément de me convaincre que je peux en faire un roman... Parfois, aussi, parce que la SF constitue non seulement un genre littéraire mais aussi une manière de vivre, en fréquentant ses pairs, en croisant les amateurs forcenés (qu'on a été aussi, bien entendu), en étant proche des rédacteurs en chef ou des éditeurs, des idées viennent d'un thème auquel on ne songeait pas, mais dont on a entendu parler<sup>10</sup>... »

En bref, ces quatre volumes, synthèse d'une vie d'écrivain loin d'être achevée, révèlent en tout cas un styliste de talent qui excelle à entraîner son lecteur dans des dérives imaginaires passionnantes, remarquablement conçues et typiques de ces « littératures d'aventures » joliment revendiquées par l'ex-Centre des Paralittératures de Chaudfontaine. À découvrir !

<sup>1</sup> Warfa (Dominique), *Un imperceptible vacarme* (Vol. 1 : *Lointaines et limitrophes*), Bagnère-de-Bigorre, Long Shu Publishing, 2014, pages 8-9 (de la préface).

<sup>2</sup> Warfa (Dominique), *op. cit.*, page 12. Le « fandom » est constitué de la communauté des amateurs de SF.

<sup>3</sup> Magazine spécialisé en SF généralement réalisé avec des bouts de ficelles, à l'intention d'un public d'amateurs.

<sup>4</sup> Dernier, mais sans doute pas ultime, essai : Warfa (Dominique), « La possibilité d'une science-fiction. Autour d'une histoire de la SF de langue française en Belgique », in *Galaxie*, 2011, 43 pages.

<sup>5</sup> Warfa (Dominique), *op. cit.*, page 14.

<sup>6</sup> Novella : mot anglais dérivé de l'italien, qui désigne un texte de fiction plus long qu'une nouvelle, mais plus court qu'un roman.

<sup>7</sup> Nouvelles inédites : « Plongée profonde » (vol. 1), « L'écume de Prague » (vol. 2), « L'académie des liqueurs rares » (vol. 3), « Dragan » (vol. 4).

<sup>8</sup> Non disponibles en librairie en Belgique, les ouvrages doivent être commandés chez l'éditeur ([www.longshupublishing.com](http://www.longshupublishing.com)).

<sup>9</sup> Entretien par courriel avec l'auteur (avril 2014).

<sup>10</sup> *Ibidem*.



# BRÈVES

## DÉCÈS

Plusieurs personnalités marquantes du monde des Lettres sont décédées cet été. Le poète, romancier et dessinateur **Jean-Claude Pirotte** dont les œuvres ont été de nombreuses fois distinguées par des prix tant en Belgique (Prix triennal du roman) qu'à l'étranger. **Simon Leys**, essayiste brillant, académicien, a reçu entre autres le Prix quinquennal de l'essai et le Prix quinquennal de littérature. **Éric Durnez**, jeune auteur dramatique disparu prématurément, a obtenu le Prix triennal de littérature dramatique. **André Balthazar** est aussi connu pour sa poésie que pour être un des fondateurs et l'animateur du Daily-Bul. **Joseph Orban**, écrivain et critique, a construit une œuvre originale et exigeante.

## DOSSIER RÉCIT DE VIE

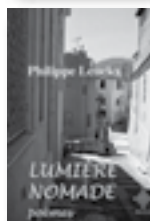
En complément du dossier publié dans le précédent numéro, signalons l'important travail accompli depuis plus de quinze ans par Daniel Simon dans l'accompagnement de ce genre d'écriture au sein de l'asbl Traverse. Il a en outre depuis huit ans développé la collection **Je** aux éditions **Couleur livres**. ([www.traverse.be](http://www.traverse.be) et [www.couleur-livres.be](http://www.couleur-livres.be))

## PRIX

Le livre de **Constance Chlore** publié à l'Atelier de l'agneau, *Atomium*, a obtenu le **Prix international de poésie Yvan Goll 2014**.

**Philippe Leuckx** est le lauréat du 14<sup>e</sup> **Prix Robert Goffin** pour *Lumière nomade* paru chez M.E.O.

Quant à Françoise Lison-Leroy, son livre *Les bouloches*, paru chez Esperluète, s'est vu attribuer le **Prix PoésYvelines des Collégiens**.









# NOUVEAUTÉS RÉÉDITIONS

Édition	24
Psychologie	24
Société	24
Économie	24
Langue et langage	24
Langue et langage. Réédition	24
Architecture	25
Beaux-arts	25
Musique	25
Littérature pour la jeunesse	25
Littérature pour la jeunesse. Réédition	26
Histoire et critique littéraires	26
Histoire et critique littéraires. Réédition	26
Poésie	27
Poésie. Rééditions	29
Théâtre	30
Prose divers	31
Contes et nouvelles	31
Romans et récits	32
Romans et récits. Rééditions	39
Essais	39
Essais. Rééditions	40
Entretiens	40
Écrits intimes	41
Traductions	41
Histoire	41
Régions	41

## ÉDITION

**Lecteurs, lectures et groupes sociaux au Moyen Âge. Actes de la journée d'étude, Bruxelles, 18 mars 2010**  
 Hermand, Xavier (dir.) ; Renard, Étienne (dir.) ;  
 Van Hoorebeeck, Céline (dir.) / Brepols  
 198 p. ; ill., cartes ; 24 x 16 cm – 62,25 €  
 ISBN : 978-2-503-55043-5

## PSYCHOLOGIE

**Comment survivre à sa propre famille**  
 Elkaïm, Mony / Points, Essais  
 Avec la collaboration de Caroline Glorion  
 154 p. ; 18 x 11 cm – 6,50 €  
 ISBN : 978-2-7578-3963-8

## SOCIÉTÉ



**Petit traité des tendances sociétales. Pour comprendre l'évolution de la société à l'aube du xxi<sup>e</sup> siècle**  
 Clerckx, Martine / Mols  
 Préface de Luc de Brabandere  
 252 p. ; ill. ; 19 x 23 cm – 23,50 €  
 ISBN : 978-2-87402-162-6

**Un essai, d'une présentation très originale, sur les tendances majeures qui font bouger le monde depuis le début du nouveau millénaire.**

**Études n° 3. Gratuité dans les musées le premier dimanche du mois : résultats d'enquête sur la fréquentation et la composition du public**  
 Paindavoine, Isabelle /  
 Observatoire des politiques culturelles  
 80 p. ; 21 x 29,5 cm

**Le numéro peut être téléchargé gratuitement au départ du site de l'Observatoire des politiques culturelles. Il peut également être commandé à l'adresse [opc@cfwb.be](mailto:opc@cfwb.be).**

## ÉCONOMIE

**Penser l'économie autrement**  
 Colmant, Bruno ; Jorion, Paul / Fayard  
 300 p. ; 22 x 14 cm – 14 €  
 ISBN : 978-2-213-68226-6

## LANGUE ET LANGAGE

**Le discours et la langue. Tome 5.2. La formation aux écrits professionnels : des écrits en situation de travail aux dispositifs de formation**  
 Revue / E.M.E.  
 203 p. ; ill. ; 24 x 15 cm – 25 €  
 ISBN : 978-2-8066-0890-1

**Le langage et l'homme XLIX.1 – 2014. Hommage à Luc Collès. Tome 1: des langues aux cultures**  
 Revue / E.M.E.  
 193 p. ; 15 x 24 cm – 25 €  
 ISBN : 978-2-8066-1126-0

**Le discours et la langue. Tome 6.1 (2014). Métalangage et expression du sentiment linguistique « profane »**  
 Revue / E.M.E.  
 195 p. ; 14,5 x 24 cm – 25 €  
 ISBN : 978-2-8066-1146-8

## LANGUE ET LANGAGE RÉÉDITION

**Dictionnaire des rimes**  
 Warnant, Léon / Larousse, Références Larousse  
 640 p. ; 20 x 13 cm – 11,90 €  
 ISBN : 978-2-03-590374-7

de Pange, Isabelle / Éd. Aparté  
264 p. ; ill. ; 16 x 16 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-930327-23-5

**Brusselleke**

L'architecte bruxellois est fait prisonnier au début de la Première Guerre mondiale et passe quatre ans dans des camps près de Hanovre. Pendant toute la durée de sa détention, il dessine ses compagnons prisonniers, les barbelés, les tâches quotidiennes, les baraques, etc. Les 200 dessins originaux réunis ici constituent un témoignage de la vie dans les camps. (© Electre)

**Henri Derée, 1914-1918. Dessins**

Derée, Henri ; Culot, Maurice / Archives  
d'architecture moderne  
Dessins d'Henri Derée. Texte de Maurice Culot  
189 p. ; ill. ; 24 x 30 cm – 40 €  
ISBN : 978-2-87143-282-1

Exposition / Snoeck Publishers  
184 p. ; ill. ; 18 x 23 cm – 30 €  
ISBN : 978-94-6161-153-6

**Paul Delvaux. Le rêveur éveillé.**

**Exposition, Marseille, Musée Cantini,  
du 5 juin au 22 septembre 2014**

Giovanni, André / Michel de Maule  
200 p. ; 21 x 16 cm – 22 €  
ISBN : 978-2-87623-548-9

**Pieter Brueghel,  
peintre de l'ordre naturel.  
1525-1569**

Pirson, Jean-François / La Lettre volée  
Préface de Véronique Grappe-Nahoum  
165 p. ; ill., cartes ; 17 x 13 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-87317-411-8

**La danse de l'arpenteur**

Coljon, Thierry / La Renaissance du livre  
264 p. ; 23 x 15 cm – 19,90 €  
ISBN : 978-2-507-05210-2

**De Brel à Stromae.**

**La grande histoire belge  
de la chanson française**

S'expatrier et aller se battre pour une cause que l'on croit juste, donner sa vie pour la démocratie et la liberté, c'est bien. Sauf si l'on a quinze ans et qu'on s'est fait « tourner la tête » par des extrémistes qui, au nom de Dieu, envoient des jeunes à la mort.

**Je t'enverrai des fleurs de Damas**

Andriat, Frank / Mijade, Mijade Romans  
144 p. ; 21 x 11 cm – 7 €  
ISBN : 978-2-87423-099-8

Dans l'atelier de Mr. Carlson figure un calendrier dont on tourne la page au premier jour de chaque mois. Une pin-up différente à laquelle on donne un prénom, pour lui souhaiter la bienvenue. Soudain apparaît la fille de septembre. Joseph Petersen est pétrifié : elle est jeune, belle, fascinante. On voit son âme dans ses yeux. Pour Joseph, pas de doute : il doit chercher cette fille, où qu'elle soit.

**Hope**

Deutsch, Xavier / Mijade, Mijade Romans  
240 p. ; 21 x 11 cm – 11 €  
ISBN : 978-2-87423-096-7

Sagana et Caracal ont retrouvé le Bâton de pluie, mais à peine sont-ils réunis que le destin les sépare à nouveau... Qui est l'homme qui détient Caracal et lui propose un étrange marché ?

**Chroniques des Hémisphères 3.**

**Le Masque du Caracal**  
Lanero Zamora, Katia /  
Les Impressions Nouvelles, Imaginaires  
288 p. ; 15 x 24 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-87449-212-9

## ARCHITECTURE

## BEAUX-ARTS



## MUSIQUE

## LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE



## LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

RÉÉDITION

## HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES



**Un cocker en or**  
Libens, Christian ; Raucy, Claude /  
Je réussis. Préface d'Alain Bertrand  
60 p. ; ill. ; 14 x 21.5 cm – 9,90 €  
ISBN : 978-2-87546-127-8

Julien vit avec son grand-père, le temps d'un été, dans une campagne luxuriante, entouré de champs et de sapins. Il passe la plupart de son temps en forêt, accompagné de son ami Thomas et de son chien, Cocker, une boule de poils toute rousse.

### Dictionnaire Rimbaud

Baronian, Jean-Baptiste (dir.) / Laffont, Bouquins  
768 p. ; 13 x 20 cm – 29,50 €  
ISBN : 978-2-221-12442-0

### Historiographie de la littérature belge.

#### Une anthologie

Dozo, Björn-Olav (dir.) ;  
Provenzano, François (dir.) / ENS Éditions  
Textes rassemblés et introduits par  
Björn-Olav Dozo et François Provenzano  
230 p. ; 23 x 15 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-84788-588-0

La littérature produite en Belgique a de tout temps fait l'objet de nombreux débats, quant à la manière d'en écrire l'histoire et d'en théoriser le développement. Cette anthologie rassemble les principaux discours qui ont marqué ces débats, de 1870 à nos jours. Elle donne ainsi à voir un incessant va-et-vient entre plusieurs options géographiques, terminologiques, chronologiques et axiologiques qui conditionnent l'appréhension du corpus.

### Lire Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar

Gauchon, Pascal ; Kerbrat, Marie-Claire ; Trouvé, Alain / PUF  
24 x 18 cm – 11 €  
ISBN : 978-2-13-063367-9

### Les sagas dans les littératures francophones et lusophones au xx<sup>e</sup> siècle

Quaghebeur, Marc (dir.) / P.I.E. Peter Lang  
Actes édités par Nicole Leclercq, Marc Quaghebeur  
et Laurence Boudart  
382 p. ; 15 x 22 cm – 48 €  
ISBN : 978-2-87574-110-3

### Nu(e) 54. Christian Hubin

Revue  
192 p. ; 16 x 24 cm

### Tintin. Bibliographie d'un mythe

Roche, Olivier ; Cerbelaud, Dominique / Les  
Impressions Nouvelles, Réflexions faites  
Préface d'Albert Algoud  
320 p. ; ill. ; 14,5 x 21 cm – 26 €  
ISBN : 978-2-87449-213-6

Comment s'orienter dans le raz-de-marée éditorial autour de l'œuvre d'Hergé ? Dominique Cerbelaud et Olivier Roche en ont établi une bibliographie raisonnée et critique, où l'érudition rivalise avec l'humour. Chacun des titres (pas loin de 400 au total...) fait l'objet d'une notice précise qui en indique le contenu, la valeur et, le cas échéant, les limites.

### Être poète au plat pays. La quête identitaire dans la poésie d'Émile Verhaeren et de Jacques Brel

Rzycka, Dorota / L'Harmattan, Espaces littéraires  
229 p. ; 24 x 16 cm – 22 €  
ISBN : 978-2-343-02070-9

L'auteur explore, à travers une approche multidisciplinaire, la nature des stratégies de formation de l'identité belge dans la poésie d'Émile Verhaeren et de Jacques Brel, afin de démontrer que la belgitude structure leurs espaces poétiques.

### La littérature belge. Précis d'histoire sociale

Denis, Benoît ; Klinkenberg, Jean-Marie / Espace Nord  
310 p. ; 12 x 18,5 cm – 9 €  
ISBN : 978-2-87568-041-9

## HISTOIRE ET CRITIQUE LITTÉRAIRES

RÉÉDITION

*Vivre sa vie* regroupe plusieurs ouvrages poétiques de Jan Baetens. *Autres nuages* a pour thème le nuage qui n'est autre qu'un arbre en marche. *Vivre sa vie* : une novélisation en vers du film de Jean-Luc Godard, *Cent ans et plus de bande dessinée* (fragments) raconte l'histoire de la BD en soixante poèmes. *Cent fois sur le métier* (fragments) cerne d'un trait poétique différent cent professions.

### Vivre sa vie et autres poèmes

Baetens, Jan / Espace Nord  
Illustrations d'Olivier Deprez  
256 p. ; ill. ; 19 x 12 cm – 9,50 €  
ISBN : 978-2-930646-79-4

Berger, Laurent / Maelström, Bookleg  
24 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-175-2

### Tout petit déjà

Dans *Les morts rigolos*, on ne doute de rien : un type y raconte sa vie à partir d'une blague tout en révolutionnant les enterrements, tout en écrivant un thriller familial avec ses enfants (Victor, 7 ans, et Lucas, 5 ans), tout en se faisant plein de copines et copains clochards, pornolettristes, kamikazes, grossistes en pétrole, éco-féministes, cavaliers anarcho-autonomes, aviatrices, tout en théorisant l'écriture qui tue et en re-fécondant les rapports entre vie, farce, mort et enfance...

### Les morts rigolos

Boute, Antoine ; Boute, Victor ; Boute, Lucas /  
Les petits matins, Les grands soirs  
256 p. ; 20 x 13 cm – 12 €  
ISBN : 978-2-36383-141-5

Carême, Maurice / Gallimard-Jeunesse  
Illustrations de Dominique Thibault  
40 p. ; ill. ; 20 x 18 cm – 5 €  
ISBN : 978-2-07-065793-3

### L'oiseleur et autres poèmes

Les deux textes qui composent ce recueil sont avant tout des tentatives de prise de parole dans des états émotionnels puissants. La mise-en-langue et la mise-en-image sont informées par les traces des spectacles de Romeo Castellucci. La parole se veut performative, percutante et explicite, mais aussi sensorielle et sensuelle.

### Quarantaine

de Rijcke, Elke / Tarabuste  
91 p. ; 14 x 21,5 cm – 11 €  
ISBN : 978-2-84587-296-7

Gellé, Albane ; Leloup, Anne / Esperluète  
Texte d'Albane Gellé, dessins d'Anne Leloup  
20 p. ; ill. ; 10,5 x 20 cm – 8 €  
ISBN : 978-2-35984-050-6

### Où que j'aille

« douceur. Il faut noter ce mot comme si la vie en dépendait. Ensuite, le relire et faire suivre les pensées vers / sa masse / son bruit / lentement le temps qui / coule sur ce qu'on est / à la limite »

### D'être et de tête

Grégoire, Nicolas / Le Taillis Pré  
Frontispice de Pauline Emond  
95 p. ; 15 x 20,5 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-87450-078-7

« Écrire cuisiner vivre nourrir manger les mots les mélanger malaxer pétrir cuire offrir cuisiner écrire vivre nourrir... »

### Cuisine intérieure

Houari, Leïla / L'Harmattan  
Illustrations de Marcel Vandeweye  
72 p. ; ill. ; 22 x 14 cm – 14,50 €  
ISBN : 978-2-343-03635-9






---

**Crans** « Un seul / des / ions / resté. // De / ce / qu'il / n'est pas. // De sa / disparition / crantée. »  
 Hubin, Christian / L'étoile des limites  
 74 p. ; 21 x 15 cm – 14 €  
 ISBN : 978-2-905573-12-4

---

**Ma petite boucherie** Lambert, Michaël / Maelström, Bookleg  
 32 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
 ISBN : 978-2-87505-174-5

---

**Micromégaphon** L'Ami Terrien / Maelström, Bookleg  
 Avec des peintures & dessins de Philippe Sarlet  
 36 p. ; ill. ; 12 x 18 cm – 3 €  
 ISBN : 978-2-87505-177-6

---

**Une vie mélangée** Lekeuche, Philippe / L'herbe qui tremble

---

**Un chevreuil dans le sang** Le volume anthologique réunit *Lalangue du désir et du désarroi* (1995), *Le bonheur inconsolé* (1997) et *L'instant oblique* (2009). Quatorze années séparent le plus ancien recueil du plus récent.  
 Libert, Béatrice / L'Arbre à paroles, Anthologies  
 Avant-dire de Laurent Demoulin  
 148 p. ; 13 x 20 cm – 15 €  
 ISBN : 978-2-87406-583-5

---

**Le Cantique des Cantiques (d'après Salomon).  
 Les chroniques de Mapuetos, 2** Lowie, Patrick / Maelström  
 82 p. – 8 €

---

**À distance Suivi de Annonciation** Michaux, Henri / Gallimard, Poésie  
 19 x 12 cm – 7 €  
 ISBN : 978-2-07-045723-6




---

**Nés poumon noir** Cette histoire, c'est celle d'un jeune qui pourrait être celle de tous. Mochélan a grandi dans une ville industrielle en décrépitude, élue « ville la plus moche du monde » par le *New York Times*. Mochélan se lève pour dire, poétiser et malaxer cette matière urbaine.  
 Mochélan ; Rémon Jr. / Maelström, Bookleg  
 48 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
 ISBN : 978-2-87505-169-1

---

**Premiers cercles** Moulard, Julien / Maelström, Bookleg Bruxelles se conte  
 32 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
 ISBN : 978-2-87505-180-6

---

**Les poètes du Taillis Pré.  
 Une anthologie partisane** À l'occasion des 30 ans de la maison d'édition, Yves Namur a constitué une anthologie « partisane » comme il la revendique, c'est-à-dire qu'elle ne reprend que des poètes publiés au Taillis Pré. Comme il l'écrit, « il n'y a pas d'école du Taillis Pré, il y a simplement la curiosité, l'émotion, l'amitié, et, je crois, l'enthousiasme d'un éditeur ».  
 Namur, Yves / Le Taillis Pré  
 311 p. ; 15,5 x 21,5 cm – 25 €  
 ISBN : 978-2-87450-081-7

---

**De Chine** Penders, Anne / La Lettre volée  
 222 p. ; ill. ; 23 x 17 cm – 28 €  
 ISBN : 978-2-87317-439-2

Pietquin, Gaël / Atelier de l'agneau  
Illustrations de Renée Spirlet  
60 p. ; ill. ; 21 x 15 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-930440-77-4

**Rouge palpé**

Les auteurs de prédilection de Jean-Claude Pirotte sont des classiques, Villon, Verlaine ou Jaccottet, tandis que lui n'écrit que « des milliers de kilomètres / d'octosyllabes appliqués ». Dans « À Saint-Léger suis réfugié », on en retrouve une belle volée, tantôt... légers ou grinçants, tantôt secs comme un aphorisme : « L'approche de la fin commence / ni plus ni moins qu'à la naissance. » (Alain Delaunois)

**À Saint-Léger suis réfugié**

Pirotte, Jean-Claude / Arrière-Pays  
66 p. ; 18 x 12 cm – 11 €  
ISBN : 978-2-910779-62-7

« mais l'île est-elle grosse / d'on ne sait quelle enfance / dont il ignore tout / bien que ce soit à lui / de dévoiler la charge / et les plis de mémoire ». *Une île, ici* est une suite de 189 poèmes, ou strophes – car certains sont très courts, à la manière de Guillevic. Cette suite à la forme très libre ne suit que la nécessité de l'émotion et compose un ensemble de variations autour du thème de l'île.

**Une île, ici**

Pirotte, Jean-Claude / Mercure de France,  
Poésie  
19 x 12 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-7152-3536-6

Saint-Remy, Gaetan / Maelström, CompAct  
40 p. ; 12 x 16 cm – 6 €  
ISBN : 978-2-87505-183-7

**Les mondes de l'instant**

Savary, Louis / Les presses littéraires  
101 p. ; 13,5 x 21 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-35073-910-6

**Je tue il**

Soonckindt, Edith / Maelström, Bookleg Bruxelles se conte  
32 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-181-3

**La ville de la pluie**

Toumi, Guillaume / Maelström, Bookleg  
28 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-176-9

**Ombricide**

« Tranquille / bien tranquille / et plongé tout vif dans cette mer / d'intranquillité // Maître servile / fidèle dans ses abandons / Bavard muet / Serviteur sans maître / Vivant sans être / Solaire sans ombre // Ô Saint Paradoxe / ouvre-moi toutes tes portes. »

**Sur les aiguilles du temps**

Wauthier, Jean-Luc / Le Taillis Pré  
114 p. ; 14,5 x 20,5 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-87450-082-4

Michaux, Henri / Gallimard, Poésie  
19 x 12 cm – 7 €  
ISBN : 978-2-07-045979-7

**Moments.  
Traversées du temps**

Rodenbach, Georges / Slatkine reprints  
2 vol. ; 22 x 15 cm – 105 €  
Édition en fac-similé.  
ISBN : 978-2-05-102669-7

**Œuvres complètes**

**POÉSIE**  
RÉÉDITIONS



**Alternatives théâtrales, n° 121-122-123.**  
**Créer à Kinshasa. Creating in Kinshasa**

Debroux, Bernard (coord.) / Alternatives théâtrales – KVS  
 152 p. ; ill. ; 30 x 24 cm – 25 €  
 ISBN : 978-2-87428-093-1

**Moby Dick**

Emond, Paul ; d'après Herman Melville /  
 Lansman, Théâtre à vif  
 40 p. ; 21 x 12 cm – 9 €  
 ISBN : 978-2-87282-990-3

Tiré du célèbre roman (1851) d'Herman Melville, ce monologue fait revivre la poursuite forcenée de la baleine blanche par le ténébreux capitaine Achab. Évocation d'un combat de titans, d'une véritable lutte cosmique sur les mers. Cette histoire fabuleuse est peut-être le dernier grand mythe universel sorti de la plume d'un écrivain.

**Et avec sa queue, il frappe !**

Gunzig, Thomas / Au diable vauvert  
 64 p. – 5 €  
 ISBN : 978-2-84626-898-1

Un père raconte sa propre adolescence à son fils de 7 ans, période durant laquelle il était introverti et mal dans sa peau. Il relate comment les films de série B l'ont aidé à affronter le monde et à y trouver sa place. Le titre de la pièce fait référence au film de Bruce Lee, La fureur du dragon. (© Electre)

**La fontaine au sacrifice**

Henry, Marie / Lansman, Théâtre à vif  
 60 p. ; 21 x 12 cm – 10 €  
 ISBN : 978-2-87282-983-5

Pour naître enfin, Paul Tojvack sait qu'il doit tuer sa mère, sa créatrice. Après avoir tourné en rond, lancé en vrac ses obsessions, Paul convoque tous ceux qui font de lui ce qu'il est, afin de faire place nette à tout lien.

**Comme un insecte**

Lonobile, Giuseppe / Lansman  
 38 p. ; 11,5 x 20,5 cm – 9 €  
 ISBN : 978-2-87282-968-2

Sa vie a basculé un vingt-huit juillet, journée de fête et de répit dans le recoin d'un pays rongé par une guerre éternelle. La pièce parle de toutes ces femmes qui luttent pour être acceptées comme seules juges de leurs propres choix de vie.

**Loin de Linden**

Mabardi, Veronika / Lansman, Théâtre à vif  
 64 p. ; 21 x 12 cm – 10 €  
 ISBN : 978-2-87282-989-7

Les destins de Clairette et Eugénie les ont fait se croiser plusieurs fois dans le même village, à quelques kilomètres de Louvain. L'une est fille de général, l'autre d'adjudant ; l'une est francophone, l'autre flamande, l'une a parcouru le monde, l'autre ne s'est jamais éloignée de son lieu de naissance. Elles ne sont d'accord que sur une chose : elles n'ont rien à se dire...

**L'ami des Belges – Scalpons les crânes plats –  
 Pédagogie de la très grande peur**

Piemme, Jean-Marie / Lansman, Théâtre à vif  
 63 p. ; 21 x 12 cm – 10 €  
 ISBN : 978-2-87282-991-0

Dans une écriture drôle et grave, trois monologues qui agitent les illusions, les révoltes et les inquiétudes d'aujourd'hui.

**Études théâtrales, n° 59.**

**La terreur en scène**

Revue / Études théâtrales  
 Textes réunis par Martial Poirson  
 204 p. ; ill. ; 24 x 15 cm – 24 €  
 ISBN : 978-2-930416-39-7

**Moi je rumine des pensées sauvages.**

**Comédie dramatique agricole**

Theunissen, Guy / Éd. du Cerisier, Théâtre – Action  
 108 p. ; 21 x 13 cm – 10 €  
 ISBN : 978-2-87267-176-2

Jean est producteur de lait. Il fait partie de ce qu'on appelle l'agriculture conventionnelle. Quand sa grange est détruite par un orage, il n'arrive plus à payer les traites de ses emprunts. Désespéré, il décide d'occuper, avec tracteurs, veaux, vaches, cochons... et amis, le domaine provincial jusqu'à ce qu'ON trouve une solution à ses problèmes.



Détenteur de la collection complète de l'hebdomadaire, l'auteur parcourt cinquante années d'actualité à travers les articles qui ont tantôt contribué à forger sa formation politique, tantôt alimenté ses réflexions sur la marche du monde et l'évolution de la gauche.

**En lisant le Nouvel Obs, 1964-2014.**

**Le journal d'un homme engagé**

Baras, Jean-Pol / Genèse édition  
248 p. ; 21 x 14 cm – 22,50 €  
ISBN : 978-2-930585-22-2

« Les vacances ? Fuir de chez soi en croyant s'évader de soi. »

Trente-sept petites chroniques de vacances dues à la plume savoureuse d'un digne héritier de Blondin et de Vialatte. De drôles d'histoire sur les mœurs de l'« homo touristique », ses rites, ses migrations vers le Sud... « Certaines peuplades ne vivent que par beau temps. De ces privilégiées, on dit qu'elles ont tout – les jambes des filles et les brugnons mûris sur le pêcher. »

**L'été sous un chapeau de paille**

Bertrand, Alain / Weyrich, Plumes du coq  
171 p. ; 12,5 x 21,5 cm – 16 €  
ISBN : 978-2-87489-212-7

Depuis près de vingt ans Brandy recherche les traces d'un personnage imaginaire Bolitho Blane. Yves Bical a entrepris de reconstituer et d'écrire la vraie vie de Bolitho Blane à partir des documents, photos, et papiers officiels retrouvés par Robert Brandy à différentes sources, archives familiales, livres, publications, musées...

**Une vie avant la vie.**

**L'histoire vraie de Bolitho Blane**

Bical, Yves ; Brandy, Robert / Artgo – Au coin de la rue de l'enfer  
136 p. ; ill. ; 22 x 30,5 cm  
ISBN : 978-2-919642-07-6

Le livre réunit les témoignages d'Édith Boissonnas, poétesse suisse (1904-1989), d'Henri Michaux et de Jean Paulhan, consacrés à leurs premières expériences de cette drogue psychotrope, en janvier 1955.

**Mescaline 55**

Boissonnas, Édith ; Michaux, Henri ; Paulhan, Jean / Muriel Pic  
288 p. ; ill. ; 12 x 17 cm – 33 €  
ISBN : 978-2-912222-49-7

Dumont, Fabien / Memory, Édition spéciale  
216 p. ; 15 x 21 cm – 18 €. ISBN : 978-2-87413-200-1

**La tête ailleurs**

*Karoo* est la nouvelle revue éditée par l'asbl Indications qui succède à la revue de critique littéraire *Indications*. *Karoo* diversifie les approches et prend en compte les livres, le cinéma, la scène, les expos et diverses formes de création. Très largement illustrée et faisant appel à des créateurs, elle propose un ton résolument nouveau.

**Karoo, n° 1**

Revue / Indications  
143 p. ; ill. ; 26 x 20 cm – 15 €  
EAN : 9770771658069

Disparue en 2008, Béatrix Beck aurait eu 100 ans le 30 juillet 2014. Pour fêter cet anniversaire, les éditions du Chemin de fer publient *La double réfraction du spath d'Islande*, recueil de quarante-trois nouvelles et textes autobiographiques inédits ou parus en revue, qui retrace cinquante années d'écriture et dresse en creux le portrait d'un écrivain incontournable.

**La double réfraction du spath d'Islande. Nouvelles et autres textes inédits et retrouvés**

Beck, Béatrix / Éd. du Chemin de fer, Micheline  
187 p. ; ill. ; 18 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-916130-63-7

Lorsqu'une histoire va commencer, quelque chose se met en suspens. C'est le moment de reprendre son souffle et d'écouter, sous les remous, la vie qui bat, le pouls lent et puissant des vivants. Ensuite, les mots viennent. Comme une invitation au voyage, au plaisir de la traversée. Se laisser emporter, perdre pied, aborder des rivages insoupçonnés.

**Les phrases de la mâcheuse**

de Laveleye, Soline / Maelström reEvolution  
Mises en images par Dominique Maes  
212 p. ; ill. ; 14 x 20,5 cm – 16 €  
ISBN : 978-2-87505-171-4



**CONTES  
ET NOUVELLES**

**Les aventures de Mordicus**

Emond, Paul / Maelström reEvolution  
Mises en images par Maja Polackova  
116 p. ill. ; 14 x 20,5 cm – 13 €  
ISBN : 978-2-87505-172-1

« Mordicus, c'est vous. / Vous qui venez de prendre ce livre dans vos mains. / C'est vous quand vous faites une rencontre inattendue. / Quand vous en avez par-dessus la tête. / Ou quand vous partez dans un rêve chimérique. / Ou encore quand vous êtes à côté de vos pompes. / Ou même quand vous perdez votre reflet. / Voire quand on vous propose de devenir le roi des Belges. / Bref, pour savoir où vous en êtes, ne lâchez plus ce livre... »

**Contes de Nod**

Giannoni, David / Maelström reEvolution  
Mis en images par Sylvie Leroy  
128 p. ; ill. ; 14 x 20,5 cm – 13 €  
ISBN : 978-2-87505-173-8

À l'origine de ces Contes de Nod, il y a l'envie de raconter, c'est-à-dire rêver, imaginer, se faire peur et se faire rire ensemble. Pour cela, il fallait des formes courtes qui puissent se lire à voix haute. L'essence et la magie du conte.

**Contes de l'entre-deux**

Malosse, Pascal / Malpertuis  
124 p. ; 15,5 x 23 cm – 11 €  
ISBN : 978-2-917035-34-4

Un parfum d'étrange baigne les *Contes de l'entre-deux* et accompagne ses héros, qu'il s'agisse pour eux de disputer une partie d'échecs contre un chat qui parle, de rencontrer les fantômes d'une usine abandonnée, de trouver son chemin dans les compartiments d'un train lancé dans une course folle, ou encore d'affronter les conséquences du fait d'avoir toujours raison.

**Marginales n° 289.**

**Wanted : Vladimir Poutine**  
Revue / Vertige asbl  
225 p. ; 14,5 x 20,5 cm – 10 €

Dans ce grand guignol qu'est devenue, sous l'effet simplificateur des médias, la politique à quelque niveau que ce soit, le face à face entre Barack et Vladimir a atteint des niveaux inégalés de schématisation et d'obscurantisme.

**Flânant**

Savitzkaya, Eugène / Didier Devillez éditeur  
32 p. ; 23 x 16 cm – 50 €

« Salut à toi silure, mangeur de rats, de canards et de petits chiens nageurs, le jour où j'avalerais ta vessie natatoire sera le terme de mon existence terrestre et le recommencement de ma vie aquatique, acrobatique et réelle. Et quand la fluidité de l'air sera devenue plus dense, nous partirons ensemble vers tes eaux originelles, là où les monstres sont acceptés pour leur vraie valeur et où ils s'ébattent en toute impunité. »

**ROMANS  
ET RÉCITS****Mon lapin**

Alet, Mathilde / Luce Wilquin, Sméraldine  
144 p. ; 21 x 14 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-88253-490-3

Rien n'a vraiment changé, dans la ville d'enfance de Gabrielle. Ni les balançoires violettes du Jardin des Plantes ni le parfum Chèvrefeuille de sa mère ni les questions qu'elle n'ose poser qu'à sa grande sœur Clara. Un soleil tapageur à la sortie de la messe, un rassemblement autour d'un buffet campagnard, un enterrement est une fête de famille comme les autres.

**Zebraska**

Bary, Isabelle / Luce Wilquin, Sméraldine  
224 p. ; 21 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-88253-495-8

On les appelle HP, HPI, surdoués, précoces, zèbres... Ce sont surtout des enfants qu'il faut essayer de comprendre.

La force de cette nouvelle fiction autour de Marilyn Monroe se trouve dans la capacité de l'auteure à inventer l'écriture qui redonne chair au sujet, et qui dote l'héroïne d'une voix neuve, sensible, intelligente. Ce portrait de l'actrice, de cette star « antistar », est d'une telle densité qu'il nous offre par la même occasion le portrait en creux d'une époque, d'un système, et des hommes qui forge « malgré elle » ce que l'actrice devient et contre quoi, dans un même temps, elle se rebelle... Un roman qui semble écrit de la fracture même de Marilyn Monroe...

**Marilyn, naissance année zéro**

Bergen, Véronique / Al Dante  
296 p. ; 17 x 13 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-84761-763-4

Bohy, Francine / Memory, Récit de vie  
96 p. ; 15 x 21 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-87413-196-7

**Les enfants de la maison d'en face**

Au cœur de la forêt saxonne, une jeune femme abandonne son enfant avant d'être rattrapée par les gardes du seigneur de Magdeburg qui l'accuse de sorcellerie. Quinze ans plus tard, alors que les premiers feux de la Réforme et de la Renaissance commencent à briller sur Wittenberg, Gretchen, en quête de son identité, croise le chemin de Luther, Cranach et Faust.  
(© Electre)

**Indulgences**

Bours, Jean-Pierre / HC  
512 p. ; 22 x 15 cm – 22 €  
ISBN : 978-2-35720-199-6

Bratz, Marc / Le manuscrit  
100 p. ; 23 x 14 cm – 13,90 €  
ISBN : 978-2-304-04396-9

**Le scribe de Bruges**

Jean-Baptiste Taillandier, le narrateur, perd une à une les illusions de son enfance. Né au milieu des années 50, il entre dans la vie avec la louable intention d'aider la veuve et l'orphelin. Tenté un temps par la coopération au développement, il devient finalement psychologue en milieu scolaire. Or, la satisfaction n'est au rendez-vous ni dans sa vie professionnelle, ni dans sa vie affective perturbée

**Trop lourd pour moi**

Charneux, Daniel / Luce Wilquin, Sméraldine  
240 p. ; 21 x 14 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-88253-492-7

Hugues Tonnon est un avocat respecté du Barreau bruxellois, spécialisé dans les divorces, les séparations douloureuses et les couples qui s'entretiennent. C'est donc naturellement à lui que s'adresse Nolwenn Blackwell, le flamboyant top model belge qui a jeté son dévolu sur Amaury Lapièrre, un capitaine d'entreprise de trente ans son aîné qui lui arrive au menton. Alors qu'un fastueux mariage se profilait, le riche héritier a été paparazzé dans les bras d'une stripteaseuse, au bord de la piscine d'une villa tropézienne.

**L'avocat, le nain et la princesse masquée**

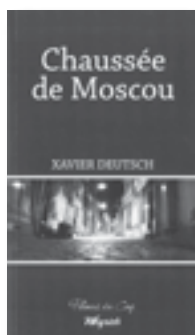
Colize, Paul / La Manufacture de livres  
320 p. ; 23 x 14 cm – 18,90 €  
ISBN : 978-2-35887-072-6

Par un matin d'été, le roi des Belges quitte sa reine et son palais. Il fuit sur sa moto... ce trône qui le fatigue, cette femme qui le déçoit, cette vie royale et insensée. Une crise personnelle qui va engendrer une crise d'État.

**L'homme qui ne voulait plus être roi**

Condijs, Joan / Genèse édition  
184 p. ; 13,5 x 21 cm – 20,50 €  
ISBN : 978-2-930585-23-9






---

**Allegra**

Couturiau, Paul / Genèse éditions  
224 p. ; 13,5 x 21 cm – 22,50 €  
ISBN : 978-2-930585-24-6

Michael Drapper est un spécialiste de Byron et Shelley. Perdu dans ses livres, l'intellectuel anglais ne voit pas que sa femme Barbara s'éloigne de lui petit à petit jusqu'au jour où elle lui annonce qu'elle le quitte, emmenant avec elle leur fille de six ans. Alors que Barbara fait ses valises, le téléphone sonne. Caroline Darcy, une amie bouquiniste l'appelle de Florence. Caroline a découvert un manuscrit qu'elle veut absolument soumettre à Michael.

---

**Bye bye Elvis**

De Mulder, Caroline / Actes Sud  
288 p. ; 22 x 12 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-330-03594-5

À Paris, une veuve désargentée entre au service d'un Américain fantasque et solitaire qui vit dans un grand appartement des beaux quartiers. À Memphis, presque vingt ans plus tôt, disparaît une icône nommée Presley. Confrontation à parts égales de deux personnages aussi monstrueux qu'attachants, portrait de la rock star impitoyable mais tendre, *Bye Bye Elvis* est un roman mélancolique et venimeux, taillé comme une mélodie à la métrique impeccable.

---

**Chaussée de Moscou**

Deutsch, Xavier / Weyrich, Plumes du coq  
168 p. ; 12,5 x 21,5 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-87489-282-0

Le bourg de Baison. Le maire, Basile Rouillon, administre des citoyens turbulents et ordinaires avec bonhomie. La nuit, une femme se balade toute nue dans les rues, des fugitifs traversent le pays et cherchent l'abri de la frontière. Ce matin, une délégation moldave est attendue au musée d'Art moderne. La vie semble rouler devant elle, comme il faut. Pourtant, le fond de l'air effraie... « Quelqu'un sait quelque chose que nous ne savons pas. »

---

**Ma mère, par exemple**

Dubois, André-Joseph / Weyrich, Plumes du coq  
144 p. ; 12,5 x 21,5 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-87489-281-3

Ni biographie, ni fiction : c'est à une traversée du xx<sup>e</sup> siècle que convie André-Joseph Dubois. En suivant sa mère, « par exemple », de la Belle Époque aux années 2000... Et c'est l'Histoire vécue par les anonymes qui défile. Deux guerres mondiales, les Trente Glorieuses, la société de consommation, la transformation de nos quotidiens et de nos villes, tant de choses qui ont jalonné le siècle. Et en filigrane, cette question : qu'est-ce donc qu'avoir été une femme « alors » ?

---

**Des barreaux aux fenêtres**

Dujeu, Fidéline / Ker éditions

Ce roman met en scène deux personnages : d'abord, une mère de famille isolée, violentée par son mari, qui s'est réfugiée dans son quotidien : la tenue de son ménage et ses deux enfants qui représentent tout pour elle. Ensuite, une carmélite défrôquée, entrée dans les ordres très jeune, dans la culpabilisation, la solitude et la souffrance permanente qui caractérise l'ordre des carmélites.

---

**Li nwârôde**

Fauconnier, Jean-Luc / CROMBEL micRomania  
Illustrations de Gabriel Belgeonne  
120 p. ; ill. ; 15 x 21 cm  
Ouvrage en wallon de Charleroi.  
ISBN : 978-2-930364-66-7

---

**Le goût de la terre.**  
**Vie et mort d'une famille paysanne**

Fizaine, Marie / L'Harmattan Belgique, Encres de vie  
128 p. ; 22 x 14 cm – 13 €  
ISBN : 978-2-87597-002-2

Lorsque sa compagne le quitte brutalement et sans explication, Simon s'effondre. Il décide alors d'aller passer quelques jours dans le village alsacien où il a vécu les moments les plus heureux de son enfance. C'est là qu'il fait la connaissance d'Anna, venue mettre de l'ordre dans un passé douloureux. Bientôt, la neige se met à tomber et la machine des souvenirs s'éveille.

**Simon, Anna, les lunes et les soleils**

Hanf, Verena / Le Castor Astral,  
Escala des Lettres  
144 p. ; 12 x 19 cm – 12 €  
ISBN : 978-2-85920-993-3

Une mère célibataire rencontre un SDF. De la Garonne au Vieux Canal du Hainaut, la réalité ou un rêve éveillé.

**Victoria Libourne**

Houdart, Françoise / Luce Wilquin, Sméraldine  
192 p. ; 21 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-88253-493-4

Une mère et sa fille décident de partir en croisière sur le Nil à bord d'un hôtel flottant, le Cléopatra. La mère est victime d'une entorse. Immobilisée, elle écoute le récit que lui fait sa fille des lieux visités et de ses rencontres. C'est, pour elles, l'occasion de se rapprocher. (© Electre)

**Néfertiti en bikini**

Huynen, Claire / Le Cherche Midi  
156 p. – 15 €  
ISBN : 978-2-7491-3624-0

Fuyant son père et son passé, Samira a trouvé en Crète un lieu pour vivre, un univers qui, s'il lui demeure un peu étranger, est devenu profondément le sien, sublimé par la mer et les montagnes qui en forment les contours. Elle épouse là le bel Eleftheris et ouvre une petite cantine sur la plage de l'Akrotiri. Son bonheur n'est cependant pas sans ombres...

**On aurait dit une femme couchée sur le dos**

Jamar, Corine / Le Castor Astral,  
Escala des Lettres  
208 p. ; 12 x 19 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-85920-994-0

« Et si on allait à Blanès ? C'était mon idée. Je l'avais lancée le samedi 10 mars vers onze heures du matin, après mes deux cafés, consciente de ce que je disais et aussi du fait que je le disais pour lui faire plaisir, sans soupçonner une seconde que cette phrase innocente serait celle qui me ferait chuter tout au fond du gouffre où je suis. Pourtant des phrases, j'en ai dit. »

**Blanès**

Jeanmart, Hedwige / Gallimard, Blanche  
21 x 14 cm – 18,50 €  
ISBN : 978-2-07-014544-7

Kosma, Edgar / Maelström, Bookleg Bruxelles se conte  
24 p. ; 12 x 18 cm – 3 €  
ISBN : 978-2-87505-182-0

**Une mauvaise histoire vraie (sauf le début et la fin)**

Comment relever périls lointains et défis intimes ? En Afghanistan, un médecin urgentiste veut ouvrir une maternité à l'occidentale en pleine zone contrôlée par les talibans.

**Ma plus belle déclaration de guerre**

Lallemand, Alain / Luce Wilquin, Sméraldine, 336 p. ; 21 x 14 cm – 22 €. ISBN : 978-2-88253-497-2

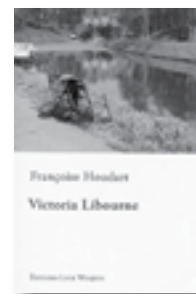
Les hommes sont omniprésents dans cet immeuble de femmes... dans leurs nostalgies, leurs blessures ; leurs colères et leurs désirs enfouis. Cinq femmes d'âges et d'univers différents unies par un point commun fort : elles ne veulent plus entendre parler d'amour et ont inventé une autre manière de vivre... Jusqu'au jour une nouvelle locataire vient bouleverser leur quotidien.

**L'immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes**

Lambert, Karine / Michel Lafon  
240 p. ; 23 x 14 cm – 14,95 €  
ISBN : 978-2-7499-2277-5

Lauwers, Anne / L'Harmattan Belgique, Encres de vie  
148 p. ; 22 x 14 cm – 14 €. ISBN : 978-2-87597-003-9

**Les couleurs de la musique. D'une guerre à l'autre au temps du cinéma muet**






---

**La rue de la ruche**

Leclercq, Philippe / L'Harmattan Belgique  
158 p. ; 22 x 14 cm – 14 €  
ISBN : 978-2-87597-006-0

**Une enfance dans la gueule du loup**

Lévi-Strauss, Monique / Seuil,  
Bibliothèque du XXI<sup>e</sup> siècle  
224 p. ; 11 x 18 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-02-118157-9

« Le récit de mon enfance peut se lire comme un témoignage : le destin singulier d'une enfant belge, fille de mère juive, à qui on impose de vivre en Allemagne de 1939 à 1945 sous le III<sup>e</sup> Reich. Ce livre raconte aussi l'histoire d'une adolescente aux prises avec ses parents qu'elle juge irresponsables parce qu'ils ont entraîné leur famille dans la gueule du loup. »

---

**La hargne au ventre**

Loquy, Michel / Memory, Roman  
152 p. ; 15 x 21 cm – 16 €  
ISBN : 978-2-87413-199-8

---

**Un frémissement**

Ménassé, Jacques / L'Harmattan Belgique  
311 p. ; 21 x 14 cm – 27,50 €  
ISBN : 978-2-87597-007-7

---

**Les enquêtes du commissaire Léon.  
Volume 9-10, Bonjour chez vous !,  
Le cabaret des assassins**

Monfils, Nadine / Belfond  
336 p. ; 23 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-7144-5282-5

---

**Danser avec le diable !**

Noël, Serge / Éd. Gaies et Lesbiennes –  
La Cerisaie  
128 p. ; 12,5 x 19 cm – 7,90 €  
ISBN : 978-2-35680-049-7

Brahim Sarahoui, un flic pas comme les autres, est envoyé par ses chefs en première ligne, après la découverte à Ostende du cadavre d'un homme d'affaires et politicien de droite, connu pour ses penchants gays. Brahim va rencontrer des personnages qui vont le déstabiliser, le faire vaciller dans ses certitudes.

---

**Pétronille**

Nothomb, Amélie / Albin Michel,  
Romans français  
168 p. ; 20 x 13 cm – 16,50 €  
ISBN : 978-2-226-25831-1

Entre la narratrice, romancière, et une de ses admiratrices Pétronille Fanto, qui publiera elle aussi un roman, s'établit une relation d'amitié.

---

**Vera**

Orban, Jean-Pierre /  
Mercure de France, Bleue  
261 p. ; 21 x 14 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-7152-3534-2

Londres, 1930 : Vera vit à Little Italy avec ses parents, Ada et Augusto, immigrés italiens. Rapidement la jeune fille se laisse enrôler dans une organisation à la gloire de Mussolini. Elle croit naïvement que l'idéologie fasciste lui forgera une identité. Mais l'arrivée de la guerre chamboule ses espérances. Écartelée entre sa langue maternelle et celle du pays d'adoption, Vera se laissera emporter par d'autres dérivés.




---

**La légende des Hauts Marais**

Pirart, Françoise / Éd. du Jasmin  
Illustrations de René Follet  
80 p. ; ill. ; 22 x 15 cm – 12,50 €  
ISBN : 978-2-35284-131-9

Dans les brumes opaques des marécages mystérieux, Armon et les siens vivent heureux. Mais un jour, la paix de la tribu est menacée par des êtres mi-hommes mi-bêtes venus d'ailleurs. Le jeune chasseur téméraire sera désigné pour apporter à l'ennemi le flambeau de la paix.

Un road movie à l'américaine sur les traces de deux jeunes paumés.

**Chicoutimi n'est plus si loin**

Pirart, Françoise / Luce Wilquin, Sméraldine  
224 p. ; 21 x 14 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-88253-494-1

*Portrait craché* s'inscrit dans la suite de *Brouillard* (2013).

Il rassemble, en de courts chapitres autobiographiques, des évocations d'une enfance hantée par le rejet et la mort, les épisodes, parfois rehaussés de couleurs, d'une vie de cavale – tant qu'à faire d'avoir été honni autrefois, il la métamorphosait en épopée de Far West ardennais –, des observations sur la lutte quotidienne qui se livre entre le corps souffrant et la maladie, d'heureux souvenirs de lectures qu'il revivifie à chaque ouverture d'un livre. (Alain Delaunois)

**Portrait craché**

Pirarte, Jean-Claude / Le Cherche Midi, Romans  
192 p. ; 22 x 14 cm – 16,50 €  
ISBN : 978-2-7491-4008-7

À sa retraite s'impose à Aline le souvenir de sa grand-mère qui a fui le Borinage en août 1914 pour aboutir dans la Drôme et y rester pendant toute la guerre. Sur l'ancienne route de la frontière, puis dans le Midi, Aline questionne ses fantômes en suivant le chemin des fuyards d'il y a cent ans.

**Fuites**

Préaux, Annie / M.E.O.  
175 p. ; 14,5 x 21 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-930702-92-6

Le narrateur, historien d'art et ethnologue de formation, a pour métier de fournir à des collectionneurs anglais des œuvres d'artistes italiens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Une rencontre avec une jeune femme belle et mystérieuse, Laura, va bouleverser son quotidien.

**Chelsea romance**

Rombaut, Marc / Pierre-Guillaume de Roux  
250 p. ; 23 x 20 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-36371-091-8

Connu dans le monde entier pour ses récits préhistoriques, J.-H. Rosny aîné a consacré son existence à écrire « le roman de tout le règne animal et végétal préparant la terre à un règne encore quasi virtuel ». En complément de ses récits des origines, J.-H. Rosny aîné a écrit de nombreux récits d'aventures, mettant en avant cette « puissance d'un instinct millénaire » capable d'amener l'homme à se dépasser dans des circonstances extraordinaires : « les soubresauts des événements pareils à des torrents, des rocs, des plaines, nous réservent un singulier frisson. »

**La légende des millénaires, Volume 2. Le trésor de Mérande et autres récits d'aventures**

Rosny aîné, J.-H. / Les Moutons électriques  
Sous la direction de Fabrice Mundzik  
352 p. ; 21 x 17 cm – 24 €  
ISBN : 978-2-36183-170-7

Gilles Sebhan a voulu revenir sur les conditions dramatiques de la mort de Stéphane Mandelbaum et au-delà sur ce qui fait de ce dernier un artiste à la fois méconnu et exceptionnel. Pour ce portrait d'artiste, à la fois récit biographique et analyse picturale, il a rencontré les principaux témoins de sa vie et n'a pas cherché à privilégier une version des faits mais à montrer l'impossible vérité de Mandelbaum.

**Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz**

Sebhan, Gilles / Les impressions nouvelles,  
For intérieur  
144 p. ; 14,5 x 21 cm – 13 €  
ISBN : 978-2-87449-215-0

Quatre adolescentes en quête d'amour s'échangent des messages sur leurs désirs et leur impatience. Entre rêves sentimentaux et pression sociale, les jeunes filles aspirent à devenir des femmes. Jusqu'au jour où le drame a lieu... (© Electre)

**Le poison d'amour**

Schmitt, Éric-Emmanuel / Albin Michel,  
Romans français  
160 p. ; 19 x 13 cm – 15 €





### Meurtre à Rixensart.

#### Petits scrupules et grande vertu

Sikorsky, Anouchka / Dricot  
441 p. ; 21 x 14 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-87095-449-2

Quand le corps sans vie d'une jeune femme est retrouvé sur le domaine de la confrérie des dominicains, ceux-ci ne sont pas contents. On peut les comprendre... Et lorsque dix ans plus tard, un autre cadavre est retrouvé au même endroit, la panique est à son comble. D'autant plus que le second crime semble avoir un lien direct avec le premier qui n'a jamais été élucidé.

#### Nouvelles secrètes et policières.

##### Tome 1, 1929-1938

Simenon, Georges / Omnibus  
Préface de Jean-Baptiste Baronian  
1120 p. ; 20 x 14 cm – 29 €  
ISBN : 978-2-258-10750-2

Le volume reprend, de façon chronologique, des nouvelles, secrètes et policières, publiées sous le nom de Simenon, qui ne mettent pas en scène le commissaire Maigret. « Si Georges Simenon est un romancier célèbre, un des trois ou quatre plus grands romanciers de langue française du xx<sup>e</sup> siècle, il reste un nouvelliste et un conteur méconnus » (Jean-Baptiste Baronian)

#### Nouvelles secrètes et policières.

##### Tome 2, 1938-1953

Simenon, Georges / Omnibus  
Préface de Jean-Baptiste Baronian  
1120 p. ; 20 x 14 cm – 29 €  
ISBN : 978-2-258-10751-9

#### 6 enquêtes de Maigret

Simenon, Georges ; Loustal /  
Omnibus, Simenon  
Illustrations de Loustal  
640 p. ; ill. ; 20 x 14 cm – 26 €  
ISBN : 978-2-258-10834-9

« J'ai toujours été sensible à l'œuvre de Simenon, ses personnages tellement humains et ses atmosphères que j'aime traduire par l'image » écrit Loustal. Le volume comprend : *On ne tue pas les pauvres types* ; *Le client le plus obstiné du monde* ; *Menaces de mort* ; *Ceux du Grand Café* ; *Maigret et l'inspecteur Malgracieux* ; *Le témoignage de l'enfant de chœur*.

#### Feivel le Chinois.

#### Carnets du ghetto

Smolarski / Le Castor Astral, Escales des Lettres  
271 p. ; 15,5 x 24 cm – 17,90 €  
ISBN : 978-2-85920-957-5

#### Pierre Storm, maréchal-ferrant de l'empereur. De Iéna à Waterloo

Storm, Richard-Yves / L'Harmattan Belgique  
160 p. ; 22 x 14 cm – 14,50 €  
ISBN : 978-2-87597-004-6

#### Fourt

Tenret, Yves / Médiapop  
120 p. ; ill. ; 18 x 13 cm – 13 €  
ISBN : 978-2-918932-24-6

Ce « zut » belge relate dans un argot travaillé les tribulations d'une bande de jeunes échappés de leur pensionnat. Un goût de liberté flotte à la veille des grandes vacances scolaires, alors que les grands font la grève ; les sept terribles gamins bruxellois vont ravager le sud de leur petit pays. Les adultes sont laids, les enfants aussi. Eh oui, nous sommes bien au pays de James Ensor.

#### Sibérie noire

Van Roy, Thierry / MaelstrÖm reEvolution  
Textes et photos de Thierry Van Roy  
78 p. ; ill. ; 21 x 21 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-87505-170-7

Thierry Van Roy, coureur de fond de l'inutile, chien errant de la galaxie, passe-muraille du chaos est un réjou de la dérive. Il ne sait jamais où il va, il ne va jamais où il sait. Un vent chargé de neige intérieure l'a poussé en Sibérie Noire, il n'en est jamais revenu. Ses restes sont arrivés par la poste, dans une enveloppe à papier-bulles : quelques textes de poésie intraveineuse, des photos très noires d'un pays blanc.



Les Outrepasseurs viennent enfin de capturer la dernière fée libre, Snezhkaïa la Reine des Neiges. Ils ignorent qu'ils viennent de déclencher une malédiction qui risque de les anéantir. Peter, qui supporte de moins en moins de se plier à la volonté de Noble, tente de retrouver le Chasseur pour mettre fin à cette lutte séculaire...

**Les Outrepasseurs. Volume 2,**

**La reine des neiges**

Van Wilder, Cindy / Gulf Stream  
368 p. ; 22 x 15 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-35488-235-8

Un récit très court consacré à la jeunesse d'un narrateur, à Bruxelles, dans les années 1960, entre l'Expo universelle et mai 68. À travers le récit sensible d'un enfant qui découvre dans l'écriture le moyen de s'échapper d'un environnement familial violent, on découvre par petites touches toute l'ambiance populaire de la capitale à cette époque.

**Vert bouteille**

Wellens, Yves / Ker éditions

Dannemark, Francis / Pocket  
18 x 11 cm – 6,20 €  
ISBN : 978-2-266-25251-5

**Histoire d'Alice, qui ne pensait jamais à rien  
(et de tous ses maris, plus un)**

Variation en sept chants sur le thème de l'enfant sauvage, ce roman suit l'étrange dérive d'un être sans limites. Un jeune garçon en cavale, soupçonné d'avoir tué le curé de son village, rêve d'avoir la force de débarrasser sa mère de l'homme brutal qui partage sa vie. Obsédé par les « saletés » que font les animaux et les êtres humains entre eux, il est capable de violence sans nom mais reste auréolé d'un halo mystérieux de pureté.

**Chants des gorges**

Delperdange, Patrick / Espace Nord  
Postface de Pierre-Étienne Vandamme  
203 p. ; 12 x 18,5 cm – 9 €  
ISBN : 978-2-930646-80-0

Emmanuel, François / Espace Nord  
Postface d'Anne Neufschäfer  
237 p. ; 12 x 18,5 cm – 8,50 €  
ISBN : 978-2-930646-94-7

**Le tueur mélancolique**

Abram Potz, psychanalyste juif ashkénaze au rancart, vieillard disloqué, à la mémoire vacillante mais perverse, au sexe grabataire mais têtu, promène sa décrépitude dans les rues de Paris. Il observe avec une délectation amère la répulsion et l'effroi que, partout, son apparition suscite. Et il ricane : Ô jeunesse ennemie ! Ses confessions plangent le lecteur, avec un cynisme attendrissant et un humour implacable, dans les affres de la vieillesse.

**La seconde vie d'Abram Potz**

Ringelheim, Foulek / Espace Nord  
Postface de Nausicaa Dewez  
187 p. ; 12 x 18,5 cm – 8 €  
ISBN : 978-2-930646-93-0

Savitzkaya, Eugène / MEET  
86 p. ; ill. ; 20 x 12 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-911686-92-4

**Capolican. Un secret de fabrication**

Essai caustique sur les travers et les turpitudes du monde contemporain. L'auteur jette également un regard sarcastique sur sa propre personne. (© Electre)

**Comment je ne suis pas devenu poète**

Antoine, Hubert / La Lettre volée, Poiesis  
144 p. ; 21 x 14 cm – 20 €  
ISBN : 978-2-87317-428-6

**ROMANS  
ET RÉCITS**  
RÉÉDITIONS



**ESSAIS**

---

**à la proue** La libraire et photographe Muriel Claude et l'écrivain Pierre Mertens évoquent leurs souvenirs et leur vision de la librairie La Proue qui fut un important lieu de rencontre littéraire belge.  
Claude, Muriel ; Mertens, Pierre / CFC, La ville écrite  
Préface de Guy Goffette  
240 p. ; ill. ; 23 x 15 cm – 35 €  
ISBN : 978-2-87572-007-8

---

**Anne Morelli, la passion d'agir.** Collectif / Couleur livres  
**Engagement, liberté, fidélité** Textes rassemblés par José Gotovitch et Jean-Philippe Schreiber  
162 p. ; 21 x 14 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-87003-641-9

---

**Les Templiers.** de La Croix, Arnaud / Tallandier  
**Chevaliers du Christ ou hérétiques ?** 320 p. ; 22 x 15 cm – 20,90 €  
ISBN : 979-10-210-0522-8

---

**Reductio ad hitlerum** N'y a-t-il pas dans l'obsession pour le nazisme, l'hitlérisme et l'Holocauste l'une des plus embarrassantes vérités de notre temps ?  
De Smet, François / PUF, Perspectives critiques  
Et si notre obsession pour le souvenir de la Shoah et la limite qu'elle pose à la liberté d'expression n'étaient rien d'autre que le signe de notre incapacité contemporaine à admettre le mal ?  
176 p. ; 20 x 14 cm – 15 €  
ISBN : 978-2-13-063078-4

---

**De la vie en général et du travail en particulier** Yun Sun Limet livre ici un petit essai sous la forme épistolaire. Écrivant à quelques destinataires privilégiés, elle propose des réflexions sur le travail, en retrace l'histoire, la sociologie. À la croisée de la réflexion et de la fiction, ce traité contemporain, porté par la voix juste et profonde de son auteur, est également un formidable appel à la vie.  
Limet, Yun Sun / Belles Lettres  
120 p. ; 14 x 10 cm – 9 €  
ISBN : 978-2-251-69005-6

---

**Les médecins de Molière au chevet de Louis XIV** Le livre met en relation la critique de la médecine et des médecins, vues par le théâtre de Molière, avec le « Journal de santé de Louis XIV », rédigé par trois des Premiers médecins du Roi-Soleil.  
Vanherweghem, Jean-Louis / M.E.O.  
167 p. ; ill. ; 15 x 21 cm – 22 €  
ISBN : 978-2-8070-0000-1

---

**Madame Rimbaud** Lalande, Françoise / Espace Nord  
Lecture de Christophe Van Rossom  
336 p. ; 19 x 12 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-930646-86-2

---

**Le livre des plaisirs** Vaneigem, Raoul / Espace Nord  
Préface de Raoul Vaneigem. Postface de Pol Charles  
207 p. ; 12 x 18,5 cm – 10 €  
ISBN : 978-2-87568-040-2

---

**Le temps du débordement.** Vaneigem, Raoul ; Berréby, Gérard / Allia  
**Entretien croisé de Gérard Berréby et Raoul Vaneigem** 24 x 16 cm – 25 €  
ISBN : 978-2-84485-926-6



**ESSAIS**  
RÉÉDITIONS

**ENTRETIENS**

Claeys, Marie-Alice / Dricot  
Préface de Monique Tiberghien, postface de C. Cambier  
218 p. ; 21 x 14 cm – 18 €  
ISBN : 978-2-87095-448-5

**Le souffle du coquelicot**

Le journal que tient la jeune Lydia della Faille montre le basculement d'une vie idyllique au cœur de la propriété familiale dans la guerre.

**Journal de la jeune Lydia. 1913-1914**

della Faille, Lydia / Michel de Maule,  
Littérature française  
Préfacé, commenté et annoté par  
Huguette de Broqueville  
100 p. ; 22 x 15 cm – 17 €  
ISBN : 978-2-87623-551-9

Berenboom, Alain / Dedalus  
Traduction en espagnol par Ignacio Rodriguez  
168 p. ; 13 x 20 cm  
ISBN : 978-987-28200-3-9

**El maestro del jabón  
[Le maître du savon]**

Berenboom, Alain / Traduction en roumain

**Primejdii în regat [Périls en ce royaume]**

Une « Histoire de la Belgique » par l'évocation des œuvres des « grands Belges » dans les Lettres, la Science, les Arts et l'Industrie.

**Les plus grands belges**

Baudet, Jean C. / La boîte à Pandore

Elle est fille du rail, née des amours entre une vieille dame de Meuse et un célèbre architecte espagnol, Santiago Calatrava. Posée dans sa robe blanche de verre et de béton, elle est réduite à s'interroger sur son avenir « futuriste », ses demi-sœurs du monde entier, ses copines...

**Signé Guillemins. Une gare et ses humeurs**

Delhasse, Guy / Couleur livres, Je  
104 p. ; 11 x 15 cm – 8 €  
ISBN : 978-2-87003-662-4

Loodts, Patrick ; Masson-Loodts, Isabelle / Mémogrammes  
414 p. ; ill. ; 24 x 17 cm – 30 €  
ISBN : 978-2-930698-03-8

**La Grande Guerre des soignants.  
Médecins, infirmières et brancardiers  
en 1914-1918**

Udiany, Michel / La Mulette  
240 p. ; 23 x 17 cm – 19 €  
ISBN : 978-2-35687-328-6

**1914. L'invasion**

Kuta, Pascal ; Focant, Guy / Institut du patrimoine wallon, Le patrimoine en images  
Photos de Guy Focant, textes de Pascal Kuta.  
Préface de Freddy Joris.  
269 p. ; ill. ; 30 x 26 cm – 30 €  
ISBN : 978-2-87522-128-5

**Grande Guerre.  
L'image du souvenir en Wallonie**

Tixhon, Axel (dir.) ; Derez, Mark (dir.) /  
Presses universitaires de Namur  
458 p. ; ill. ; 27 x 20 cm – 25 €  
ISBN : 978-2-87037-829-8

**Villes martyres. Visé, Aerschot, Andenne,  
Tamines, Dinant, Louvain, Termonde,  
août-septembre 1914**

## TRADUCTIONS

## HISTOIRE

## RÉGIONS



# CRITIQUES

Jean-Claude <b>PIROTTE</b> , <i>Portrait craché</i>	44
Jean-Claude <b>PIROTTE</b> , <i>À Saint-Léger suis réfugié</i>	44
Caroline <b>DE MULDER</b> , <i>Bye Bye Elvis</i>	45
Amélie <b>NOTHOMB</b> , <i>Pétronille</i>	46
Paul <b>COLIZE</b> , <i>L'avocat, le nain et la princesse masquée</i>	47
Jean-Pierre <b>ORBAN</b> , <i>Vera</i>	48
Hedwige <b>JEANMART</b> , <i>Blanès</i>	48
Véronique <b>BERGEN</b> , <i>Marilyn, naissance année zéro</i>	49
Daniel <b>CHARNEUX</b> , <i>Trop lourd pour moi</i>	50
Verena <b>HANF</b> , <i>Simon, Anna, les lunes et les soleils</i>	51
Alain <b>LALLEMAND</b> , <i>Ma plus belle déclaration de guerre</i>	52
Françoise <b>PIRART</b> , <i>Chicoutimi n'est plus si loin</i>	53
Françoise <b>PIRART</b> , <i>La légende des Hauts-Marais</i>	53
Marc <b>ROMBAUT</b> , <i>Chelsea Romance</i>	54
Daniel <b>SOIL</b> , <i>En tout !</i>	55
Frank <b>ANDRIAT</b> , <i>Le vieil enfant</i>	55
Claire <b>HUYNEN</b> , <i>Néfertiti en bikini</i>	56
Isabelle <b>BARY</b> , <i>Zebraska</i>	56
Éric-Emmanuel <b>SCHMITT</b> , <i>L'elixir d'amour</i>	57
Françoise <b>HOUDART</b> , <i>Victoria Libourne</i>	57
Karine <b>LAMBERT</b> , <i>L'immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes</i>	58
Patrick <b>LOWIE</b> , <i>Le Cantique des Cantiques (d'après Salomon)</i>	58
Serge <b>NOËL</b> , <i>Danser avec le diable !</i>	59
Mathilde <b>ALET</b> , <i>Mon lapin</i>	59
Caroline <b>ALEXANDER</b> , <i>Ciel avec trou noir</i>	60
Annie <b>PRÉAUX</b> , <i>Fuites</i>	60
Anouchka <b>SIKORSKY</b> , <i>Meurtre à Rixensart. Petits scrupules et grandes vertus</i>	61
Eugène <b>SAVITZKAYA</b> , <i>Flânant</i>	61
Jan <b>BAETENS</b> , <i>Vivre sa vie</i>	62
Paul <b>EMOND</b> , <i>Les aventures de Mordicus</i>	63
David <b>GIANNONI</b> , <i>Contes de Nod</i>	64
Béatrix <b>BECK</b> , <i>La double réfraction du spath d'Islande</i>	65
Soline <b>DE LAVELEYE</b> , <i>Les phrases de la mâcheuse</i>	65
Philippe <b>LEKEUCHE</b> , <i>Une vie mélangée</i>	66
Laurent <b>DEMOULIN</b> , <i>Palimpseste insistant</i>	67
Jacques <b>SOJCHER</b> , <i>Trente-huit variations sur le mot juif</i>	68
Jacques <b>SOJCHER</b> , <i>C'est le sujet</i>	68
Serge <b>MEURANT</b> , <i>Ceux qui s'éloignent</i>	68
Gaël <b>PIETQUIN</b> , <i>Rouge palpé</i>	69
Antoine <b>BOUTÉ</b> , <i>Les morts rigolos</i>	69
Philippe <b>LEUCKX</b> , <i>Lumière nomade</i>	70
Leïla <b>HOUARI</b> , <i>Cuisine intérieure</i>	70
Aurélien <b>DONY</b> , <i>Puisque l'aube est défaite</i>	71
Thomas <b>GUNZIG</b> , <i>Et avec sa queue, il frappe !</i>	71
Alain <b>BERTRAND</b> , <i>L'été sous un chapeau de paille</i>	72
Jan <b>BAETENS</b> , <i>Pour en finir avec la poésie dite minimaliste</i>	73
François <b>DE SMET</b> , <i>Reductio ad Hitlerum</i>	74
Björn-Olav <b>DOZO</b> et François <b>PROVENZANO</b> , <i>Historiographie de la littérature belge</i>	75
Bernard <b>GHEUR</b> , <i>Liège 1944. Le 1<sup>er</sup> Américain</i>	76
Yun Sun <b>LIMET</b> , <i>De la Vie en général &amp; du Travail en particulier</i>	77
Anne <b>PENDERS</b> , <i>De Chine</i>	77
Sandrine <b>WILLEMS</b> , <i>Carnets de l'autre amour</i>	78
Cyrille <b>SIRONVAL</b> , <i>L'Engagement</i>	78
Muriel <b>CLAUDE</b> et Pierre <b>MERTENS</b> , <i>À la proue</i>	79
Xavier <b>DEUTSCH</b> , <i>Hope</i>	80

## Jean-Claude Pirotte, la littérature pour finir debout

Alain Delaunois

On a malheureusement dans la bouche un triste *Gout de cendre* – premier livre de poèmes, publié à Liège en 1963 – lorsqu'on évoque les derniers ouvrages et la mémoire de Jean-Claude Pirotte, né en 1939 à Namur, et qui y est décédé le 24 mai dernier, à 74 ans. Depuis plusieurs années, l'auteur de *Sarah, feuille morte* (1989), de *Mont Afrique* (1999) et de *Brouillard* (2013) – pour ne citer que quelques balises essentielles dans une bibliographie qui compte près d'une cinquantaine de titres, romans, recueils de poèmes et chroniques – mesurait ses forces à celles, harcelantes et multiples, d'un cancer. Lui qui ne vivait déjà qu'avec un seul rein, et dans les plaisirs profondément incrustés, sa vie durant, du tabac et du vin, faisait face aux tumeurs. En quelques années, elles lui dévastèrent l'ouïe, la vue, le visage, les boyaux, les poumons. L'écrivain et le poète – même s'il en refusait, un peu par fausse modestie, la reconnaissance, pourtant bien réelle, et principalement en France – n'ont jamais, eux, lâché prise. Pirotte écrivain était né de la lecture et des livres, dès l'enfance puis dans une famille d'affection en Hollande, et il prenait une gourmandise érudite à en faire partager les fleurs précieuses et secrètes, aussi bien que les chardons, hirsutes et sauvages.

Les livres aimés et les auteurs admirés (Joseph Joubert, Nerval, Dhôtel, Chardonne, Henri Thomas, Follain, Mac Orlan...), il les a toujours emportés avec lui. Viatique indispensable, en quantité congrue durant ses années de cavale, lorsqu'avocat, Pirotte avait été

condamné pour avoir facilité l'évasion d'un détenu – ce qu'il niera toujours farouchement. Il s'était soustrait à la peine, fuyant en France pour échapper à 18 mois de prison et une radiation du barreau. Et par après, livres d'une bibliothèque fantastique, par caisses entières, dans ses différentes et successives retraites, en France et en Belgique, refuge ultime de l'homme lorsqu'il était en proie à la désespérance. Lire, relire, et pratiquer l'art de la citation (avec sources), le sauvaient alors, persuadé que s'il était lecteur, il finirait bien par y en avoir d'autres, réfractaires comme lui au grand décervelage informatisé et à la cacophonie du monde, reliés par une complicité unique : celle des mots que l'on fait passer, grâce aux chemins de traverse.

Le *Portrait craché* qu'avait préparé l'auteur, et qui paraît au Cherche Midi, s'inscrit dans la suite de *Brouillard* (2013). Il rassemble, en de courts chapitres autobiographiques, des évocations d'une enfance hantée par le rejet et la mort, les épisodes, parfois rehaussés de couleurs, d'une vie de cavale – tant qu'à faire d'avoir été honni autrefois, il la métamorphosait en épopée de Far West ardennais –, des observations sur la lutte quotidienne qui se livre entre le corps souffrant et la maladie, d'heureux souvenirs de lectures qu'il revivifie à chaque ouverture d'un livre. Mais aussi de pudiques et légers échos des lieux d'une vie, où apparaissent sa compagne Sylvie Doizelet, romancière, biographe de Sylvia Plath et traductrice de Ted Hugues, ou sa petite-fille, qui parvient à le surprendre dans l'art



d'être grand-père. « La mort, écrit-il, n'est pas adulte, elle est une jeune fille avec qui partager les plus sombres secrets, mais aussi les joies les plus inattendues. Survivre est un miracle quotidien. »

Ce miracle, il ne l'attend pas d'on ne sait quelle autorité, céleste ou autre. Chaque jour un poème, voilà ce qu'il lui faut, pour apaiser un appétit de vivre qu'il se surprend à guetter. Lui qui, toujours en exil, semblait être revenu de tout. Chez Pirotte, la fiction, l'imaginaire, et la réalité sont inextricablement mêlés, et celui qui s'était inventé (de source familiale) un double littéraire, Ange Vincent, le met de côté face au poème. Ici également, ses auteurs sont des classiques, Villon, Verlaine ou Jaccottet, tandis que lui n'écrit que « des milliers de kilomètres / d'octosyllabes appliqués ». Dans le recueil *À Saint-Léger suis réfugié*, on en retrouve une belle volée, tantôt... légers ou grinçants, tantôt secs comme un aphorisme : « L'approche de la fin commence / ni plus ni moins qu'à la naissance. » De tous ces écrits sourd une mélancolie douce-amère, qu'on n'oubliera pas, ni son auteur, les longues soirées d'hiver.

Jean-Claude **PIROTTE**, *Portrait craché*, Paris, Le Cherche Midi, 192 p., 16,50 €

*À Saint-Léger suis réfugié* (poèmes), Jégou, L'Arrière-Pays, 68 p., 11 €

À paraître également cet automne au Mercure de France, un recueil de poèmes, *Une île, ici*.



## Elvis caché ?

Thierry Detienne

La figure d'Elvis Presley n'en finit pas de rayonner, plus de 37 ans après sa mort. Au-delà de sa production musicale, il laisse surtout un visage identifiable entre mille, un personnage qui ne laisse pas de fasciner au point qu'à son propos, les faits ont toujours côtoyé de peu la fiction. Personnalité proche du romanesque par excellence, il fait ici l'objet d'une auscultation minutieuse centrée sur la lente décrépitude qui a conduit à sa mort prématurée aux parfums de tragédie. Pour ce faire, l'auteure s'est plongée dans les archives et ouvrages disponibles avant de tenter de cerner les racines d'un mal de vivre évident. Alternant faits précis et confidences rapportées, elle assemble les pièces d'un puzzle qu'elle nourrit d'une mise en perspective qui ne cherche en rien la froide objectivité. Il faut dire que le personnage évolue lui-même en pleine démesure. En permanence, il effectue des allers-retours entre la scène, moment de fusion pathétique avec son public, et la solitude malade qui l'enveloppe dès que les projecteurs s'éteignent. Elle nous dit ses nuits de terreur, son besoin frénétique de combler son entourage de cadeaux, d'acheter des voitures de prestige, de conquérir de nouvelles femmes. Mais toujours il retrouve une amertume rageuse, maudit ceux qu'il a choyés, se réfugie dans les souvenirs, la drogue, les médicaments, se fait porter malade. Puis la scène le reprend, et le cinéma à Hollywood, qui lui achète son image plus qu'il compte sur ses talents d'acteur. Ses apparitions en public déchainent des émeutes, des scènes d'hystérie

qui le poursuivent même après sa mort. Avec ce chaud et froid, il joue, tout à la fois grisé et blasé, mais assurément incapable de se situer. Son public n'y voit que du feu, sa confusion sur scène passe pour une prouesse, ses gestes désarticulés pour une transe inspirée, ses déclarations désarmées pour des appels calculés. Le rythme infernal imposé par le succès et les contrats juteux décrochés par son manager, pressé par les besoins d'argent frais incessants, ne lui laisse aucun répit et participe d'une dépossession dont personne ne semble mesurer l'effet. À partir de 1969, un contrat le lie avec un hôtel de Las Vegas où il enchaîne les représentations, plusieurs fois par jour. La fin de cet homme nous est connue, elle est la suite logique de son effacement derrière le personnage, de sa perte progressive d'emprise sur le réel, de goût de vivre.

Ce récit est entrecoupé de séquences du récit d'une femme qui a travaillé au service d'un vieil homme entre 1994 et 2014. Yvonne est sans attaches et dans le besoin. Elle s'est pleinement rendue disponible pour cet être diminué et fantasque qui entretient un chien obèse et se goinfre devant la télévision. De John, elle sait peu de choses, hormis le fait qu'il a été riche et qu'il est américain. Mais avec le temps, ses ressources se sont épuisées, il ne s'en sort qu'en vendant peu à peu ses derniers biens. Si elle reste à ses côtés, c'est sans doute qu'elle est touchée par sa fragilité et ses élans de gentillesse qui alternent avec des errances auxquelles elle ne peut rien. Son récit s'étend au-delà de la disparition de John, alors

qu'elle rassemble ses souvenirs. Parmi ceux-ci, l'audition de cassettes sur lesquelles John a enregistré des vocalises, mais aussi ces déclarations répétées inlassablement « *Je suis John White, un industriel américain à la retraite* ». Mis en parallèle, les deux récits ne laissent pas de troubler. Sans que ce pas soit franchi clairement par l'auteure, l'on ne peut se défaire du doute, alimenté par les rumeurs les plus folles, selon lesquelles Elvis aurait survécu sous une autre identité. Il est vrai que son visage de défunt n'avait plus rien à voir avec celui de la vedette... Mais est-ce vraiment important ? Le livre fermé, reste l'indéniable désarroi d'un homme submergé par le succès, rongé par son incapacité à faire le lien entre la scène et la vie, dévoré par les images morbides qui prennent le dessus et détruit par les produits qu'il absorbe. Caroline De Mulder suit au plus près sa dérive, ne négligeant aucun aspect. Son écriture, riche en ressources, épouse avec brio les courbes de ses obsessions, de sa plongée vers le néant. Ce faisant, elle souligne à demi-mot l'incroyable écartèlement auquel doivent résister les personnes qui ont une vie publique exposée, sous l'emprise de l'argent fou, et le jeu puissant qui biaise leurs relations avec autrui. Roman virtuose, *Bye Bye Elvis* réaffirme la stature d'une écrivaine qui aime décidément les défis littéraires et les relève avec talent.

Caroline **DE MULDER**, *Bye Bye Elvis*, Arles, Actes sud, 2014, 279 p., 20 €



Nausicaa Dewez

## Champagne !

Auteure d'un roman qui reprend l'argument des *Jeunes filles*, Pétronille, l'héroïne éponyme du nouvel ouvrage d'Amélie Nothomb, ne nomme à aucun moment son modèle, comme si « l'allusion à Montherlant lui paraissait si évidente qu'elle ne le citait ni de près ni de loin ». Sans doute mue par un même « manque de cuistrerie », la *geisha gothique* des Lettres belges tait quant à elle le nom de celle qui lui a d'évidence inspiré le personnage de Pétronille Fanto. Les titres *Le Néon* ou *Vinaigre de miel* attribués à Pétronille pastichent en effet assez clairement *Le néant de Léon* et autre *Moutarde douce* de la romancière et essayiste française Stéphanie Hochet pour que Nothomb ait jugé toute explicitation superfétatoire.

C'est donc sans plus de glose qu'elle narre sa première rencontre (l'auteure, narratrice du roman, se met elle-même nommément en scène) avec ladite Pétronille, à la faveur d'une séance de dédicaces. Quelques années plus tard, elle découvre avec étonnement que sa jeune et androgyne lectrice vient de publier un premier livre. Séduite aussi bien par la plume que par la personnalité de Pétronille, Amélie trouve en cette dernière la *convivine* idéale. Comprenez celle qui l'accompagne dans ses fréquentes dégustations de champagne. Expéditions œnologiques qui ont sans doute inspiré à Nothomb les pages expertes et émerveillées qu'elle a consacrées au bulleux nectar dans *Le fait du prince* ou *Barbe bleue*. Compagne d'ivresse, Pétronille devient aussi une amie. Amie irritante et irritable, intransigeante et peu amène, qui *jusqu'au bout* emmène

la narratrice sur des chemins inattendus. Alors, cette vingt-troisième livraison d'Amélie Nothomb à son éditeur historique : un roman à clef ? *Pétronille* lui emprunte certes la mise en scène peu voilée d'un personnage public, mais point la volonté persifleuse.

Un nouvel épisode de l'œuvre autobiographique nothombienne ? Depuis *Le sabotage amoureux*, son deuxième roman (paru en 1993), Nothomb défend et illustre le genre et le large spectre de ses nuances. Et *Pétronille* semble au confluent de plusieurs types d'*écriture de soi* pratiqués jusqu'ici par l'auteure. On pense d'emblée à une autobiographie romancée, à l'instar de *Stupeur et tremblements* ou de *Ni d'Ève ni d'Adam*. Cependant, la fin de *Pétronille*, malicieuse pirouette, interroge les apparences de vérité du livre et le rattache au domaine de la *pure fiction* – d'autant qu'après *Péplum* ou *Une forme de vie*, on sait Nothomb capable de signer des romans non-autobiographiques dans lesquels le personnage principal est pourtant bien A(mélie) N(othomb). On se rappelle par ailleurs que la romancière, qui professe que « tout ce que l'on aime devient une fiction », s'est déjà essayée à la biographie fantasmée de l'une de ses amies (la chanteuse RoBERT dans *Robert des noms propres*) : *Pétronille* pourrait s'inscrire dans ce même registre, mais le silence du livre sur l'identité de celle qui a inspiré le personnage éponyme laisse planer un doute sur l'intention de l'auteure.

Au-delà de ces questions typologiques, *Pétronille* est avant tout l'histoire d'une amitié entre deux femmes, deux écrivaines, que

presque tout semble opposer : Amélie vient d'un milieu aisé, Pétronille est une « prole » ; Pétronille, auteure débutante, vend peu, alors que Nothomb connaît déjà un très large succès ; belge, Amélie s'est établie à Paris et observe avec une certaine perplexité les mœurs hexagonales, tandis que sa jeune amie a toute la gouaille de son Île-de-France natale – Pétronille n'est pas pour rien le nom de la première patronne de la France. De la diversité des caractères et des origines, Nothomb tire, par petites touches habilement distillées, quelques réflexions ironiques sur le monde parisien de l'édition ou sur le métier d'écrivain qui, pour l'auteure de best-sellers comme pour la jeune romancière au succès confidentiel, demeure une activité à hauts risques. Plus subtile que dans *Hygiène de l'assassin*, la charge demeure, vingt-deux ans plus tard, tout aussi mordante – et contribue à sceller la complicité entre Pétronille et Amélie. Très différentes, ces dernières se rejoignent en effet sur l'essentiel : le champagne, la littérature, et le je-ne-sais-quoi qui fait que deux êtres soudain se trouvent.

De Nothomb, *Pétronille* offre, aussi, l'essentiel : une écriture concise et ciselée qui, de Londres à Paris et « Acariaz », excelle à peindre la dérision de toute situation. Surtout, Pétronille est campée avec finesse, nuances et une tendresse amusée – à n'en point douter l'un des plus beaux personnages de l'œuvre nothombienne. Alors, champagne ?

Amélie NOTHOMB, *Pétronille*, Paris, Albin Michel, 2014, 168 p., 16,50 €





## Colize le redoutable

Frédéric Saenen

D'un polardeux, l'on exige un art consommé de la narration, une précision millimétrée dans la taille des pièces de son puzzle, l'aptitude à camper des personnages consistants et à créer des atmosphères denses, la vigueur des dialogues et une pincée d'humour – même à froid – pour décompresser au bon moment, enfin une dose d'inventivité dans le tracé de son labyrinthe fictionnel. Bref, on attend tout, et davantage encore, de ceux qui prétendent s'illustrer dans un genre n'admettant plus aujourd'hui le chiqué.

Paul Colize dispose de la qualité fondamentale qui permet de combler ces multiples attentes : il est d'une efficacité redoutable. Ceux-là le savent, qui se sont déjà repus de *Back up* (plongée dans l'univers impitoyable du rock des années 1960) ou d'*Un long moment de silence* (intrigue complexe sur une vengeance politique à dimension internationale). Si les nombreux aficionados de Colize n'auront aucun mal à renouer avec son style nerveux et savamment dégraissé, les néophytes, eux, avant de s'aventurer dans ses morceaux *tempetuoso*, pourront sans hésiter le découvrir sur un mode *allegro vivace*, avec *L'avocat, le nain et la princesse masquée...*

Il y a de la fable dans un tel titre, et force est d'admettre que ce nouvel opus de Colize est moins sombre et moins tendu que certains de ses précédents. Le point de départ n'en est pas une mitraillade à l'aveugle dans le hall de quelque aéroport ni les ravages du *star system* (quoique...), mais plutôt ce banal aléa de l'existence, qui peut cependant prendre une tournure aussi surréaliste que dramatique : le divorce.

Tel est le domaine de spécialité de Maître Thonnon, son terrain d'action privilégié, et c'est à coups de code civil en guise de machette qu'il évolue dans la jungle jurisprudentielle. Le procédurier bruxellois excelle à faire cracher de copieuses rentes aux maris volages ou à retourner comme des crêpes les épouses trop sûres de leur bon droit. D'autant qu'il n'a aucun scrupule à voir voler en éclats les couples en voie de délitement qui requièrent ses services. La religion de ce célibataire endurci est faite en la matière et n'aurait pas déplu à un Guitry : « Le mariage est la principale cause de divorce. » Son génie – et sa fatalité – aura été de transformer cet aphorisme en gagne-pain.

Sans doute est-ce sa réputation d'infaillibilité qui amène au cabinet Thonnon et associés l'irrésistible *top model* Nolwenn Blackwell. Toute en fragrance et sensualité, elle vient réclamer sur un plateau la tête d'Amaury Lapierre, le richissime capitaine d'industrie à qui elle était promise en mariage, et qui n'a rien trouvé de mieux que de lutiner une strip-teaseuse sous l'objectif de quelques paparazzis. Bien sûr, elle n'est pas très en fonds en ce moment, sa juteuse union avec le milliardaire étant compromise... Mais si le Maître savait patienter, par exemple en acceptant cette Rolex sertie de diamants et puis, un verre aussi, et un troisième, et puis de dénouer cette vilaine cravate et de mettre sa main ici...

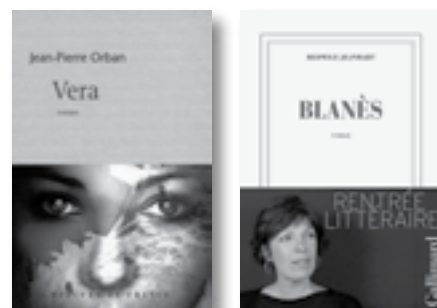
L'inflexible et méfiant vieux garçon s'amolli et se laisse emporter par un tourbillon de désir. Il bafoue la déontologie élémentaire de

sa profession, accepte des conditions indignes même d'un stagiaire, et se retrouve à l'aube comme par miracle de retour dans son lit, avec une crapuleuse gueule de bois et un grand trou noir entre les tempes.

Un grand trou, mais avec du sang et des caillots autour, c'est aussi ce qu'il y a dans la tête de Nolwenn Blackwell, dont le cadavre est retrouvé gisant dans sa villa, au matin suivant cette nuit d'ivresse. L'inspecteur Witmeur vient l'annoncer sans ménagement à Maître Thonnon, éberlué par une nouvelle qui se mue aussitôt en lourd soupçon à son endroit. Difficulté supplémentaire, les deux hommes se connaissent. N'est-ce pas à cause de ce « baveux » que Witmeur a dû se résoudre, jadis, à se séparer de sa moto adorée pour honorer la pension alimentaire de son ex ? Dans la vie, le facteur (aggravant) sonne toujours deux fois.

Commence alors une traque trépidante, qui mène notre fugitif de Johannesburg à Oujda, de Paris à Ostende, en quête de (sa) vérité. Et Colize d'œuvrer en cinéaste, voire en « sériaste », en ponctuant son récit de rebondissements et d'épisodes tantôt sexys, tantôt drôles. Maîtrise technique et réel plaisir de lecture sont donc à nouveau au rendez-vous de ce piège littéraire. Tombez-y donc : si le nain ni la princesse ne vous réceptionne, l'avocat s'en chargera.

Paul COLIZE, *L'avocat, le nain et la princesse masquée*, Paris, La Manufacture de livres, 316 p., 18,90 €



## L'exil et le royaume

Nausicaa Dewez

On connaissait Jean-Pierre Orban pour ses œuvres théâtrales et ses écrits pour la jeunesse. Les lecteurs attentifs savent également qu'il est l'auteur de plusieurs nouvelles, dont un recueil, *Chronique des fins*, paru en 1989 (éditions Bernard Gilson). C'est pourtant un roman, son premier, que publie cette année les éditions du Mercure de France.

*Vera* commence dans les années 1930 à Londres. Les parents de Vera, des immigrés italiens, tiennent une modeste boutique à *Little Italy*. La petite fille est prise entre ses racines péninsulaires et la terre où elle grandit, la seule où elle ait vécu, mais qui la considère toujours comme une étrangère. Elle

rejoint les organisations mussoliniennes qui recherchent ardemment de jeunes Italiens expatriés à enrôler : ces dernières lui offriront, pour un temps, un illusoire sentiment d'appartenance et de fierté *nationale* – avant que Vera donne à son existence une tout autre orientation.

Orban livre une œuvre romanesque ambitieuse, qui se frotte à des thématiques aussi périlleuses que l'identité, l'immigration et le fascisme. En mettant en scène une héroïne italienne dans l'Angleterre de Churchill, l'écrivain trouve un angle d'approche inattendu et évite brillamment le piège des lieux communs, sur des questions pourtant

maintes fois abordées. Son évocation de l'époque s'appuie sur plusieurs témoignages : à la fois précise et sans ostentation, elle invite le lecteur à se plonger dans l'histoire de Vera. Là réside certainement la magie de ce premier roman de Jean-Pierre Orban : le sérieux du sujet, la profondeur du propos et la rigueur de la reconstitution du passé n'étouffent à aucun moment le plaisir de raconter une histoire. Ni celui de la lire.

Jean-Pierre **ORBAN**, *Vera*, Paris, Mercure de France, 2014, 261 p., 20 €

## Samuel disparu

Nausicaa Dewez

Née à Namur, Hedwige Jeanmart vit aujourd'hui à Barcelone. Si son premier roman, paru chez Gallimard, compte quelques protagonistes venus de Belgique, c'est la Catalogne où elle a élu domicile qu'elle place au centre de l'intrigue. Le titre de l'ouvrage le laisse clairement entendre : dans *Blanès*, la topographie joue un rôle central et la petite cité de la Costa Brava, plus qu'un simple décor, est un personnage central du roman.

Eva et son mari, Samuel, passent à Blanès une journée de flânerie sans histoire. De retour chez eux, à Barcelone, l'homme disparaît sans explication. Eva ne peut se résoudre, comme l'y enjoint son entourage,

à voir ce départ comme une simple rupture amoureuse. Elle se sent comme une veuve à qui on refuse de voir le cadavre de son conjoint. Malgré les remontrances de ses amis, elle décide de repartir pour Blanès : persuadée que cette ville détient la clé de la disparition de Samuel, elle part y chercher une réponse à toutes ses questions. À Blanès, elle arpente les rues, les hôtels, les campings, fait la connaissance d'un Indien travaillant dans un restaurant, d'une jeune Belge venue planter sa tente, d'un couple de Russes..., a quelques amants et découvre le monde des *bolanistes*, ces zélés de Roberto Bolaño installés dans la cité balnéaire pour placer leurs pas dans ceux de l'écrivain. Elle se per-

suaide que la disparition de Samuel est liée à sa passion pour le poète chilien.

Au récit psychologique d'une rupture amoureuse et du travail de deuil de l'épouse délaissée, Jeanmart superpose une curieuse intrigue policière qui confine souvent au réalisme magique, en quête d'un disparu dont l'absence ne semble inquiéter que son épouse. Dans une écriture sobre, l'auteure tire ces fils disparates avec maîtrise, jusqu'au dénouement qui se joue des attentes du lecteur. Audacieux.

Hedwige **JEANMART**, *Blanès*, Paris, Gallimard, 2014, 261 p., 18,50 €



## Un cri rouge

Jeannine Paque

On croit connaître Marilyn Monroe, dont souvent on n'énonce familièrement que le prénom. On a d'elle tant d'images, de fragments, de livres, de films, d'albums de photos, des objets à son effigie, et même ses propres écrits, « retrouvés » il y a peu. Mais l'attention et le souci mercantile se sont portés bien plus sur la star que sur l'actrice et ont préféré fouiller sa vie privée plutôt que d'analyser son jeu cinématographique. Lieux de tous les fantasmes, sa vie, sa mort tragique (par suicide, overdose, assassinat...) ont suscité un flot continu d'enquêtes, réelles ou supposées, d'interprétations en tous sens. Cette exploitation d'une source infinie de fictions perdure encore, quelque cinquante ans après sa disparition. Voici pourtant que se déploie une perspective originale. Véronique Bergen rend toute sa consistance à un être que sa légende avait fini par effacer. Grâce à un texte engagé, violent, militant, parfois délirant comme l'est la poésie, elle lui (re)donne vie en osant le titre programmatique, *Marilyn, naissance année zéro*. Elle reprend les informations connues, mais renouvelle l'enquête à partir d'indices inédits, car elle ratisse plus large que beaucoup d'autres avant elle et propose une version des faits plus complète car diversifiée. Plus radicale, par exemple, que Joyce Carol Oates dans son épais volume *Blonde* (2000), dont l'orientation était tout impressionniste et franchement romanesque, Bergen propose elle aussi une interprétation personnelle de l'histoire de Marilyn, mais plus intuitive, intérieure. Persuadée que tout reste à dire, elle

reprend à neuf l'exploitation des sources et, dépassant le psychologique, oriente davantage sa recherche selon un point de vue sociologique voire politique. Il y a là une bonne connaissance et une réelle compréhension du contexte historique des États-Unis, des années 1930 aux années qui ont suivi la Deuxième Guerre mondiale et notamment à la période de la guerre froide. Outre l'époque et ses événements, on croise les différents milieux où a évolué Marilyn et on perçoit le système qui a pu la conditionner.

Mais l'originalité de cet ouvrage inspiré tient à sa qualité littéraire. Poème plutôt que roman, le texte est remarquable par son lyrisme et par son organisation polyphonique. Il parle, ce texte, il crie même. La voix de Norma Jeane Baker, souvent en duo/duel avec celle de Marilyn, alterne avec quantité d'autres : celle de sa mère folle, d'un père supposé, du petit chien, du FBI, de JFK ou son frère Bobby, des psychotropes, des amants qui l'ont aimée ou violentée, de son tueur ou de la mort elle-même. La voix du photographe Milton Greene est élue parmi toutes, lui qui l'a *révé*lée avec douceur, qui l'a fait paraître, être, vivre selon ses (dé) clics. Toutes ont droit au chapitre. Authentiques ou non, ces déclarations sont parfaitement plausibles, car l'imagination était nécessaire pour ranimer un destin dépossédé de soi et exposer la sensibilité d'une femme hors-normes dont on a souvent masqué la révolte en la victimisant.

Si Bergen *rejoue* la naissance de Marilyn et évoque parfois ce qu'elle compare au

Golgotha, elle se garde bien de faire des *nécropsies* sur le vivant, soit reconstituer une pseudo-vie en repartant de la fin. Elle pratique une vraie culture appliquée, comme un art vivant. Par exemple, relatant la rencontre à Londres de Marilyn avec Anna Freud où, lors de la séance, « la fille de Freud décorique la fille de personne », elle ne se prive pas d'évoquer la fibre homosexuelle d'Anna en présence des charmes de la blonde, recourant aux jeux de thérapie pour enfant : « La fille de l'inventeur de la psychanalyse ne la brusque pas, pratiquer l'anamnèse avec Norma Jeane revient à pratiquer son autopsie. » Alors, à croupetons, Marilyn fait rouler sa bille, débite des associations verbales entrecoupées de rires et brode autour du prénom maternel, « la glotte la plus sexy du monde glousse glossolalies, "gla gla gla", répétant que dans "Gladys" il y a "glas", "glapir" et "gladiateur" ». Un parler que Bergen a totalement ressenti et dont elle est capable de reproduire les moindres nuances, se substituant à Norma/Marilyn elle-même, avec des dérives syntaxiques d'une couleur explicite. Bergen a montré la force et la persistance de l'idée de mort qui a dominé une existence. Mais elle leur a livré un combat et l'a emporté, car elle a *rassemblé* ce qui fait une personne, dans un écrit d'amour. Non pas une déclaration, mais un engagement, comme on se met au service d'une cause. Avec le plaisir manifeste de le dire.

Véronique **BERGEN**, *Marilyn, naissance année zéro*, Marseille, Al Dante, 2014, 296 p., 17 €



Thierry Detienne

## Au monde renoncer

Daniel Charneux a un petit faible pour le genre de la confession, mais celui-ci lui va très bien. On se souviendra de *Recyclages*, daté de 2002, récit d'un homme qui perd son emploi et de *Norma, roman*, paru en 2006, dans lequel il donnait la parole à Marilyn Monroe menant une seconde vie dans un coin perdu du désert. Ou à *Comme un roman-fleuve*, paru en 2012, qui alignait les souvenirs d'un homme face à la vieillesse et à l'empreinte tenace d'un drame puissant. Ici, dans *Trop lourd pour moi*, Daniel Charneux donne la parole à Jean-Baptiste Taillandier qui s'apprête à livrer sa vie et qui annonce d'emblée : « Cette fois, je dirai tout. Enfin presque. Tout dire serait impossible. Tout ce que j'ai vécu ? Pensé ? Senti ? Je veux dire que je ne cacherai rien de ce qui m'a conduit où je suis. J'ai tout mon temps. » Si les années de petite enfance occupent une grande place dans son récit, c'est qu'il en a conservé une réserve inépuisable d'images et sensations qu'il restitue avec la netteté des meilleures photos. Constants dans la plupart des ouvrages de Charneux, ces petits détours aux accents nostalgiques apportent une indéniable note de charme au récit. Il y fait la part belle aux objets d'alors, à l'actualité, aux pratiques en vogue. Mais dans ce retour sur le passé, c'est la figure de sa mère qui s'impose et supplante tout. Souriante, lunaire, belle à jamais, elle incarne la douceur, l'amour inconditionnel, le bonheur perdu. Il lui voue un véritable culte, en contrepoids indispensable à un père bougon, incapable de comprendre l'univers de son fils et ses choix

de vie. Se glissent également les visages de ses grands-parents maternels et leurs inépuisables réserves de bonté. Enfant sensible et porté à l'introspection, il observe le monde des sixties et seventies, mais il se sent le plus souvent étranger à la frénésie qui gagne ses semblables. Et il avoue méconnaître le plaisir sexuel sans pour autant se passer de la compagnie des femmes. Il étudie la psychologie et découvre le bouddhisme, fréquentant un petit temple avant de prendre ses distances face à un maître aux pratiques douteuses. Attiré par le sacré, adepte de la méditation (on retrouve ici la fascination pour la pensée bouddhiste omniprésente dans *Nuage et eau*, paru en 2008), Jean-Baptiste doit surtout apprivoiser sa propension à faire don de soi aux autres. C'est elle qui est à la base de son métier de psy en milieu scolaire, à l'affût des blessures adolescentes qu'il connaît trop bien. Mais la vie et le bouddhisme vont lui apprendre le détachement : il perd sa mère atteinte du cancer alors qu'il n'a pas 25 ans, et ses autres proches décèdent, le laissant seul plus tôt que de raison. Quant à sa relation avec les femmes, auxquelles il cache son incapacité à atteindre le plaisir, il doit convenir que l'initiative leur en revient et qu'il n'y cherche que le visage de sa mère, en vain bien sûr. En fait, sa vie est une dérive compte tenu de son incapacité croissante à l'attachement. La suite n'est qu'une dépossession qui le conduit peu à peu vers le choix qu'il expose en fin de récit. On est porté au fil des pages à imaginer que cet homme sans plus d'attaches pourrait songer

au suicide. Mais il n'en sera rien. Il efface les traces d'une existence dans laquelle il ne vit plus vraiment et s'impose une douce réclusion dans un lieu qu'il a choisi. Il opte lui-même pour le terme d'abdication, qui signifie sa volonté de changer radicalement de rôle. Il va vivre de peu et il emporte avec lui les musiques et les livres qui demeurent ses plus fidèles compagnons. Ici comme dans toutes les œuvres évoquées, le récit sert de prétexte à une réflexion incessante sur le sens de la vie et le genre de la confession offre évidemment un terreau idéal à cette démarche. Si le détachement est sans aucun doute le fil central de sa démarche, Daniel Charneux ne franchit jamais le cap du cynisme, de la dérision. Ici, le dérisoire prend le dessus, mais il participe d'un élan où chaque détail devient un rien du tout. En définitive, l'effacement s'impose comme une discipline seule capable d'affronter le non-sens. Riche en sentences et formules, cette confession qui pourrait passer pour un récit d'adieu procède avant tout d'une volonté de fidélité à soi qui dépasse la notion de faute ou de regret. Toutes choses qui ne s'écrivent que posément, avec une assurance modeste qui recourt à des mots choisis mais sans tape-à-l'œil. Et qui, pas à pas, construit une œuvre attachante, profonde et riche qui force le respect et l'admiration du lecteur.

Daniel CHARNEUX, *Trop lourd pour moi*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 186 p., 20 €



## « Rencontre du troisième type »

Samia Hammami

« Je me force à visualiser la voie lactée, à me souvenir que c'est une voie parmi des milliers d'autres, qu'il y a des systèmes solaires et des galaxies infinies dans un espace sans limites. Face à cette immensité, microscopique poussière d'être que je suis, quelle importance les mirages ? Quelle importance tous ces chemins terrestres qui se croisent ? Ces vers de terre qui se lient les uns aux autres, se détachent, s'arrachent, se décomposeront un jour ? Ces minuscules trames qu'ils tracent sur cette petite planète, bleue, bossue, remplies de failles bien plus profondes que celles qui génèrent mes petits bobos à moi ? » Tel est le constat que Simon s'efforce de poser suite au « je ne t'aime plus » subit, tranchant et banalement tragique que lui a assené « la déserteuse ». Mais, avant de parvenir à l'étourdissante lucidité, certaines plaies devront être pansées...

Lorsque le couperet sentimental est tombé sans crier gare, rompant dans sa chute une décennie de confortables habitudes et d'affections érodées, Simon Legrand se sent tout petit. Sur un coup de tête, ce fonctionnaire décide de partir se ressourcer dans un village alsacien des Vosges où, enfant, il passait des vacances en famille, simples et douillettes. Là, isolé au milieu d'une nature verte et boisée honnie par la belle Absente, il espère s'emplier les poumons d'un air pur et non vicié par toutes les technologies iphonesques et facebookiennes qui asservissent la volonté, corsetent dans l'espérance, ravivent les blessures, et hélas « clignent beaucoup mais ne réagissent pas ». Et, plus encore, il aspire à recouvrer une vigoureuse

fierté, « comme à l'époque où une femme était une mère ou une maîtresse, puis un exploit ou une promesse. Pas une défaite ». Car celle qu'il a aimée et qui l'a quitté l'a laissé K.O., chaos, cahotant. Perdu.

Le soir de son arrivée pluvieuse à Munster, Simon au « crâne qui se dégarnit – même de l'intérieur » aperçoit dans la salle à manger de l'hôtel une femme austère. Il est immédiatement troublé par ses yeux indéfinissables ni bruns ni bleus, son long cou garni de perles corail-écailles de poisson rouge, ses doigts-asperges. Anna. Taciturne, raide, sèche, discrètement ironique. Blessée. Cette violoniste – adepte virtuose du baroque mais condamnée à l'apprentissage de balbutiements instrumentaux – est en visite successorale dans la région pour s'occuper du testament et de la maison de sa mère, Éléonore, ravie par un cancer foudroyant quelques mois auparavant. Un dialogue particulier se noue rapidement entre ces endeuillés. Ainsi Simon va-t-il tendre une oreille curieuse, souvent compatissante et parfois agacée, aux histoires d'Anna, qui détricote et retricote son passé au fil de leurs échanges. Lui, ayant toujours évolué dans un cocon protégé et facilitant, se voit narrer un parcours généalogique en nids-de-poule et une vie familiale en puzzle incomplet. Au centre, le pivot maternel, Éléonore, une excellente boulangère-pâtissière-confiseuse, célibataire, déracinée ; en amont, des grands-parents allemands transpirant l'aigreur et une haine tenace envers l'Hexagone ; en aval, Anna, marquée au fer rouge de la bâtarde dans les cours de récréa-

tion et les esprits étriés des bonnes gens : « Anna dans sa petite maison, dans sa petite rue, dans son petit village, rêvait de grandes villes et de grands châteaux, de grands voyages et de grandes plages. Mais elle rêvait surtout d'une grande famille, de grands frères, de grands-parents et d'un père grand. Grand, fort, beau – et là ! Surtout là, pas absent. Pas absent et assassiné par le silence de la mère, pas absent et sans nom aux fêtes des pères. Pas absent si égoïstement sans penser à sa fille sans père, à la mère sans mari, à la vie en tout petit. » Les seules échappatoires de cet enlèvement permanent : la musique et le sucre en morceaux. Verena Hanf creuse le sillon tracé dans son précédent roman, *Tango tranquille* : celui des drames quotidiens d'individus normaux, des secousses dans les existences ordinaires. L'auteur met en scène deux êtres, flottant, dont les vides se répondent et les âmes se parlent. Contre toute attente. Un lien intense se développe, naturel et mystérieux, comme germe la graine dans le juste terreau. Et cette évidence fictionnelle est renforcée par une prose au style précis, aux images évocatrices et décalées, à un humour délicatement incisif, à une délicate inventivité langagière. Avec *Simon, Anna, les lunes et les soleils*, Verena Hanf esquisse une rencontre du troisième type, illuminant les faces cachées des astres nocturnes et diurnes...

Verena HANF, *Simon, Anna, les lunes et les soleils*, Bègles, Le Castor Astral, coll. « Escales des lettres », 144 p., 12 €



Samia Hammami

### Winning hearts and minds

Selon la formule consacrée, Roch Aebi a tout pour être heureux : propriétaire d'une maison unifamiliale, ce médecin urgentiste habite avec sa prévenante épouse et son fils Victor, un vigoureux petit garçon. Mais cette vie en image d'Épinal, Roch n'en veut pas ; ou plutôt, n'en « peut » plus. En 2003, mû par ses idéaux et son besoin effréné d'espace oxygéné, il se porte volontaire, en Irak cette fois, et décide unilatéralement de divorcer. Il troque donc le ronron paisible d'un quotidien sans heurt pour le vrombissement des drones, le sifflement des balles, le dé clic des goupilles, le battement d'un cœur en chamade : « Cette nouvelle guerre, avec sa dramaturgie inédite, ses toponymes arabes encore inconnus qui passeraient bientôt en boucle sur les médias du monde, inscrirait dans l'Histoire ses drames sans mesure et serait pour lui un défi renouvelé, une aventure offerte, un moment d'adrénaline et de pure action pour lequel il n'aurait même pas à éprouver le moindre remords. [...] Il vivait pour son travail et, contrepoint de son plaisir à peine avouable, il aurait admis d'en mourir. » Cinq ans plus tard, Roch débarque en Afghanistan avec l'aval du Comité international de la Croix-Rouge, dans le cadre d'une mission humanitaire qu'il organise depuis des mois : installer des hôpitaux en plein territoire taliban. Afin d'« imposer la rigueur médicale face à l'obscurantisme religieux » dans ces zones insoumises, aux mains d'insurgés spirituels ou de brigands des plaines, et d'enfin soigner les populations locales délaissées de tous, le Suisse doit rencontrer le plus

célèbre des motards borgnes : l'insaisissable Mollah Omar. Car, loin des lois de Kaboul et de Washington, c'est initialement avec le « Commandeur des Croyants » que la tractation, aussi improbable que secrète, aura lieu. C'est Abi, un guide au « pedigree politique » pour le moins bigarré, qui accompagne Roch pour déjouer les innombrables pièges invisibles qui jalonnent les routes (de Kandahar au Pakistan en passant par Khost) et les rituels sociaux codifiés : « Dis-moi, Roch, qu'est-ce que tu distingues dans cette piste ? Le lit asséché d'une rivière où plusieurs itinéraires semblent possibles, non ? Mais pour nous, quatre itinéraires distincts s'entremêlent, pas un de plus. Il en est un et un seul qui n'est jamais miné, il suffit de savoir lequel... et de connaître son parcours exact, de ne manquer aucune de ses variations. » Entrer en contact avec les « babas » et les « pachas », les dissidents et les maquisards, les mafieux et autres chefs de guerre, et remonter échelon par échelon les hiérarchies occultes, sans commettre d'impairs ni offenser quiconque, s'apparente à un parcours du combattant. Tout en tensions et torsions. Comme, lors des visites-éclair de Roch en Suisse, quand le père et Victor désormais adolescent se retrouvent pour défier les pics alpins, qu'ils prennent d'assaut les rochers abrupts, qu'ils repoussent leurs limites, à tâtons, en s'assurant... et se confrontant. La corde d'escalade se fait symbole d'un cordon filial insécable, malgré la hauteur, la vertigineuse distance, l'absence même du premier de cordée. *Ma plus belle déclaration de guerre* est un livre troublant car il plonge le lecteur lambda dans

un monde hostile et éloigné, toile de fond d'un conflit sans fin aux tenants et aboutissants hors de son entendement. Toutefois, sous la plume d'Alain Lallemand, grâce à la précision « chirurgicale » et à la densité des descriptions, les paysages arides et les forêts touffues, les caches troglodytiques et les sommets enneigés, la nourriture rudimentaire, le chant des oiseaux et la qualité du silence, la beauté d'un edelweiss se matérialisent et deviennent signifiants. Tout comme les délicates et complexes questions de la paternité, des destins parallèles, des choix existentiels, du dépassement de soi, de la vanité de l'existence, de la résistance, la crise économique actuelle.

Le lecteur, à l'instar de Roch, ouvre sa conscience et balaie toute vision manichéenne : le Bien et le Mal – axes aux contours indécis – s'articulent et se confondent le temps d'arrangements géostratégiques éphémères, de pactes politico-idéologiques violés, d'espairs piétinés. Dans un univers où chaque pas, chaque objet, chaque action sont pistés, enregistrés, encodés, l'enjeu réside dans l'effacement de la moindre trace. Le brouillage constant des uns contre la surveillance des autres ; le rudimentaire contre la technologie de pointe. Et, surplombant, une guerre de la désinformation, tous azimuts, *winning hearts and minds*.

Alain LALLEMAND, *Ma plus belle déclaration de guerre*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014,

304 p., 21 €



## Sur la route

Jeannine Paque

Qui n'a pas rêvé, enfant ou adolescent, de robinsonnade, d'une fugue, d'une vie autonome, pour quelques heures, quelques jours, pour longtemps, pour toujours, peut-être ? Tout est possible au temps des rêves. Mais parfois, la réalité s'impose brutalement, avec la responsabilité soudaine obligée. Est-ce le seul attrait de l'aventure ou les histoires d'un grand-père inspiré qui poussent les deux frères, Erik l'aîné, et Sylvain le cadet, à fuir ? Le roman de Françoise Pirart, *Chicoutimi n'est plus si loin*, se révèle bien plus complexe que ce schéma éprouvé. Dès le début, le mystère s'installe. Deux entrées en matière distinctes, sans rapport visible entre elles, nous plongent dans l'inconnu. L'improvisation s'est imposée aux deux garçons, sollicitant leur imagination et les obligeant à agir. Les voici, à la fois héros d'un roman à la hauteur des aventures que leur racontait leur grand-père, et cible d'une traque bizarre en pays inconnu, soit le Canada, là où un Chicoutimi fantasmatique ne devrait pas être si loin. On pressent un mystère plus dense, plus inquiétant aussi. Les indices sont rares et dévoilés comme à regret, ce qui rend la lecture passionnante. Une explication partielle sera entrevue lorsque le passé, constamment refoulé, surgira d'une pièce, avec l'évocation d'un soir volée à l'indiscrétion du souvenir. Une partie de la problématique du roman est clarifiée : les parents de ces deux garçons sont supposés animés de mauvaises intentions. Les enfants ont cru le comprendre lorsqu'ils ont surpris, en cachette, tout comme le petit Poucet de Perrault, une

conversation. Quant à la décision que va prendre l'aîné, nous n'en apprendrons que le résultat, soit la fuite et le voyage des deux enfants. Une précaution nous est livrée, outre les astuces du grand frère : les fugueurs sont pourvus d'une importante somme d'argent dérobée au coffre familial, ce qui n'enlève rien à la poésie de l'histoire. Et voguent l'aventure et le beau voyage, malgré les épreuves multiples : la difficulté de s'orienter, le froid, la faim, la peur... Mais il y a aussi de belles rencontres : un couple accueillant, une maison chaude, peut-être une famille, par exemple.

Les intérêts du roman sont pluriels. D'abord cette longue escapade de deux adolescents en solitaires, tout empreinte d'imprévu, d'épreuves, certes, mais aussi de victoires quotidiennes. Ensuite cette frénésie du voyage qui anime le récit, devenu roadbook par la même occasion. Avec le déroulement de paysages qui rappellent le temps de la conquête de nouvelles terres et l'établissement des nouveaux arrivants. En bref, ces circonstances qui font qu'une vie bascule. Et surtout, la relation entre les deux frères, liés du début à la fin. Un aîné, probablement en proie à une difficulté d'être et marqué par des rapports difficiles avec son père, dont on devine très tôt qu'ils ont généré un drame, et un cadet, affligé d'un problème physique et doté d'une sagesse étrange pour son jeune âge. L'important dans la conduite de ce récit, c'est qu'il est axé sur un projet annoncé dès le titre même du roman. Il est peut-être difficile alors de tenir la route avec un itinéraire imprécis, rêvé plus

que conçu, que jalonnent peu d'actions, le réel étant mis à l'écart. Pourtant, le recours intermittent à cette quête persistante, mais aussi le relais avec une enquête extérieure à l'histoire primitive – une vraie trouvaille –, permet à la romancière de relancer régulièrement l'aventure et même les avatars psychologiques, car les personnages évoluent. Cette double orientation de l'histoire permet de conjuguer poésie et logique narrative, et finalement d'accréditer le couple improbable de l'aventure et du drame.

*La légende des Hauts-Marais*, que publie en même temps Françoise Pirart, a une autre vocation, moins complexe sinon attrayante. D'apparence plus simple, ce roman destiné à la jeunesse n'en est pas moins riche en symboles puisqu'il s'agit d'une légende. L'histoire se situe dans l'ancre brumeux d'un temps et d'un espace quelque peu mystérieux. Une tribu menacée par un envahisseur inconnu va opposer à cette violence une offre de paix. Nourris des valeurs ancestrales transmises par les récits des anciens, valeureux envers une nature imprévisible, les personnages sont attachants, la foi en l'avenir et le progrès, vibrante.

Françoise **PIRART**, *Chicoutimi n'est plus si loin*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 190 p., 19 €

*La légende des Hauts-Marais*, illustrations de René Follet, Paris, Éditions du Jasmin, 2014, 80 p., 12,50 €



Ghislain Cotton

## Contre-jour

Il y a des romans que le langage en vogue pourrait définir comme des « œuvres de niche ». Ceux où l'auteur se focalise sur une situation où une action ponctuelle dont le monde extérieur, les événements, la vie en somme, paraissent exclus. Il en est d'autres qui prennent en compte l'énorme désordre des sentiments, des hasards et des actes pour prendre cette vie à bras-le-corps et restituer sa fabuleuse, et parfois miraculeuse, incohérence, informée aussi par les éruptions-irruptions de la mémoire. Le dernier roman de Marc Rombaut est de cette eau-là. On y retrouve aussi les traces d'un passé personnel qui croise l'Afrique noire et une immersion constante dans toutes les formes d'art qui ont nourri l'existence et la carrière d'un infatigable critique. Toutefois, on se ferait une idée fautive de ce texte érudit et foisonnant si l'on oubliait que c'est, au-delà de tout, un roman d'amour.

Si *Chelsea Romance* n'embrasse que quelques mois d'une vie (de l'automne 2005 à l'hiver 2006), le lecteur voyage entre Paris, Londres, Venise, Lisbonne, Antibes ou la Toscane, au gré de l'actualité ou des souvenirs du narrateur. Celui-ci (dont le nom n'apparaît jamais) a pour compagne privilégiée Sonia, biologiste bien dans sa tête et femme exceptionnelle, aux dons multiples, « dont l'amour demeurerait au-delà des contingences ».

Au départ du récit, il se rend dans la capitale britannique pour des raisons professionnelles, mais encouragé aussi par un album sur Covent Garden, don d'un ami très cher, metteur en scène réputé, mort prématurément

du sida. Historien d'art et ethnologue, son métier consiste, en l'occurrence, à fournir des collectionneurs anglais en œuvres d'artistes italiens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

Comme dans la *Chanson du mal-aimé*, c'est un soir, à Londres – dans le quartier magique de Chelsea – que l'amour vient à sa rencontre. Cela se passe sur Cheyne Walk et cet amour-là, en forme de coup de foudre, s'appelle Laura. Une beauté éblouissante qui offre le visage à la fois émouvant et énigmatique des modèles de Dante Gabriel Rossetti. Un abord (trop?) chanceux les fait se parler et se retrouver devant une coupe de champagne au pub mythique *King's Head & Eight Bells*. Toutefois, une soirée commencée sous des auspices aussi idylliques va tourner court avec le départ de celle qui s'est dérobée à un premier effleurement des lèvres en laissant sur place, et sans le moindre moyen de la retrouver, un être chamboulé et penaud, en proie à une frustration majuscule. Ils se reverront pourtant, à Paris notamment (de façon bien plus intime), et au gré des caprices de cette femme singulière.

À Londres, le client principal du démarcheur s'appelle Sir Henry. C'est un aristocrate hautain, original, fine gueule et convaincu que les Anglais sont les seuls êtres au monde dignes de considération. Au fil du récit, de rencontres en rencontres et de révélations en révélations, le narrateur voit se relier divers éléments et se rend compte qu'il doit être manipulé par un réseau criminel. Que son rôle de fournisseur semble exploité à des fins sordides qui ont pour

cadre l'Afrique noire et le trafic des « diamants du sang ». On pense au « Quatuor » de Durrell et aux manipulations dont est également victime un narrateur piégé par les sentiments (et tout aussi anonyme que celui de Rombaut). C'est là aussi que l'on mesure la portée d'un récit qui voyage intensément dans les beautés de l'art, dans la finesse des êtres et dans la subtilité des sensations, tout en le transfusant d'un décompte détaillé et récurrent des horreurs – attentats terroristes, émeutes sanglantes, incendies volontaires – qui secouent le monde. Une collision pathétique, un contre-jour que le texte exprime sans équivoque : « Oui, le conflit, la haine, l'envie sont en nous, comme l'amour, la fraternité, la douceur. Le bien et le mal, le beau et le laid. Tout se mêle, s'emmêle, s'entredéchire, l'intolérable et l'insupportable exécutent un pas de deux aux conséquences imprévisibles. »

Roman d'amour, disions-nous pourtant. Et cet amour est sans commune mesure avec la romance équivoque de Chelsea. Il ne s'appelle pas Laura, mais Sonia, la lumière de ce récit et sa musique profonde, la basse continue qui, même dans l'éloignement – occasionnel ou définitif –, affirme une présence magique. « Même absente, la voix nue de Sonia distille ses sonorités brûlantes comme des lumières de nuit, veilleuses jamais éteintes pour protéger les enfants de la peur du noir. »

Marc ROMBAUT, *Chelsea Romance*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2014, 208 p., 20 €





## Les paradoxes de l'engagement

Ghislain Cotton

S'il débute et se conclut à Gaza en 2011, ce nouveau roman de Daniel Soil se focalise sur l'année 1971, vécue à Bruxelles par Jean, le narrateur, alors tout jeune professeur à l'Athénée d'Ixelles (une commune chère à l'auteur qui la voit émouvante et sensuelle). Peu avant sa nomination inattendue, Jean et Anne, une jeune Juive férue de sionisme, se sont rencontrés et ont vécu un éblouissement mutuel. Les amoureux louent un studio et Jean fait aussi la connaissance d'Elvire, la mère d'Anne, une femme encore très appétissante et qui est, comme sa fille, très attachée à la cause israélienne. En même temps, Jean s'interroge sur la façon dont il va aborder son enseignement à

des élèves à peine plus jeunes que lui. Très vite, il engage dans des échanges d'idées une classe où figurent notamment Noureddine, fervent Palestinien, Samuel, militant dans un mouvement juif, Filomeno, un fils de gueule noire ou encore Stephan, membre d'un groupe de lutte ouvrière. Des discussions passionnées, parfois vives, mais empreintes de respect mutuel, les rassemblent hors des murs de l'école, avec la participation d'Anne. Et d'Elvire dont le charme s'avère très opérant sur la personne de Jean. On verra aussi que, mis au défi de payer de leurs personnes, Jean et une Anne de plus en plus portée à une vue critique des choses, acceptent de faire entrer en Tunisie des liasses

d'un journal contestataire clandestin. On reverra le couple quarante ans plus tard, alors que Jean nommé professeur de français à Gaza, y retrouve son ancien élève Noureddine.

Ce roman empreint d'une sensualité allègre et sans fausse honte est surtout un plaidoyer généreux pour une tolérance positive. Celle où l'échange des opinions permet à chacun d'éclairer son propre chemin plutôt que de s'incruster dans des positions rigides et convenues ou, pire encore, de tout accepter pour n'avoir pas à se mouiller.

Daniel **SOIL**, *En tout !*, Bruxelles, M.E.O., 2014, 104 p., 14 €

## Il leur dirait dans l'île...

Ghislain Cotton

Ce nouveau roman de Frank Andriat est en relation étroite avec le précédent (*Jolie libraire dans la lumière*). On y retrouve, très impliquée, Maryline, l'éclairée de ce titre, mais les personnages centraux en sont Célestin et Ambre, femme solaire et épouse modèle, avec laquelle il forme un couple vieillissant, digne de Philémon et Baucis. Célestin est un écrivain imbu de ce label flatteur, certifié par la dévotion que porte Ambre au « vieil enfant » (« mon poète »). Et aussi par le rappel continu de son immersion narcissique dans cet univers créatif, générateur d'un abondant courrier de lecteurs, et surtout de lectrices, réconfortés par cette littérature consolante et roborative. Une ombre de taille à ce tableau idyllique : au

sortir de l'adolescence, leur fils Sylvain a fui la maison où, sans raison apparente, il s'était rendu imbuvable depuis un certain temps. Une carte postale attestera plus tard qu'il a pris ses quartiers d'exil sur l'île Maurice. Par un concours de coïncidences liées à l'œuvre de son père et à Maryline, il apparaît que Sylvain a été naguère l'amant de la libraire pour la plaquer ensuite en lui laissant un souvenir qui s'appellera Antoine. Après avoir renoué des relations harmonieuses avec leur petit-fils tombé du ciel et de l'enfer d'une mère, qui maintenant a retrouvé le bonheur dans les bras d'un excellent jeune homme, Ambre et Célestin décident de se rendre à l'île Maurice et d'y retrouver Antoine devenu masseur

dans un hôtel de luxe. Tout se passe bien et Antoine pourra enfin leur révéler le secret de sa chute brutale dans un marasme haineux. À la faveur d'un problème de société très actuel, on retrouve ici l'indéfectible foi de l'auteur dans la vie comme dans les facultés humaines de résilience et d'apaisement au cœur des situations conflictuelles les plus épineuses. « La vie en couleur », comme aurait dit Baudelaire.

Frank **ANDRIAT**, *Le vieil enfant*, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Littérature ouverte », 2014, 162 p., 12 €



## Une rencontre improbable

Jeannine Paque

Dès le titre du dernier roman de Claire Huynen, *Néfertiti en bikini*, on aura compris que l'auteure a décidément choisi de se tenir loin de toute intention documentaire. Et pourtant, son héroïne, Jo (qui n'aime pas son prénom Josèphe), est, depuis l'enfance et une visite au musée du Louvre, passionnée par l'Égypte, dont elle s'est approprié une image définitive. « L'envie d'aller toucher la pierre, la terre qui l'avaient tant fait rêver enfant s'était inscrite comme un songe. Une appétence fantasque. Une tentation qu'elle préservait dans les confins de la chimère. » Aussi, lorsqu'elle reçoit de sa mère en cadeau une croisière sur le Nil, à bord d'un hôtel flot-

tant, le Cleopatra, un forfait tout inclus avec les visites, elle est loin d'être enchantée à l'idée d'aller se confronter à une réalité préemballée et déjà conditionnée. Bien qu'elle n'ait imaginé ce voyage qu'en solitaire, elle ne peut refuser ce présent à partager avec sa mère, certaine de lui faire plaisir.

Or, « MagicVacances. Le Cleopatra. Rien que nous deux. C'était tout ce qu'elle avait toujours fui. » On devine, connaissant la douceur féroce de l'humour de Claire, qu'une « Néfertiti en bikini » ne peut être que grotesque. En effet, sans éluder du tout l'évocation de paysages et de monuments magnifiques ni l'émotion qu'ils devraient susciter, elle réussit à en criminaliser l'approche tant

son regard est sévère sur tout ce qui caractérise le tourisme de masse, la chartérisation de l'Histoire et l'horreur économique de ce genre de loisirs. Si ces altérations constantes engagent l'héroïne à fuir, c'est pour aller vers d'autres rencontres, authentiques, celles-là, et aussi, parvenue à la fin du voyage, nouer avec sa mère une nouvelle relation, un échange fragile, certes, mais positif. On parcourt avec plaisir ce récit tout en simplicité et concision. Des notations brèves, des phrases courtes, d'un mot parfois. Mais toujours tranchant, juste. Un texte léger et savoureux.

Claire **HUYNEN**, *Néfertiti en bikini*, Paris, Le Cherche Midi, 2014, 156 p., 15 €

## L'imagination au pouvoir...

Ghislain Cotton

*Zebraska* : « le monde qui refuse d'abandonner l'imaginaire au profit de la réalité ». C'est à cette enseigne que Léa, la grand-mère de Martin (15 ans), lui envoie le récit de sa main, offert comme cadeau de Noël en l'an 2049. De quoi déconcerter ce garçon pas comme les autres puisqu'il est « classé » HP (Haut Potentiel Intellectuel). Ce qui fut également le cas de Thomas, le père de Martin, une autorité énigmatique et indéchiffrable pour son fils. C'est le rapport de Léa avec l'enfant Thomas, tourmenté lui aussi par sa différence qui l'a mis en porte-à-faux avec le monde extérieur, qu'à travers ce récit de Léa Isabelle Bary décline dans son sixième roman. Avant que soit intervenue la Grande Bascule

proclamée en 2022 et qui allait enrayer les processus menant inévitablement à une crise mondiale sans précédent et à plus longue échéance à la disparition de l'espèce humaine. L'ère des bureaucrates et des théoriciens allait faire place à celle de l'imagination et de la créativité, conçue par des esprits pour qui l'intelligence n'était légitime qu'à condition de mettre en œuvre le plus efficacement ces deux sources de vie. Et de favoriser l'adaptation aux changements nécessaires dont elles ouvraient la voie. C'est dans ce sens, comme Martin le découvre, que la « différence » de Thomas aurait donc joué un rôle essentiel dans l'avènement de cette Grande Bascule. En alternant les propos de Martin avec le récit

de Léa, Isabelle Bary, au-delà de ces salubres et très actuels constats, tisse à travers le quotidien une analyse pénétrante, tout en finesse et teintée d'humour, voire d'autodérision, sur les rapports parfois épineux entre les parents et ces enfants doués de facultés hors normes, éprouvés par leur propre différence. Plaidoyer pour l'imagination, *Zebraska* est aussi une défense et illustration bienvenue de la nécessaire pérennité du livre.

Isabelle **BARY**, *Zebraska*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 220 p., 19 €



## Éric-Emmanuel Schmitt épuise l'élixir

Primaëlle Vertenoëil

Chaque année, la rentrée littéraire regorge de marronniers en tous genres. Le roman d'Éric-Emmanuel Schmitt publié aux éditions Albin Michel fait partie de ceux-là. Or, disons-le d'emblée, si l'an dernier, *Les perroquets de la place d'Arezzo* avait de quoi séduire les amateurs de littérature contemporaine, son dernier opus, *L'Élixir d'amour* est nettement moins intéressant. L'histoire qui se déploie sous la plume de l'académicien est simple : Adam et Louise, deux anciens amants, vivent aujourd'hui à des milliers de kilomètres l'un de l'autre, l'un à Paris, l'autre à Montréal. Ils évoquent par lettre les blessures du passé, tout en abordant leur situation amoureuse actuelle. Rencontres, men-

songes, attirances, les courriers s'enchaînent sur des thèmes connus, dans une écriture qui n'évite pas, elle non plus, ni les stéréotypes, ni les mauvais codes stylistiques : « N'oublie pas que je m'installe à Montréal, ce qui me contraint à régler de nombreux problèmes – papiers administratifs, déclaration fiscale, loyer, décoration. Certes, le cabinet d'avocats qui m'a engagée m'accompagne en ces démarches mais il me confie déjà des clients dont je dois étudier les dossiers. » Les deux personnages principaux, des Roméo et Juliette modernes, se décrivent au gré de leur production épistolaire et se séduisent au travers de missives plus ou moins longues. La fin – atten-

due – de l'ouvrage ne rehausse malheureusement pas une intrigue trop légère pour un écrivain de la trempe de Schmitt.

Certes, avec *L'Élixir d'amour*, ses prétentions ne sont certainement pas aussi élevées que celles d'autres opus de sa bibliographie – on se souvient du très bon *Oscar et la dame rose*. Cependant, on aurait quand même aimé plus d'épaisseur dans un roman qui ne présente guère d'intérêt, ni dans la narration, ni dans l'écriture. La création romanesque ne se limite pas à l'exploitation d'élixirs magiques...

Éric-Emmanuel **SCHMITT**, *L'Élixir d'amour*, Paris, Albin Michel, 2014, 156 p., 15 €

## Le chant des grenouilles

Michel Zumkir

Une rencontre peut parfois tout bouleverser sur le chemin d'une vie, ou moins radicalement, dégager la voie, ouvrir l'horizon. C'est déjà ça ; c'est déjà beaucoup. On n'agit plus comme on le faisait, on ne regarde plus nos conflits du même œil ni avec aveuglement. Ainsi en sera-t-il pour Clémence quand elle aura fait la connaissance de Moïse. Pas le Moïse biblique, non, un Moïse SDF qui n'ouvrirait pas les eaux, mais qui y laissera la vie. Appelé par le chant des grenouilles comme d'autres par celui des sirènes. Ce geste fatal, il l'a commis peu après avoir abordé Clémence, un après-midi de fin d'automne, sur un banc, le long du Vieux Canal. Cliché comme une vieille photographie jaunie.

Une photographie dans laquelle va vouloir pénétrer la jeune mère célibataire. Qui avec des bouts de rien invente des histoires pour garder la face haute, tenir debout, apaiser ses larmes et celles de son fils. De son père aux yeux sombres, son père absent à son enfance, elle a fait un aventurier du tour du monde, un « conteur de fakes » ; de son jardin clos à la libre végétation, une jungle où vivent d'« éphémères petits êtres » dont un rat blanc tout pareil à l'animal en peluche de son fils. À la mort de Moïse, dans un cahier noir, elle commencera à écrire l'histoire de cet inconnu avec Victoria Libourne, écrire, dans la peau de cette femme, le peu qu'elle en sait et tout ce qu'elle ne sait pas. Puis partir, tenter de la

retrouver, elle, qui autrefois, attendait, aurait attendu Moïse sur les rives de la Garonne. De ce voyage, elle reviendra apaisée. Pourra donner à son fils ce qu'elle lui avait refusé, une grand-mère et peut-être un père. Et, souhaitons-le, continuer ce qu'elle a ébauché, écrire ses histoires plutôt que de les imaginer vraies. En définitive, peut-être est-ce cela que nous a donné à lire Françoise Houdart dans ce très beau seizième livre : la genèse d'une œuvre et la naissance d'une romancière.

Françoise **HOUDART**, *Victoria Libourne*, Avin, Éditions Luce Wilquin, coll. « Sméraldine », 2014, 188 p., 19 €

## Les jachères de l'amour

Le titre du premier roman de Karine Lambert est explicite. Tout – ou presque – se passe dans cet « immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes ». Dans ce gynécée moderne, farouchement fermé à la funeste gent masculine, vivent cinq femmes plus le chat Jean-Pierre, seul mâle admis et choyé par les habitantes des lieux. Toutes ont connu une mésaventure sentimentale qui les a conduites à écarter « définitivement » l'amour de leur vie. Toutes, sauf Juliette, locataire adventice et provisoire, rétive à l'embargo sur le sexe et en quête (laborieuse) d'un prince charmant. À l'étage supérieur, la Reine, ancienne danseuse-étoile au corps malmené par une trop longue pratique, vit au

milieu de ses souvenirs et de ses plantations de bambous. Elle a hérité de la maison d'un de ses amants d'autrefois et n'y héberge que des femmes écartées de ce qu'elle-même n'est plus en situation de vivre. Frustration qu'elle a ainsi convertie en une sorte de sagesse et d'exigence de vie. C'est le personnage le plus pittoresque, le plus attachant aussi, qui rappelle à certains égards GJ, la femme-gourou qui règne sur le chimérique *Paradise* dans *Top of Lake*, de Jane Campion. Quant aux autres femmes, une fois exposées les circonstances et les déconvenues qui ont fait d'elles des victimes, leur présence se limite pour la plupart aux relations et complicités internes d'amies amenées aux mêmes aller-



Ghislain Cotton

gies sentimentales. À l'exception de Juliette, la surnuméraire, qui après avoir longuement navigué en vain sur l'internet du cœur, contribuera à l'éclaircie d'un épilogue rassurant. Il suggère en effet que la race des gentlemen et des princes charmants n'est – peut-être – pas éteinte en totalité. Avec ce premier roman, Karine Lambert entre, avec fraîcheur et un certain humour, dans le cercle de plus en plus large des femmes écrivains dont les rebellions féministes sonnent le glas des écrivains pour dames.

Karine **LAMBERT**, *L'immeuble des femmes qui ont renoncé aux hommes*, Paris, Michel Lafon, 2014, 256 p., 14,95 €

## L'hymne à l'amour

Comme au début d'un nouvel épisode d'une série télévisée, on pourrait écrire : Précédemment dans les « Chroniques de Mapuetos », on a découvert la prose de Marceau Ivrea – écrivain né de l'imagination de Patrick Lowie – sous la forme d'une longue missive au gouverneur de Belgique auprès des États-Unis d'Amérique et de ses alliés (*Amaroli Miracoli*, éd. Maelström, 2013) et d'un discours amoureux à la ville de Marrakech (*Marrakech désamour*, éd. P.A.T., 2014). Dans ce nouvel épisode, nous découvrons un autre de ses talents littéraires : la poésie en vers libre. Graphomane (il aurait écrit plus de trois mille pages, voire le double), rien ne semble retenir son écriture ; orgueilleux, toutes les audaces

lui sont permises (caché derrière ce personnage, elles le sont aussi à Patrick Lowie) : ainsi il a écrit une nouvelle version du poème des poèmes, oui rien que cela, il a osé réécrire le Cantique des Cantiques de Salomon, ce long poème sensuel dédié à l'amour sublime. Est-ce qu'il vaut ou dépasse l'original ? Peu importe, il nous offre un vrai bonheur de lecture, un hymne à l'amour immortel. Comme dans l'original, des bien-aimés se font des déclarations comme chacun rêve d'en recevoir. Elle, gardienne des vignes (mais de quelles vignes s'agit-il ?) à la peau brûlée et la beauté vénérée, lui, berger solitaire pourtant si entouré de brebis, de filles et de garçons. Ils semblent s'être trouvés pour le meilleur, vouloir se garder, et

faire l'amour encore et encore. Si la crainte de la perte pointe parfois le bout de son dard, elle est tout de suite balayée par des mots plus forts, plus absolus encore, par des métaphores fruitées et parfumées. Qu'il est agréable de voir ainsi magnifié l'amour physique plutôt que mis à nu, à cru comme il est devenu la norme ; qu'il est doux de rêver, d'espérer, soi aussi, fuir vers Mapuetos, « cette ville qui n'existe pas / Dans ce pays qui n'existe pas / Mais où l'amour y règne en partage » !

Patrick **LOWIE**, *Le Cantique des Cantiques (d'après Salomon)*, « Les chroniques de Mapuetos 2 », Bruxelles, Maelström, 2014, 82 p., 8 €

Michel Zumkir



## Noir et rose

Michel Zumkir

Noir est le quatrième roman de Serge Noël, *Danser avec le diable !* Noir comme la mort, la nuit (surtout lorsqu'elle est blanche), la violence (sexuelle, sociale) ; noir comme la misère, la finance, la maladie du monde. Noir comme un polar de la Série. Dont il mélange des ingrédients classiques (sexe, pouvoir, argent) à d'autres plus contemporains (homosexualité, extrême-droite, trafics humains) pour les servir en nourriture à son écriture mélancolique. Noir, enfin, comme la tristesse, celle qui étreint depuis toujours le commissaire Brahim Sarahoui, personnage découvert dans *Un flic ordinaire* (Cylibris, 2007). Inspecteur à la criminelle dans une première enquête (un homme d'affaires gay, politicien de droite, est retrouvé, sur

la plage, la gorge tailladée à coups de machette ou de couteau de boucher), détective privé dans une seconde (un jeune homme plein de sève fréquentant « une sorte de franc-maçonnerie homosexuelle de la haute » a disparu), Brahim Sarahoui incarne ces deux figures du polar d'une façon plus humaine et vacillante qu'héroïque. Ses enquêtes sont faites d'errances intimes et urbaines (ce qui donne à lire de très belles pages sur Bruxelles et Ostende). Il se laisse déstabiliser par ce qu'il voit, entend, ressent. Jusqu'à provoquer le danger. Pour l'enquête certes, mais peut-être et surtout pour affronter ses propres démons. C'est ainsi qu'il se laissera entraîner jusqu'au bout de son être par le leader fascinant et fascinant d'une secte gay et néo-

nazie. Mais, sans doute mieux armé émotionnellement que certaines victimes, « curieux de toute humanité » comme de la sienne, il vivra cette mise en abîme telle une épreuve initiatique, en réussissant à éviter le néant final. Si le roman de Serge Noël est teinté d'un noir profond et orageux, il est transpercé d'éclats de lumière. Il se colore même de rose dans son épilogue. Car durant toutes ces épreuves, Brahim Sarahoui aura été soutenu par Vincent, un amoureux retrouvé qui lui redonne – peut-être – croyance en l'amour.

Serge **NOËL**, *Danser avec le diable !*, Paris, Éditions Gaies et Lesbiennes – La Ceresaie, 2014, 128 p., 7,90 €

## Papy est mort

Nausicaa Dewez

Pour son premier roman, Mathilde Alet s'inscrit dans une certaine tendance de la fiction – francophone ? – contemporaine : la brièveté. C'est donc en une centaine de pages que *Mon lapin* brosse, à travers les yeux de la jeune trentenaire Gabrielle, le portrait d'une famille d'aujourd'hui. Au récit du présent – l'enterrement de Papy Louis, le patriarche, et la comédie sociale, les rencontres et rivalités inévitablement liées aux funérailles – succèdent, selon une rigoureuse alternance, les chapitres évoquant les souvenirs d'enfance et d'adolescence : la complicité avec la grande sœur Clara, les conflits avec Olympe, la mère, l'absence (relative) d'un père, Michel, requis par son métier, la tante Victoire, une « artiste »,

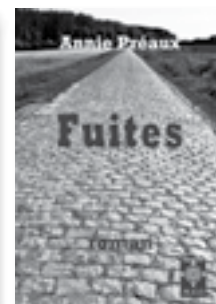
et le grand-père Louis qu'on visitait régulièrement... Ce dispositif narratif, certes quelque peu convenu, dynamise le récit et incite à chercher dans le passé l'explication des inimitiés et ressentiments du présent.

Au fil des pages, tel nom de chanteur, telle expression tombée en désuétude, tel fait historique scandent les bonds chronologiques et contribuent habilement à la recréation de toute une époque.

La mise en scène d'une famille rassemblée par la mort du grand-père offre à Mathilde Alet l'opportunité de peindre, par l'entremise du personnage de Gabrielle, une large gamme de liens de parenté et les relations qu'ils impliquent entre les êtres. Elle laisse,

toutefois, la part belle aux interactions soro-rales – entre Olympe et Victoire et, plus encore, entre Clara et Gabrielle. Complicité, tensions, émulation, jalousie, disputes... : les deux couples adelphiques empruntent le parcours classique d'un lien sororal que *Mon lapin* évoque avec beaucoup de justesse. Une romancière à suivre.

Mathilde **ALET**, *Mon lapin*, Avin, Éditions Luce Wilquin, 2014, 121 p., 12 €



## En quête de son passé

Émilie Gäbele

Comme l'écrit Pierre Mertens dans la préface, certains s'entendront dire, avant d'entamer la lecture de ce roman : « Encore un livre sur l'Holocauste. » Mais n'est-ce pas une liberté propre à chacun d'exprimer sur la page blanche son vécu, son ressenti, son imagination... ? Oui, le sujet a tant de fois été traité, mais les témoignages de cette tragédie humaine n'arriveront jamais à saturation.

Caroline Alexander est juive. Un vide astrologique, un trou noir la caractérise. N'ayant appris le lieu et l'heure de sa naissance qu'en 1989, il n'était pas possible d'établir correctement son thème astral. Même les astres lui reflètent le « foyer sacrifié » qui est le sien. La

petite Caroline, âgée de 3 ans en 1939, a survécu à la « solution finale ». Ce n'est pas le cas de sa mère et de son grand frère.

L'auteur attaque son roman comme une enquête. Durant 65 ans, une pelote de questions, tue à certains moments, pressante à d'autres, est restée nouée : où et comment sont morts sa mère et son frère ? Au fil des pages, nous reconstituons son histoire, en revivant en parallèle certains épisodes de sa vie. Son exil clandestin en Belgique en 1939 ; son enfance et son adolescence auprès de sa *petite maman Meta*, la sœur de sa mère, et de son *Oma Adèle* ; la confrontation avec son père à Leicester, lui qui les a abandonnés avant la guerre ; la rencontre

d'un *libraire-trappiste-fasciste* piqué d'esotérisme à l'ancien théâtre de l'Ambigu, à Paris en 1964 ; les pèlerinages à Mönchengladbach, la ville qui l'a vue naître, en 1989 et 2007 ; l'aide de sa fille Morgane et d'une historienne allemande dans la quête de son passé et de la vérité ; et enfin le voyage à Auschwitz-Birkenau en 2011.

C'est avec émotion et une gorge parfois bien serrée que le lecteur parcourra ce récit. Caroline Alexander ne tombe pourtant jamais dans le pathos. Les mots sonnent juste d'un bout à l'autre du roman.

Caroline **ALEXANDER**, *Ciel avec trou noir*, Bruxelles, M.E.O., 2014, 240 p., 20 €

## Sur la route de l'exil

Émilie Gäbele

Un besoin d'évasion se fait sentir au plus profond d'Aline, professeur d'histoire récemment retraitée. Sa vie de couple a perdu toute sa saveur, son fils est parti vivre aux États-Unis, sa nièce n'a plus goût à rien... Elle se rend dès que possible sur une route chargée d'histoire, à la frontière entre la Belgique et la France. Cette route, qui est en partie une ancienne chaussée romaine, a été parcourue en 1914 par son arrière-grand-mère et ses cinq enfants, parmi lesquels se trouvaient sa grand-mère, l'aînée, dont elle porte le patronyme, et sa grand-tante Henriette. Par peur des Allemands et de leurs canons, la famille fuit le village d'Eugies et partit se réfugier en France. De fil en aiguille, ils se retrouvèrent

dans la Drôme des Collines, à Érome. Aline se prend à revivre leur fuite, à imaginer leurs épreuves. Elle vit dans le passé, dans ses souvenirs, ces duvets douilleux qu'on connaît par cœur.

L'intrigue prend la tournure d'une enquête lorsque, tout en rangeant les affaires de sa mère, elle découvre une photo et une lettre de sa grand-tante de 1919. Henriette était enceinte. Qu'est devenue cette sœur qui n'est jamais revenue en Belgique ? Et son enfant ? Sa grand-mère lui a-t-elle laissé consciemment une piste ? Le destin de ces femmes devient l'objet de toutes ses pensées. En toile de fond, s'y lie le sort de Teresa, une Albanaise sans papiers qu'aide Aline.

Même si certains éléments sont réels – comme la fuite de sa famille en 1914, les lieux ou le rapprochement avec le métier d'enseignante –, Annie Préaux ne nous donne pas à lire une autofiction, mais bien un roman. À travers cette quête du passé, la narratrice se cherche elle-même. Le lecteur ne perd pas une miette de ce récit qui rapièce le tissu fragile et effiloché du passé et du présent qui se mêlent enfin à l'unisson.

Annie **PRÉAUX**, *Fuites*, Bruxelles, M.E.O., 2014, 174 p., 17 €



## Enquête chez des dominicains brabançons

René Begon

Ancienne animatrice de radio et de télévision, Anouchka Sikorsky nous propose une enquête policière dans l'univers impitoyable de la riante commune de Rixensart, dont la réputation en matière de criminalité était jusqu'à présent demeurée relativement discrète. Même s'il faut un début à tout, *Meurtre à Rixensart* n'est pas ce qu'on pourrait appeler un roman *gore*. L'enquête, on s'en doute, est circonscrite à des lieux en principe tout à fait fréquentables : une maison d'hôtes, le « Piano de l'Ange », digne de figurer dans les catalogues des logis de charme et où, à l'évidence, les clients sont des amis de l'hôtesse, Sophia. Mais aussi une aimable abbaye de pères domi-

nicains, où l'attrait des livres et de la bonne chère le dispute quelque peu à la discipline monacale. Le hic, c'est qu'un jour, une jeune femme est retrouvée étranglée à quelques mètres de l'entrée du couvent, avec à ses côtés son charmant bambin et, dans l'herbe, un petit tableau de style impressionniste.

Confiée à Jérôme Briggs, un jeune commissaire très british, futur gendre de Sophia, et à Juliette, une inspectrice amatrice de talons hauts et de tenues improbables, l'enquête piétine un temps certain, pendant que tout ce petit monde vaque à ses agréables occupations. Jusqu'au jour où Frère Antoine, un moine qui s'apprêtait peut-être à faire une révélation concernant le crime,

est à son tour assassiné dans le jardin du couvent. Vif émoi dans le landerneau, on s'en doute. Parallèlement aux interrogatoires menés par les enquêteurs, les estivants du « Piano de l'Ange » consacrent leurs soirées à multiplier les hypothèses, d'autant que d'autres agressions sont commises sur des personnes proches des premières victimes. Jusqu'au bout prodigue en surprises, dans les limites de l'univers qu'il s'est fixé, ce consistant roman divertira les lecteurs qui apprécient les intrigues riches en détails.

Anouchka **SIKORSKY**, *Meurtre à Rixensart*.  
Petits scrupules et grandes vertus, Liège,  
Éditions Dricot, 2014, 441 p., 20 €

## Savitzkaya, le flâneur des dérives

Alain Delaunois

Les saisons filent, filent, les lumières flottent, les eaux du canal s'écoulent, les passants passent, et les écrivains passent aussi, mais auparavant, ils vivent. Et pas seulement : parfois ils écrivent aussi, en rôdeur des confins, en promeneur du vivant, en entomologiste des sens, qui vient humer la vapeur chaude de l'air d'une blanchisserie, ou que surprend le mugissement des bêtes que l'on mène au palais, pardon, à l'abattoir. À l'écrivain aussi, « toute chair est bonne à qui sait l'accommoder ». Ainsi va Eugène Savitzkaya, qui à lui-même comme à son lecteur pose la question que se pose tout bon flâneur en empathie avec le monde : « Si tu devais écrire la vie comme elle est ou comme elle te semble, par quel bout

commencerais-tu ta chanson, merle bèque ? » Et si cette vie il fallait l'écrire comme un long graffiti sur un mur innocent, au moment anodin où rien ne vient, où rien d'autre que le cours de l'eau – en l'occurrence ici, le canal de l'Ourcq, en région parisienne – ne vient troubler la pensée à la dérive ? Alors, adieu la ligne granitique des quais, la tension des cordages, la rigidité des bittes d'amarrage. Et bonjour les flux de l'existence, les corps qui s'aiment, les sécrétions de tout désordre, le sang des vivants et des morts, les roues de vélos que font tourner les fillettes, les mouches, moustiques, frelons qui vrombissent, et toutes ces bestioles qui, comme nous, descendent sur la ville et ses trottoirs, en ses caniveaux, ses égouts, jusqu'à

finir dans les eaux du canal, où patiente le silure, guetteur d'ombre, fanal des flâneurs. Dans ce recueil de courts textes, Savitzkaya laisse en toute liberté courir la corde du batelier, laissant à chaque lecteur le soin d'y accrocher une petite perle de son univers, ou d'y nouer quelques plumes échappées du corsage de l'oiseau. Tout cela serait fort et bien, le magnifique trésor des vivants... si l'on n'entendait résonner dans le lointain – de moins en moins lointain – l'antienne sinistre et violente des puissants : « Serrez-vous la ceinture, serrez-vous la ceinture » et surtout, ne dormez plus en paix.

Eugène **SAVITZKAYA**, *Flânant*, Bruxelles, Didier  
Devillez Éditeur, tirage à 99 exemplaires, 50 €


**Vivre sa vie, tous sens dehors**

Vincent Tholomé

Jan Baetens a publié une quinzaine de recueils en une quinzaine d'années. Ces jours-ci, sort, chez Espace Nord, une anthologie reprenant l'entièreté de deux de ces recueils, *Autres nuages* et *Vivre sa vie*, ainsi que de larges extraits de deux autres, *Cent ans de bande dessinée* et *Cent fois sur le métier*. Belle occasion de se pencher sur le parcours d'un de nos plus discrets et singuliers poètes. D'autant plus que, ô joie, outre l'habituelle analyse de l'œuvre en fin de volume, cette anthologie est émaillée de prises de position de l'auteur quant à la poésie, la langue française, et que la postface de Sémir Badir à *Vivre sa vie* y est entièrement reproduite !

Ce qui ressort de tout cela ? À mes yeux, une position très particulière dans le champ de la poésie contemporaine française. Jan Baetens n'y appartient, à proprement parler, à aucune chapelle. Bien sûr, il ne vient pas de nulle part. Si Ponge et Queneau comptent parmi ses ancêtres, ses frères et sœurs ne sont pourtant pas à chercher dans la poésie contemporaine française. On les trouverait plutôt du côté de la production anglo-saxonne, voire américaine. En résumé, et pour nous tenir à quelques courants dominants de notre époque, Baetens n'est : ni un poète sonore ou performatif, ni un lyrique mettant en scène un « je » exacerbé, ni – et surtout pas ! – un de ces poètes philosophes dits « minimalistes », ni l'un de ceux qui écrit sans cesse sur la langue.

Alors, Baetens, c'est qui ?, c'est quoi ?

Eh bien, Baetens, c'est avant tout un poète de l'objet. Focalisé sur les minuscules objets du

monde. Ceux qui ne comptent pas. Restent dans la marge des images. Un bruit. Une coiffure. La couleur d'une robe. Une conversation banale et quotidienne. Chaque recueil poursuit le même but : tourner, épuiser par de multiples variations, angles d'approche et formes poétiques, un objet simple et quotidien du monde. Cela peut être un film, comme dans *Vivre sa vie* ; le basket-ball, comme dans *Slam !* ; le travail, comme dans *Cent fois sur le métier*, etc.

Pas de « grandes affaires » donc, dans les poèmes de Baetens. Pas de « grands thèmes si éternellement poétiques ». Il faut dire que traiter de « grands thèmes » reviendrait, peu ou prou, à laisser le sujet – en gros, le « moi de l'auteur » – s'exprimer. Tout le contraire de ce que, poète discret, Baetens désire : s'engager du côté du monde et de ses objets. Leur laisser radicalement la part belle.

Cela veut dire ? Une fois mise de côté l'insupportable présence de l'auteur, concevoir des poèmes comme des objets voués à laisser, si possible, toute la place aux discrets objets du monde.

Cela veut dire ? User de stratégies mettant discrètement de côté l'envahissant ego. Ralentir l'écriture et son tempo, par exemple. Les contraindre. Contrairement à ce que croient, naïvement, les adversaires des contraintes d'écriture, celles-ci ne sont pas des jeux. On ne choisit ni n'invente pour « le fun » les contraintes qu'on se donne. Baetens écrit en vers plutôt qu'en prose. En français plutôt qu'en néerlandais. En poèmes « formatés »

(sonnets, tétrasyllabes, en strophes diminuées, en vers répétés, etc.) plutôt qu'en vers libres. Ce faisant, Baetens ralentit le tempo. S'oblige ainsi à se focaliser sur un problème « technique » plutôt que sur la question d'un « moi » à exprimer.

Cela veut dire que c'est sans âme, sans émotion ? Non. La « prouesse technique » n'est pas un but en soi. Pas pour rien que, souvent, les vers de Baetens sont « bancals ». Ne respectent pas les contraintes au pied de la lettre. Pas pour rien non plus que, le temps passant, Baetens allège son « système » de contraintes. Le but premier est de se focaliser sur l'objet. De mettre en lumière, sans morale, sans leçon, ce qui, dans le monde, n'est jamais vu. Entendu. Un détail oublié. Le but premier est de nous proposer discrètement un détour. De ne pas nous laisser emporter par ce qui, en tonitruant, cherche à capter notre attention. De voir, dans les marges des images, des cœurs battre. Des corps bouger. Des objets vivre une vie, belle et légère.

Alors, Jan Baetens, c'est qui ? Un poète qui, délibérément, se situe à la marge de la marge. Pratiquant d'un genre littéraire négligé de nos jours. Fabricant d'objets, qui, en toute discrétion mais de façon radicale et têtue, nous donne à lire et à sentir, tous sens dehors, comment il traverse le monde et vit sa vie.

Jan Baetens, le plus libre des poètes que je connaisse.

Jan **BAETENS**, *Vivre sa vie*, Bruxelles, Espace Nord, 2014, 256 p., 9,50 €





## Les causes et les effets

Nicolas Marchal

Paul Emond permet à Mordicus de faire quelques pas dans le monde. Ou est-ce Mordicus qui laisse Paul Emond mettre son nom sur la couverture ? Difficile à affirmer avec certitude. Car la couverture des *Aventures de Mordicus* est bel et bien une couverture, celle d'un lit : une fois qu'elle est refermée sur nous, nous plongeons dans un rêve mordiquien dont nous ne pourrions sortir que cent douze pages plus loin, éberlués, un peu moins convaincus encore de la réalité du monde et de l'innocence du langage.

Mais qui est Mordicus ? Mordicus, c'est celui à qui on demande par téléphone de devenir roi des Belges et qui est perplexe parce qu'il n'y connaît rien « dans les affaires de royauté. » Mordicus, c'est celui qui se fait voler ses souliers au music-hall. Mordicus, c'est celui qui a un truc pour se faire adopter. Il n'est jamais là où il devrait être, et est bien souvent à la place de quelqu'un d'autre. Il a fort à faire avec les quidams, les autorités compétentes, et plus encore avec les femmes. Quand son ombre disparaît, un agent de police lui en prête une. Dans le miroir, il s'observe, et constate que son nom est à l'envers. Voilà Mordicus.

Paul Emond est un exceptionnel raconteur d'histoires. Chacun de ses livres nous montre jusqu'à quelle altitude peut s'envoler une narration. Ici, c'est peu dire que Paul Emond est soulevé par son personnage et que, véritablement en lévitation, il offre à Mordicus ses phrases les plus aériennes. Quelques unes sonnent comme des programmes : « les causes et les effets [...], ça me débecte. » Ou encore,

dans une conversation amoureuse : « tu ne m'as pas rencontrée, tu m'as découverte. » L'amour de Mordicus pour « la dame de ses pensées » est un amour créateur. C'est une des grandes forces de la langue de Paul Emond : les mots créent. Ils sont pris à bras-le-corps, et précèdent presque toujours la chose qu'ils désignent. Paul Emond n'aime rien tant qu'inventer des expressions, qui semblent toutes faites, puis de les disloquer avec jubilation, réglant leur compte à des clichés langagiers sertis pour l'occasion. Ainsi : « ils s'embrassaient comme des perdus. Si forte était leur perte que... » ; « à la lutte gréco-romaine, je me sens aussi grec que romain », « le silence tonitrué et recouvre ma voix ». Le décalage et l'écho entre les deux usages du mot sont des pépites du style de Paul Emond. C'est fantastique à observer, et diabolique : on se laisse happer par ses phrases, et mener par le bout de la langue. Les gourmands de style seront rassasiés : « Danser sans musique, n'est-ce pas une manière d'embrasser le vide ? »

Paul Emond explore et réveille nos mythes modernes ou archaïques, culturels ou universels ; *Les aventures de Mordicus* sont le résultat joyeux et toujours un peu inquiétant de la désacralisation de ces mythes, de leur dynamitage par l'absurde. Et le talent de conteur de Paul Emond ne se résume pas à son sens de la phrase. La progression des textes est remarquable : tout grossit de plus en plus, jusqu'à l'éclat final, qui ne manque jamais de panache ni de poésie, et qui teinte le texte suivant. Les passages d'un texte à l'autre sont brillants.

Ils fonctionnent comme les passages d'une séquence à une autre au sein d'une aventure : associations libres (mais motivées par les mots employés), marabouts déroutants, brusques ruptures, fuites en avant dans une digression dont Mordicus a attrapé la queue et tire dessus à tel point que cette digression croît et devient l'essentiel de l'histoire. Comme il le dit lui-même : « Moi, Mordicus, quand je raconte, j'ai tendance à m'égarer. » Pour notre plus grand plaisir. Paul Emond fait exister Mordicus, et le rend indispensable et authentique. Le découvrant, on comprend que ce personnage manquait, et qu'enfin il a retrouvé sa famille, ses oncles Teste et Plume, ses cousins kafkaïens, sa nièce Alice.

Maja Polackova offre au texte une superbe mise en image. Plus qu'une illustration, il s'agit ici d'un dialogue artistique. Les collages, figuratifs et subtilement décalés, rondement anguleux et brisés, sont les réponses au cheminement de la narration des aventures mordiquiennes. Maja Polackova a toujours aimé utiliser des pages de journaux pour créer ses personnages : les lettres deviennent des héros, Mordicus lui-même semble un fragment typographique, pour exister il a besoin du fond blanc et de la proximité avec les lignes du texte. On prend alors conscience des aventures narrées par Maja Polackova, et des dessins que forment les paragraphes de Paul Emond.

Paul **EMOND**, *Les aventures de Mordicus*, mises en images par Maja Polackova, Bruxelles, Maelström, 2014, 116 p., 13 €



## « Le cirque est à l'image de l'homme »

Nicolas Marchal

David Giannoni est un homme surprenant, qui ne se laisse enfermer dans aucun domaine de la création en particulier. Tout ce qui peut apporter plus de poésie au monde le tente, et éveille en lui le désir ardent d'un nouveau projet, d'une nouvelle initiative folle, d'un film, d'un festival, d'une collection. Dans ses *Contes de Nod*, David Giannoni nous fait découvrir de nouveaux territoires, pour que nous en ramenions ces morceaux de nous-mêmes que nous n'avons pas toujours le temps ou le courage d'entendre. Comme l'écrit David Giannoni, il faut « donner à la poésie une place, au poète intérieur une voix ». Les *Contes de Nod* nous rappellent que nous sommes poètes.

Le livre s'ouvre sur un « thème », qui nous fait pénétrer dans l'univers des contes : un cirque, où des clowns nous attendaient pour jouer avec nous, et faire rire les enfants. Le décor est planté. Le lecteur n'est pas assis dans les gradins : il va participer au spectacle, et retrouver le plaisir du jeu, et les peurs qu'il suscite. La structure s'affiche également, puisque ce thème sera suivi bientôt d'une « reprise » et d'un « coda ». Car c'est une œuvre musicale qu'a composée David Giannoni, où la voix est essentielle, la voix du conteur, bien entendu, mais aussi la voix de chacun des personnages (l'un chante, l'autre cherche une formule, tous existent par leur voix), et donc la nôtre. La voix est primordiale chez Giannoni, parce qu'elle permet le partage, parce qu'elle offre à l'homme son identité (bien plus que l'écho d'une présence, la voix est l'incarnation musi-

cale d'un être) et parce qu'elle est intimement liée à la question du temps (du souffle, du rythme, et donc de la vie et de la mort). L'une des belles singularités des *Contes de Nod* tient à son rapport paradoxal au temps : c'est bien de nos origines, de notre enfance et de notre mort que les contes nous entretiennent, et pourtant dans chacun de ceux-ci, le temps semble s'arrêter. C'est la magie du spectacle : nous faire appréhender l'éternité. Cette éternité qui est le temps de l'enfance, qui passe en un éclair et n'en reste pas moins une éternité.

« Le cirque est à l'image de l'homme, ma chérie, lui avait dit une fois le dresseur de girafes albinos. Tu t'entraînes, tu t'entraînes, tu fais rire ou pleurer, tu effraies aussi et tu donnes du plaisir, à des enfants comme à des adultes, et tu fais rêver, tu te rends ridicule et tu sais que tu joues à être ridicule... entre illusion et vérité, le cirque n'a de cesse de renvoyer un seul reflet : celui de nos âmes en face de l'unique désir : celui d'être aimé... »

Dans les *Contes de Nod*, on rencontre des moines combattants, une funambule qui a ses premières règles à 35 ans, un clochard qui fait fortune en lavant les ombres, une petite fille qui va au bout de sa passion, des élèves surpris et des maîtres impénétrables, de multiples et lumineux avatars de Rimbaud, des bifurcations de son *Bateau ivre*, des quêtes de légendes et de départs. Les personnages cherchent l'illumination, ils veulent savoir qui ils sont, pour exister, et transmettre ce qu'ils ont découvert pour exister hors la prison du temps, comme dans ce conte où l'on nous

invite à imaginer notre enterrement, c'est-à-dire à inventer notre vie. Les *Contes de Nod* nous préviennent parfois : « Ceci n'est pas un conte. » En effet, Magritte n'est jamais loin, et les frontières entre l'art et le réel semblent poreuses. L'illustratrice est convoquée en tant que personnage, ainsi qu'Alef-Thau, la création de Jodorowsky, ami de l'auteur. Ce clin d'œil n'est pas gratuit : Alef-Thau est un enfant-tronc qui va subir des épreuves pour retrouver son intégrité physique et spirituelle, dans un univers fantastique et souvent cruel. Nous sommes bien dans le monde de Nod, où les miroirs se brisent, où les rêves s'entre-croisent, où les peurs enlacent les désirs, où Robert Desnos fait la courte échelle à Jacques Sternberg, où les mots répondent à des images bleues, enfantines, d'un onirisme extatique. David Giannoni dédie le livre à son père et reproduit en épigraphe trois vers d'un auteur persan anonyme. Il nous place, au seuil de son livre, face aux questions qui vont nous occuper pendant cent vingt pages : quelle passion mystérieuse est à l'origine de mon existence ? Quel est mon nom véritable ? Et il signe ici non pas un livre pour enfants, mais un livre pour l'enfance.

David **GIANNONI**, *Contes de Nod*,  
mis en image par Sylvie Leroy, Bruxelles,  
Maelström, 2014, 128 p., 13 €



## Béatrix Beck, retrouvée

Primaëlle Verteneuil

*La double réfraction du spath d'Islande* est le texte posthume de Béatrix Beck que l'on attendait. Cet ouvrage – imprimé dans une couleur bleue reconnaissable – regroupe quarante-trois nouvelles et textes autobiographiques de la romancière disparue en 2008, et dont on aurait fêté les 100 ans cette année. Textes inédits ou nouvelles parues en revue, l'ensemble du recueil dresse en creux le portrait d'un écrivain incontournable de la littérature francophone. Si la problématique des textes posthumes est toujours délicate et soumise à de nombreux impératifs, parfois autant éditoriaux que juridiques, la démarche des éditions du Chemin de fer est à saluer. En effet, *La double réfraction du spath d'Islande* se veut un texte

de référence, aussi bien pour les connaisseurs de l'œuvre que les non-initiés. Chaque nouvelle développe les thèmes propres à la romancière, dans une écriture qui, depuis *Cou coupé court toujours*, se caractérise notamment par une précision stylistique et un goût pour la simplicité formelle. Proche du nouveau roman, tout en développant un certain attrait pour le classicisme, Béatrix Beck a marqué la littérature par sa singularité, que nous rappelle *La double réfraction du spath d'Islande*. Aussi ces textes sont-ils des instants d'écriture, simples et bourrés d'humour, qui frappent le lecteur par leur perpétuelle modernité. Le lecteur attentif se plaira à trouver dans l'ouvrage l'évocation d'un tableau de la littérature

française du xx<sup>e</sup>, d'André Gide – dont Beck a été la secrétaire, à Christian Beck, ce père poète et romancier. Enfin, *La double réfraction du spath d'Islande* est aussi l'évocation d'une voix, celle de Béatrix Beck, tantôt généreuse, tantôt acerbe, qui pose un regard lucide sur son propre travail d'écrivain : « Quand j'étais enfin, mon écriture était pompeuse ou archaïsante. Après ça été le style qu'on appelle blanc et que j'appelle incolore. Maintenant, c'est n'importe quoi, pourvu que ça me plaise. »

Béatrix **BECK**, *La double réfraction du spath d'Islande*, Nolay, Les éditions du Chemin de fer, 2014, 204 p., 19 €

## Soline de Laveleye rend au conte ses lettres de noblesse

Primaëlle Verteneuil

Depuis *La chambre*, son recueil de poésie paru en 2011 aux éditions Le Tétrasyre, Soline de Laveleye surprend par la variété de son écriture, ce que confirme *Les phrases de la mâcheuse*, un recueil de contes récemment paru aux éditions Maelström.

Divisé en plusieurs contes, l'ouvrage est généreusement illustré par les dessins de Dominique Maes. Chaque texte met en scène des moments de vie, courts, qui se déroulent dans un pays lointain, chaud, où l'on a l'habitude de manger des loukoums. Aussi, l'histoire de Choko, ce jeune garçon qui attend patiemment la venue de Babou son grand-père côtoie-t-elle les réflexions solitaires de Babaoreum, un baobab, ou encore la révolte des habitants d'un petit village du

royaume du roi Midrashti : « Là-bas, les habitants n'étaient ni tout à fait des irréductibles, ni tout à fait des rebelles, ni complètement des clowns, ni exactement des guérilleros, ni à proprement parler des anarchistes, ni des loufoques, ni des excités, ni des étrangers, ni des provocateurs, ni des mutants, ni des allumés, ni vraiment des héros, mais ce qu'ils n'étaient certainement pas du tout, c'étaient des soumis. » Derrière ces histoires, tantôt drôles, tantôt tragiques, se détache une vraie réflexion autour du genre du conte, que l'auteur rend moderne à plus d'un titre. *Les phrases de la mâcheuse* contient les bons ingrédients du conte ancien : on y retrouve avec plaisir les codes littéraires, notamment dans l'ouverture des récits « Il y

avait... », « Il était une fois... », ou dans la description des personnages, proche, volontairement ou non, de la caricature. Mais l'auteur les actualise dans une perspective contemporaine grâce à des thèmes plus sociétaux comme la question de la solitude ou des révolutions de population. Les dessins, enfin, de Dominique Maes, en font un ouvrage réussi, tant en termes littéraires qu'éditorial. Décidément, entre poésie, roman et contes, Soline de Laveleye est en passe de s'imposer comme une des plumes incontournables de la littérature belge.

Soline **DE LAVELEYE**, *Les phrases de la mâcheuse*, Bruxelles, Maelström, 2014, 212 p., 16 €



## Philippe Lekeuche : de la poésie comme exercice spirituel

Éric Brogniet

Le préambule de cette nouvelle œuvre d'un poète, dont on connaît la valeur, depuis la parution en 1988 de son deuxième livre, *Si je vis* (prix Polak de l'Académie), indique que la question qu'il s'est posée à un moment de son parcours : « Qu'est-ce qu'un poème ? » l'a amené au constat que poésie et vie sont étroitement intriquées. La vie doit entrer dans le poème pour l'animer, lui donner souffle. La question initiale « Qu'est-ce qu'un poème ? » devient donc « Comment vivre ? », « le concept de *poème* n'étant, dit-il, ni une idée, encore moins un idéal, plutôt une sorte de couteau ». Belle et juste formulation.

Les 57 poèmes de l'ensemble portent des titres indiquant un thème particulier de pensée, son contexte, son espace ou son temps, cette pensée *surgissant* de la rencontre précisément entre ce qui constitue la vie de l'homme (des lieux, des circonstances, des émotions, des moments) et celle, parce qu'il est homme, de sa conscience, à travers le langage qui s'élabore au croisement de ces deux réalités :

« Notre langage a pour endroit l'envers  
Jamais le mot *jamais* ne dit "jamais"  
Mais dit toujours le toujours du jamais  
Le mot *rien*, lui, dit le tout de ce rien [...] ».

Sur le plan formel, Lekeuche demeure rigoureux dans la forme et l'architecture de chaque pièce, sans pourtant enfermer le texte dans un corset trop rigide, qui dénaturerait, par des règles formelles artificielles, la sinuosité de la pensée et du ressenti. Quelquefois valérien

dans des vers dont la fluidité musicale, les allitérations ou la souplesse de rythme font sonner au poète du « Cimetière marin », quand ce n'est pas par l'abandon de la rime qu'il sait pratiquer par ailleurs avec la compétence qu'il faut pour n'en point faire, comme le dénonçait Éluard, un « concert pour oreilles d'ânes », il ne néglige jamais, comme ses maîtres, Jean Tordeur ou Liliane Wouters, de laisser le poème, de façon sensible, et à la fois classique mais moderne aussi, s'ouvrir sur la réflexion profonde et les miroirs de faille de l'être. Cette écriture, qui assume un questionnement, et qui *témoigne*, peut-être et surtout à travers l'expérience du doute et du malheur, sinon de l'agonie, *questions christiques* s'il en est, interroge notre identité et la question du sens de la vie humaine, comme, entre autres, dans *Quatre figures du rien* :

« Mais les terreurs infantiles venaient  
Douces, agneaux doux, agneaux de lait  
Aux dents féroces

Le *trou* est dans la mère, c'est ta mère  
Le *vide* était dans le désir et dans le sexe  
Le *manque* était ce don de ton père  
Et le *néant*, c'est toi

Le livre atteint l'abîme des hauteurs  
Le *Je* y luit, soleil de personne  
Élevé à la folie ».

Face au constat d'un manque perpétuel et de la damnation de l'homme ici-bas, la struc-

turation du temps est, peut-être, dans cette illumination spirituelle apportée par la poésie, notre chance de résurrection – avec sa liturgie (symbolique, cosmique, saisonnière et naturelle), du « perpétuel retour » – car cette structuration autorise, à l'instar de l'éternel retour du poème au sein du langage qui ne permet *jamais* de dire jamais, et qui toujours, au fond, manque sa cible, notre salvation :

« [...] Peut-être est-ce le poème perpétuel  
Qui fait par la répétition la vie nouvelle  
Toujours plus neuf luit notre renouveau  
Dont l'amour est la clé ».

Mais, comme dans la *Paulina 1880* de Jouve, il ne peut y avoir de salvation sans résoudre une double équation, comme semble l'indiquer la conclusion du poète, qui butte sur cette question essentielle sans doute à l'exercice de tout amour, à l'essence de toute spiritualité et à la possibilité d'une rédemption : celle de la lâcheté et de l'orgueil, qui sont, peut-être, deux ressorts d'un même blocage. Creusant sans complaisance l'humain, Lekeuche nous invite cependant toujours à la lucidité et au courage.

Philippe LEKEUCHE, *Une vie mélangée*,  
Paris, L'herbe qui tremble, 2014



## Parce qu'écrire c'est aussi lire, relire et inciter à lire

Vincent Tholomé

*Ce que je n'aime pas dans les pastiches, c'est la méchanceté gratuite de la plupart d'entre eux*, nous dit, dans la postface de son livre, Laurent Demoulin. À lire les poèmes de *Palimpseste insistant*, on le croit volontiers. Aucune vacherie en eux. Aucune hargne contre un tel ou une telle, aucune charge contre tel ou tel courant littéraire. Ils déborderaient même plutôt d'une admiration sans bornes pour ceux et celles qu'ils pastichent et parodient.

Du coup, on pourrait se demander : si l'intention de Demoulin n'est pas polémique, quelle est-elle dès lors ? Pourquoi nous donner à lire ces « exercices d'admiration » somme toute très privés ?

Dans sa postface, Demoulin nous livre les « règles d'écriture » des trois parties de son livre : d'abord, des parodies, où Demoulin fait rendre hommage un auteur ancien à un auteur récent (Villon rendant hommage à Vian, par exemple, ou La Fontaine à Ponge) ; ensuite, Demoulin traduit en alexandrins des textes, en prose ou en vers, qui nous sont par ailleurs également donnés à lire ; enfin, des pastiches, Demoulin imite, sur une ou deux pages, un certain nombre d'écrivains qu'il admire (Savitzkaya, Malinconci, Roegiers, etc.).

Alors quoi, ces poèmes ? Des jeux ? Rien d'autre ? Non. Je n'y crois pas une seconde. Sous sa drôlerie apparente, je pense même l'affaire extrêmement sérieuse et subtile.

Dans sa postface, Demoulin fait sienne une réflexion de Ponge pour qui rien ne peut être bon, en matière d'écriture (comme dans toute

autre matière artistique d'ailleurs) si la « sensibilité au mode d'expression choisi » (pour les écrivains, la langue, les mots) n'est pas « au moins égale à la sensibilité au monde ». Même, nous dit Demoulin, *l'œuvre parfaite serait celle qui parviendrait à un équilibre parfait entre ces deux préoccupations*.

Et si, au-delà de l'hommage à des œuvres « parfaites », *Palimpseste insistant* fonctionnait comme une anthologie personnelle et une invitation ?

Anthologie parce qu'on ne parodie pas n'importe quel texte, on ne pastiche pas n'importe quel auteur. Il y a des choix à opérer. Des cadrages précis à effectuer. Les textes sources de la seconde partie mettent en jeu des questions vives : choix de ne pas être père, chez Frédéric Saenen ; aimer c'est d'abord aimer sa propre souffrance, chez Jean Eustache ; réflexion sur les règles de l'art formel, chez Pierre Bourdieu, etc. Parions que ces questions travaillent ou ont travaillé, nourrissent ou ont nourri, Demoulin, son art et ses multiples activités autour de la littérature. Parions, en tout cas, qu'elles délimitent ou ont délimité un territoire qu'il aime arpenter, tant comme lecteur, poète, critique, chercheur universitaire ou enseignant.

Invitation parce que pend, peu ou prou, au nez des auteurs convoqués ici (comme au nez de n'importe quel auteur d'ailleurs) le même sort que celui de Victor Hugo ? Dans *Victor Hugo douze pieds sous terre*, Demoulin s'interroge : *Quelqu'un se souvient-il, Hugo, du poète que tu as été ?* Car qu'est encore

Hugo, aujourd'hui ? À peine un *romancier*. Plutôt, même, un *scénariste par contumace / De dessins animés anaclitiques, / De films toujours recommencés / Et de comédies soi-disant musicales*. Drôle de destin, en effet, pour un homme qui, au XIX<sup>e</sup>, était « l'alexandrin en personne » ! Dans notre mémoire collective, Victor Hugo, en tant que poète, n'est plus rien. Ou pas grand-chose. Juste un nom dans une histoire littéraire. Mais qui le lit encore ? Qui lit encore les poètes ?

*Palimpseste insistant* et son anthologie toute personnelle pourrait dès lors se lire, au-delà son jeu très drôle et quasi oulipien, comme une façon discrète, mais « insistante », d'attirer l'attention sur quelques anciens et quelques contemporains dont on ne veut pas qu'ils ne soient que des noms. Une façon discrète aussi d'indiquer qu'être auteur, c'est aussi être lecteur. S'émouvoir. Se laisser porter et transporter par des « styles », des pensées, des émotions qui ne sont pas les nôtres. Façon discrète, encore, de nous inviter au partage. De lire et de relire et de nous inciter à faire circuler les livres et les écrits qui nous ont, un jour, une fois, traversés.

Façon discrète, donc, sans illusion mais sans amertume aussi, de lutter contre cette tendance à l'oubli qui semble grouiller dans tous les coins et à tous les étages de nos sociétés médiatiques et hyperconnectées.

Laurent **DEMOULIN**, *Palimpseste insistant*, illustrations d'Antoine Demoulin, Liège, Tétrás Lyre, 122 p., 2014, 17 €



## La dimension d'absence

Francine Ghysen

« Le mot *juif* / pèse sur toi / de tout le poids / de son histoire. / Il demande / une sépulture. » Jacques Sojcher dessine une réponse à travers *Trente-huit variations sur le mot juif*. Avec une poignante simplicité dans le constat d'une âpre évidence : la dimension d'absence, de solitude, de vide, gravée au tréfonds de l'être : « Tu inventes le père / que tu n'as pas connu. / Tu abandonnes la mère / qui t'a trop aimé. / Tu te sépares de toi / pour te punir d'être là. // Il est parti en fumée / un jour d'hiver / de grand froid. / Son absence grandit / avec les années. »

Est-il possible de devenir un homme sans passé ? De rompre les plus intimes amarres ? De s'affranchir d'une perte qu'on sait sans recours ?

« Le vide de toi / appelle la mort / à venir / où je ne te retrouverai / pas. »

Pourtant, cet « inexistant majeur », disparu à jamais, imprime sa trace dans ce livre d'amour et de cendre.

Toujours chez Fata Morgana, sur la pointe des mots, Jacques Sojcher déroule, dans *C'est le sujet*, une histoire faussement légère. En forme de puzzle, aux couleurs, aux humeurs contrastées.

Tantôt limpide, presque tendre :

« Il est bientôt dix heures. / Le petit déjeuner est copieux. / Le cake à la banane / est une découverte. / On pourrait être heureux. »

Tantôt fermée, serrée sur ce qui ne peut être dit : « Il oublie / avec l'exactitude d'un géomètre du vide. Aphasie du cœur. / Bégaiement de mots / inutiles. »

Un puzzle qui tient, malgré les pièces manquantes. Troué comme la mémoire. Ne le notait-il pas, voici plus de trente ans, dans *La mise en quarantaine* : « Écrire est la ressource de l'absence, le faire-part du manque. »

Jacques **SOJCHER**, *Trente-huit variations sur le mot juif*, dessins de Richard Kenigsman, Fata Morgana, 2014, 53 p., 12 €. *C'est le sujet*, dessins de Lionel Vinche, Fata Morgana, 2014, 61 p., 12 €

## « À la racine du chagrin »

Francine Ghysen

La douleur retenue et une plénitude effleurée s'accordent dans le dernier recueil de Serge Meurant, *Ceux qui s'éloignent*. L'imprègnent d'une sérénité vulnérable, entre lumière et pénombre.

Le poète traduit le retour à soi, tel qu'il l'a vécu en salle de réveil, ce lieu où « se confrontent le réel et les images du corps abîmé, de paysages anciens, d'ascension dans le brouillard, entre veille et sommeil » :

« dans le recul / des marées / mon corps se divise / comme l'estuaire // l'apparition d'un navire / sur la ligne d'horizon / ralentit / le

temps // je surplombe le réel // je rêve / de toute puissance »

Il évoque la secrète présence de ceux qui se sont retirés de notre paysage familial, et cependant l'habitent.

L'adieu, ici, n'est pas déchirant. La séparation, pas irrémédiable. Au-delà de la perte se desine peut-être une aurore :

« Là où personne ne pénètre / quelqu'un t'attend // son visage est beau / offert à l'obscurité // je le touche de la main »

L'auteur de *Souffles*, *Dévisagé*, *Le monde abîmé*, *Ici-bas...*, se penchant naguère sur sa

démarche poétique, cet « acharnement à produire, avec lenteur, défaillance, manque de foi, ces assemblages de silences, de sons, de mots que l'on appelle poèmes », la percevait ainsi : « Mes poèmes sont rêverie du rien, du minuscule et de l'insignifiant. Ils s'effacent comme ils m'effacent. » C'était – et ce l'est davantage encore aujourd'hui – trop peu dire. Par pudeur, modestie. Un brin d'humour, aussi. Sa poésie concise, dépouillée, maîtrisée, au lyrisme murmuré, presque étouffé, nous atteint. Et nous accompagne.

Serge **MEURANT**, *Ceux qui s'éloignent*, Bruxelles, Le Cormier, 2014, 68 p., 17 €



## Voyage sur la peau du monde

Vincent Tholomé

« les plus longs voyages / commencent / par un premier pas ». C'est par ces mots (exergue ?, citation ?) que débute (si on omet la dédicace) ce premier livre de Gaël Pietquin. Premiers pas, donc, d'un poète (qui est aussi plasticien) dans le monde de l'édition. Enfin, non, pas tout à fait : sur le net, on a déjà pu lire quelques-uns de ses poèmes – j'allais écrire « quelques-unes de ses énigmes » – sur divers sites et revues en ligne.

« Énigmes » car Pietquin écrit dans la retenue, dans l'allusif. Ne nous donnant pas plus qu'il faut pour nous faire « sentir », « comprendre », une situation, un éblouissement, une rencontre. « Énigmes » aussi parce que

Pietquin n'est pas avare en « télescopes » inattendus de mots, de bribes de phrases. Des éclats très concrets du monde (couleurs, crisements d'insectes,...) sont ainsi montés au cordeau et cela crée de minuscules miniatures extrêmement sensuelles.

Cela peut ressembler à un haïku, même si ça n'en est pas (« du sable / pour enfouir // un miracle un / cédrat... // saison de pluies »), cela peut tenir de la réflexion (« ce monticule // ce range-vie // cette fourmi // quoi de neuf au juste ? » ou « ne sait-on / jamais l'heure // l'éthiopie // ou les pattes de / pomme ? ») ou du portrait amoureux (« cent fois l'espadon ! sur le / tapis l'amour est mesuré / cent fois »), cela peut

même être très terre-à-terre (« qui le demande // ne quittez pas // qui le demande ? »).

Ce qui relie tous ces éclats ? L'Afrique. Le Nil. L'Égypte. Le désert. Et leur lot de bêtes, de sensations, de rencontres et de couleurs propres.

*Rouge palpé* pourrait se lire comme un journal où n'auraient été notés que quelques battements de peau du monde. Voyage dense, donc, dans la densité des matières sonores, olfactives ou visuelles. Une belle entrée en matière en somme.

Gaël **PIETQUIN**, *Rouge palpé*, Saint-Quentin-de-Caplong, Atelier de l'agneau, 2014, 60 p., 14 €

## Chutes

Mélanie Godin

Tout commence par une blague. C'est l'histoire d'un type dans son lit avec sa femme qui entend le vrombissement d'un avion. Il adore ce son. Il sort de chez lui et pénètre dans la forêt. Des tracts sont lancés. Il croit d'abord à des flocons de neige en plein été. Par souci de vraisemblance, le tract est reproduit tel quel dans le livre. Le sujet, crypté, annonce qu'il faut faire des enfants. Sa femme sort faire un jogging. Ils se rencontrent, ensuite, il y a « fécondation ». Une fécondation biologique, et, par analogie, une fécondation de l'écriture car, à travers cette histoire à la fois drôle et loufoque, l'auteur réfléchit et questionne le dispositif narratif mis en place. Pour

lui, le fait de croire dans la fiction a un côté « marrant ». Croire en la « performativité de la langue » également. Le type de la blague est clerc de notaire. C'est lui qui gère les patrimoines après la mort. Il rédige des « fictions juridiques ». C'est « un farceur noir » qui « entraîne les autres dans l'étang de la blague de la langue ». Ne se prenant pas au sérieux, il propose de s'amuser tout en menant une réflexion sur le processus de création et le rôle de la poésie. En proie à un flux de paroles à la fois soutenu et varié, déjanté et poétique, le lecteur boit « de l'energy drink dans le sang d'un flic excité ». Ce livre est un petit monde expérimental où le désordre croît progressi-

vement, l'écriture étant vécue comme une « entropie créatrice ». Un appel à la révolution est lancé aux lecteurs, à ceux se sentant « écrivains du réel » pour poursuivre et écrire une chute possible à cette histoire rocambolesque, mais néanmoins sensible. Entre-temps, ses enfants prennent le relais de la création car « la vie est de l'écriture-rire, la mort aussi et les enfants sont parfaitement au courant, ils en font l'expérience permanente ».

Antoine **BOUTE**, *Les morts rigolos*, Paris, Les petits matins, 2014, 266 p., 12 €



## La magie romaine

Mélanie Godin

Après plus d'une dizaine de voyages, les rues de Rome font leur retour sous les pas du poète belge. Rome, telle une seconde patrie, continue d'inspirer ce poète-piéton qui emmène le lecteur là où il aime tout simplement être. Plusieurs recueils précédents évoquent déjà cet univers, mais on ne se lasse pas d'y retourner. Sensation de courte pause donc, nous voilà replongés dans ces « rumeurs romaines » où l'impact de la lumière sur la ville et les sensations qu'elle procure façonnent son écriture. On l'imagine marcher, d'un pas lent, patient, puis, prendre des notes, près de quelques immeubles ou assis sur un banc, sur une place ou à la terrasse d'un café. Son écriture est

poétique et spontanée, elle s'inscrit naturellement dans le mouvement de sa marche, de son regard, faisant corps avec l'air et le vent de l'instant vécu. Elle se veut vivante, présente, tournée vers l'extérieur, dans le partage sincère de ce qu'il vit. La vie est dans le texte, la lumière y est tangible. Elle est nomade, mais aussi multiple. Elle est à la fois douce et sèche, réconfortante et cruelle. Il y a aussi cette « lumière d'entre », celle « qui fête la fin du jour et dans laquelle nous disparaissions sans laisser d'autre sable que la semelle taillée dans le vif des jours ». La ville est un thème récurrent dans l'œuvre du poète, et dans la ville, l'enfance s'anime, terreau confiné

dans l'atmosphère urbaine « les immeubles prennent l'ombre et d'impossibles enfants continuent de marquer dans la poussière les nœuds de leur vie ». Colauréat du prix Robert Goffin, il s'agit d'une reconnaissance pour ce poète qui, très actif dans les nouveaux médias pour transmettre ses coups de cœur en littérature et en cinéma, demeure un poète discret et humble concernant sa propre création. Ce recueil témoigne d'une continuité sans faille, d'une voix singulière et moderne. Qu'il soit exposé un peu plus dans la lumière.

Philippe **LEUCKX**, *Lumière nomade*, Bruxelles, M.E.O., 2014, 53 p., 12 €

## À pleines dents

Francine Ghysen

Trois ans après son « récit nomade » *Les rives identitaires*, dont nous n'avons pas oublié l'accent très personnel, Leïla Houari nous revient avec *Cuisine intérieure*. Une ode à la vie, qui mélange impétueusement les mots, les courgettes, les aromates dans la joie du partage qui se moque des règles et des convenances : « cuisiner écrire aimer boire manger rire ivre de vivre libre ». Dans un désordre allègre, l'auteur vole de souvenirs d'enfance d'une « petite révoltée » à qui son père demandait sévèrement ce qu'elle désirait de plus ; comment le saurait-elle ? Tout, le bon et le cruel, le joyeux et le triste... à des recettes au ton de connivence : « Faites revenir un peu d'amour ajoutez-y un zeste de

tendresse des lamelles de joie pour le rire de la distance pour ne pas souffrir cuire le tout à feu doux sans se consumer savourez le tout sans tarder ».

Jette aux quatre vents des interrogations en cascade : « Dites-moi... Ce que mes amis chantent quand ils disparaissent pour toujours... Ce que la chaîne veut dire quand il n'y a plus d'attache... Ce que les arbres apportent aux nuits étoilées... Ce que mon rêve ne veut pas m'apprendre ».

S'enchantent avec gourmandise de la profusion des saveurs, du thé à la menthe fraîche aux huîtres « un peu salées comme la peau des marins du grand large ». Mais connaît aussi des moments de poignante nostalgie que

ne désavouerait pas Jean-Claude Pirotte : « Nous passons fugitifs sur la ligne du temps errance vertigineuse nos oublis intermittents tragiques des absents tant aimés nous poursuivent inexorablement ».

Pirotte dont elle a placé en exergue de son livre ces mots : « Je ne suis ni d'ici ni d'ailleurs et sans cesse chassé de moi-même. »

Leïla **HOUARI**, *Cuisine intérieure*, illustrations de Marcel Vandeweyer, Paris, L'Harmattan, 2014, 82 p., 14,50 €





## Le Phoenix

Mélanie Godin

Agréablement préfacé par le poète Jean Loubry, c'est un jeune poète né en 1993 qui nous est donné à lire par les éditions M.E.O. Deux ensembles composent le recueil, et le titre, *Puisque l'aube est défaite*, est aussi le poème de clôture de la première partie. Choisir ce titre en guise d'ouverture dévoile un état d'esprit résolu, l'auteur se situant à la lisière entre un monde qui s'éloigne, celui de l'enfance, et un monde à venir, où tout est possible, mais aussi, où tout est plus incertain. Cohérent, le recueil rassemble des poèmes qui abordent des réalités diverses et actuelles comme celle des sans-papiers. Révolté, engagé, il dénonce l'injustice, une certaine politique et se positionne en

homme libre : « Mes vers sont du Nord, Mes vers sont du Sud, / Et le poète qui parle / A le cœur des nations [...] L'exil est ma maison / Puisque sans domicile ». Ses poèmes souvent écrits à la première personne posent de nombreuses questions qui s'adressent à lui-même, à son père, aux autres, à ces nouveaux lecteurs qui le découvrent peu à peu. L'écriture d'Aurélien Dony se présente de façon classique dans sa disposition, les poèmes étant agencés le plus souvent sous forme de tercets ou de quatrains, dont quelques alexandrins. Une voix sensible est née où la parole écrite est presque chantée, où rythme et mélodie font l'objet d'une attention soignée. Ce recueil dit le moment crucial

de l'enfance disparue tout en annonçant le début d'une quête aux sentiments partagés : « Au bas de l'escalier / J'espère l'envol / Des avions en papier ». Une page se tourne certes. Mais c'est aussi une libération, un nouveau commencement, une place à prendre dans le monde, sur le chemin à la fois périlleux et exaltant de l'écriture : « Peut-être alors / Oser le geste / Et croire au feu / Le temps d'une vie ».

Aurélien **DONY**, *Puisque l'aube est défaite*, Bruxelles, M.E.O., 2014, 68 p., 13 €  
Prix Georges Lockem de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique

## Le cercle vicieux d'une minable petite vie

Émilie Gäbele

Un lundi matin, un père divorcé et son fils arrivent devant la grille de l'école. Quelque chose chiffonne l'enfant. Un camarade de classe le pousse et l'insulte sans arrêt. Cette confiance rappelle au père tout un pan de son histoire personnelle. Lui aussi, il a souffert du regard des autres. Dans la famille, c'est génétique : la peur vous colle à la peau ! Difficile aussi de s'affirmer avec des parents craintifs comme un couple d'oiseaux qui n'osent pas sortir la tête du nid, un frère mort étouffé dans son pull, un unique copain de classe bizarre, puant et collant comme du chewing-gum. Une jeunesse solitaire et déprimante s'offrait à lui. Toutefois, quelque chose a sauvé cet adolescent prépubère : les films !

*La Fureur du dragon, Karaté Kid, Massacre à la tronçonneuse, Halloween...* Tout ce sang, ces crimes abominables, ces combats, ces viols et ces femmes dénudées lui ont permis de découvrir les coordonnées de la vie, de grandir tout simplement. Aidé par la puissance du regard concentré de Bruce Lee, il apprendra à ne plus avoir peur. Même l'inaccessible Katia N'Guyen Courvoisier en devint abordable. Le petit dragon deviendra grand *et avec sa queue, il frappe !*

Thomas Gunzig s'inspire de sa propre découverte des films de séries B. Ce monologue, drôle et touchant, d'une écriture imagée et grinçante, en devient jubilatoire pour les amateurs de cinéma de genre. On rit beau-

coup, même si ce rire cache une certaine pitié. Par ses côtés fragiles et insolites, le personnage mis en scène, qui transpire la nullité, reste attachant. Thomas Gunzig retrace, tout en détails et digressions, le parcours d'un jeune apprenti de la vie. Une pièce à lire et à voir. Créée au Théâtre Les Tanneurs en février 2014, elle est interprétée magistralement par Alexandre Trocki, dans une mise en scène de David Strosberg.

Thomas **GUNZIG**, *Et avec sa queue, il frappe !*, Vauvert, Au diable vauvert, 2014, 80 p., 5 €



## Les derniers sourires d'Alain Bertrand

Ghislain Cotton

Ce recueil de textes d'Alain Bertrand devait paraître chez un éditeur français que la mort brutale de l'auteur, à 56 ans, allait pousser au forfait. C'est donc dans ses meubles – les éditions Weyrich où il dirigeait la collection *Plumes du coq* avec Christian Libens – que l'on découvre cette œuvre posthume et, comme toujours, souriante et maligne. Au fil de trente-sept chroniques, cet *Été sous un chapeau de paille* nous promène dans les coulisses d'une saison où, en rupture de ban, les humains se révèlent tels qu'en eux-mêmes, dans un état de nudité première que beaucoup d'entre eux expriment jusque dans leur équipement. Une des astuces majeures de l'auteur consiste à s'inspirer du ton impayable, magistral et assertif des très sérieux distributeurs de vérités révélées, à cela près que la poésie, la fantaisie et l'humour nous déshabillent de façon bien plus convaincante. On pourrait ainsi évoquer une filiation avec un Jerome K. Jerome latin revu par la modernité et frotté de ruse ardennaise. Et surtout avec Vialatte pour qui Bertrand ne cachait pas sa tendresse admirative. En lisant ses nombreuses chroniques, on comprend bien pourquoi. On a d'ailleurs accoutumé d'y apposer la conclusion traditionnelle du maître auvergnat, dans cette version apocryphe : « Et c'est ainsi qu'Alain est grand. »

Que l'auteur soit poète autant qu'humoriste, il suffit pour s'en convaincre de découvrir par exemple le texte consacré au satellite, cette « paillette d'or égarée sur la peau du ciel » ou de savourer *Belle comme l'été*, hymne enso-

leillé à la femme aimée, celle de tous les jours, soudain transfigurée par un « regard rincé, doublement neuf ». La femme ? Bien qu'engagée dans des états et des rôles très divers et parfois succulents, elle est, bien entendu, une des pièces maîtresses de ces jeux estivaux. Ainsi *La Hollandaise*, dont le portrait débute par un crochet du côté des sciences naturelles : « La femme est l'égal de l'homme, sauf la Hollandaise qui est généralement plus grande que son mari. Il n'en a pas toujours été ainsi. » On apprend encore que dans les années 1970, à son petit lever de campeuse jaillie de sa tente, « La déesse se dépliait dans toute sa splendeur de blonde sablonneuse, avec de longues jambes de cycliste, couleur de Heineken, et un short d'un rose de flamant ». Vision d'un autre temps puisque « La Hollandaise, désormais, ne loge plus sous la tente ». On sait, en revanche, que « Le soir, de retour à la caravane, elle réchauffe les raviolis et branche la télé ».

Si Rabelais disait que la beauté des jours est dans leurs matins, c'est dans les incipit de Bertrand que se concentre l'énergie facétieuse qui va débouler dans tout son *gay savoir*. On apprend ainsi que « L'Ardenne est une tentative d'infléchir la ligne droite », qu'« il est plus facile d'ouvrir sa valise que de la fermer : c'est exactement comme sa gueule » ou encore que « Le touriste japonais vient en Europe pour tenter d'attraper le foulard couleur citron que son guide a noué au bout de son parapluie » ou que « Certaines peuplades ne vivent que par beau temps » alors que « La preuve

que la Bretagne ne respecte pas les droits de l'homme, c'est qu'il y pleut ». Et n'oublions pas les questions existentielles comme « Que serait l'homme sans la bêtise ? » ou « Pourquoi le Français laisse-t-il pendre le bras le long de la portière de son automobile ? ».

Vivre l'été sous ce chapeau de paille-là, c'est rire des autres, mais surtout de soi-même, ce qui est un exercice de plage au moins aussi roboratif que de faire craquer ses genoux en cadence aux coups de sifflet d'un gymnasiarque d'occasion. Mais c'est aussi se promener dans une histoire d'amour. Celui que l'auteur porte à la langue dont il a longtemps imprégné des caboches de jeunes Bastognards et qu'il traite avec tous les égards auxquels peut prétendre une maîtresse de haute lignée. Mais aussi avec cette familiarité inventive et malicieuse, cette complicité rieuse, qui font le bonheur des vrais amants. Il en résulte ces beaux moments d'écriture, où la lucidité pointe sous la fantaisie, où le sourire se teinte parfois d'une discrète mélancolie. Ce culte de la langue, Alain Bertrand le cultive ici, comme toujours, avec la même ferveur que celui de l'amitié qu'il célébrait volontiers devant un calice d'Orval, comme l'évoque Christian Libens dans un « après-lire » d'une lumineuse et affectueuse simplicité.

---

Alain BERTRAND, *L'été sous un chapeau de paille*, Neufchâteau, Weyrich Édition, coll. « Plumes du coq », 2014, 172 p, 16 €



## Le paradoxe du minimax<sup>1</sup>

Mélanie Godin

Ils sont bien trop rares, les livres d'essai sur la poésie actuelle. Saluons d'emblée le travail de Jan Baetens, poète flamand écrivant en français, auteur de nombreux recueils, mais aussi les Impressions Nouvelles, pour avoir l'audace de publier un tel ouvrage. Jan est également critique et théoricien de la poésie. Plus particulièrement, il s'interroge sur la façon dont la poésie minimaliste est perçue, mais surtout, comment elle est envisagée et pratiquée par les poètes eux-mêmes. Le constat est le suivant, la poésie minimaliste souffre d'une mauvaise réputation auprès de la communauté de lecteurs, contrairement aux romans du même courant littéraire (référence faite ici aux « jeunes » des éditions de Mínuít). Selon lui, la pratique de la poésie minimaliste est un échec pour ceux qui en font usage. Par minimalisme, on tend souvent à plus de « pureté », plus d'« essence », l'idéal du style étant dans « le mot seul sur la page blanche ». Régulièrement, les poètes, mais surtout les philosophes, ont conjugué leurs efforts pensant légitimer cette nouvelle philosophie du langage. Laura de la philosophie, sorte de manteau protecteur, traduit plus une faiblesse qu'un atout selon l'auteur. Le propos de cet essai, montrer qu'une autre poésie minimaliste est possible pour dépasser un modèle qui a atteint ses limites. Toujours selon l'auteur, des procédés tels que privilégier le mot au détriment de la phrase ne sont pas minimalistes, mais bien maximalistes, car le choix d'un seul mot est plus propice à diverses interprétations. La même constatation vaut pour l'occupation spatiale. Il y a plus d'ambivalence et de polysémie. Envisagée telle quelle,

la poésie minimaliste augmente l'interprétation des sens possibles. Visant un « impossible », un « innommable », les mots de la vie quotidienne, les mots « simples » ont été bannis. Cette déconsidération du langage commun rejoint l'idée du « mythe du silence comme forme suprême du langage ». Le problème réside donc dans l'inaéquation du projet car, souhaitant l'expression de cet indicible grâce à la page blanche et à un vocable précis, l'interprétation est sujette à beaucoup plus de possibilités.

Pour revenir à une poésie minimaliste moins abstraite, Jan Baetens suggère de se libérer de cette tyrannie du blanc à tout prix, mais aussi, de la tendance à penser que plusieurs interprétations d'un même mot ou texte dominant sur le sens unique. Pour ce faire, il prend une série d'exemples concrets d'auteurs francophones en illustrant à travers un titre de leur œuvre la démarche poétique et l'innovation minimaliste dont ils font preuve. À travers des exemples soigneusement choisis, il montre un éventail d'écritures toutes différentes, mais néanmoins « à la recherche d'un langage plein, riche et dense ». L'attention y est orientée sur ce qui est écrit et présenté sur la page et non sur ce qui n'existe pas. Il ouvre le bal avec Pierre Alferi et l'allofiction, c'est-à-dire, « l'apprentissage de l'écart entre les fonctions et ceux qui l'exercent ». Autre possibilité, la pratique du « détournement » à travers l'un des premiers livres de poésie de Frédéric Boyer qui part du langage de faits divers criminels. Le détournement vers « une forme de réécriture », un « au-delà du détournement ». Le lecteur est rendu

actif et est amené à comprendre l'enjeu de cette poésie ancrée dans le monde réel. Vincent Tholomé fait également partie de la sélection. Poésie de la performance, le corps et la voix du poète sont deux instruments essentiels pour découvrir son univers, et y jouent le rôle de contraintes. D'autres sont encore étudiés : Virginie Lalucq, Stéphane Bouquet, Philippe Beck, Sophie Loizeau. Ce livre est la réunion de différents articles déjà parus et remaniés. Il est pointu, et requiert une bonne connaissance de la poésie pour comprendre l'enjeu et la finesse des arguments. Néanmoins, cela permet, sans aucun doute, de donner envie au lecteur d'aller plus loin et de lire les livres évoqués avec ce point de vue critique dans le coin de la tête. Il est jonché de phrases clés sur le rôle de la poésie aujourd'hui, telles que « la littérature – et a fortiori la poésie – n'est pas l'autre du langage, elle est une autre manière d'utiliser le langage. Elle n'est peut-être même que cela, mais on aurait tort de la mépriser pour autant ». C'est un livre important, utile, nécessaire pour la pensée poétique. Il n'est pas évident qu'il touche un grand nombre, mais cet essai, à portée minimaliste, peut certainement, au fil du temps, avoir un impact maximaliste dans le paysage de la poésie contemporaine francophone.

<sup>1</sup> D'après le théorème du minimax de von Neumann.



## Un livre déplaisant ?

Éric Clémens

Oui, tel apparaît, dès son titre peu avenant, *Reductio ad Hitlerum*, littéralement : comme un livre qui ne fait pas plaisir. Mais s'il s'en prend à notre bonne conscience et à son politiquement correct, il ne le fait pas sans rebondir. Loin de se contenter d'une critique qui ne serait que de rhétorique, François De Smet passe à une réflexion qui découvre notre absence de pensée et l'ombre du mal qui se profile avec elle...

### Le point Godwin

Tout part d'une « loi » dite de Godwin, du nom d'un avocat qui en 1990 écrira sur le réseau Usenet que « plus une discussion en ligne dure longtemps, plus la probabilité d'y trouver une comparaison impliquant les nazis ou Adolf Hitler s'approche de un ». Autrement dit, traiter son interlocuteur de nazi ou de fasciste revient à clore la discussion par l'invective. D'où l'expression de « point Godwin » qui signifie son indignance à celui qui vient de lancer pareille vaine insulte. Dès 1953, du reste, Léo Strauss<sup>1</sup> avait dénoncé ce procédé qui consiste à prétendre que « Hitler a émis la même opinion » suffirait à la réfuter – d'où le titre du livre, la « reductio ad absurdum » prenant la forme d'une « reductio ad Hitlerum ». Dénonçant à son tour cette facilité affligeante dont malheureusement nous ne nous privons pas, François De Smet ne cède pas à la nouvelle vulgate, conflit israélo-palestinien aidant, qui se dit lassée de la référence à la Seconde Guerre mondiale et spécialement à la Shoah. Ou plutôt, il semble le faire en un premier temps, lorsqu'il reproche à l'homme moderne de se raccrocher au « devoir

de mémoire », mais pour en démonter l'équivoque. D'une part, en effet, cette référence quasi unique au mal néglige l'historicité de la mémoire elle-même qui ne cesse de s'approfondir et de se retravailler ; et d'autre part, elle masque notre faiblesse d'humanistes en quête de valeurs identifiables face à la crise des valeurs et à la contingence du réel. Décerner un mauvais point Godwin à celui qui profère une accusation à l'emporte-pièce de « fasciste » ou « nazi » vise donc avant tout à « permettre la liberté d'expression », c'est-à-dire à permettre « que le chaos de la contingence puisse venir remettre en cause les monolithes des certitudes et des identités figées »...

### L'effet de meute

On aurait pu s'attendre à ce que l'auteur s'attaque à ce chaos du réel pour en déceler en travers du non-sens les possibles désajustements. Il choisit plutôt la voie de l'élucidation de notre conformisme et de nos « dispositions à l'obéissance » rendues célèbres par l'expérience de Milgram ainsi que par les analyses et les témoignages du comportement grégaire. Et si la tentation de la meute se rencontre aussi souvent, c'est que « l'eschatologie de la Cohérence » refuse « la contingence de la réalité » ce qui ne l'empêche pas de s'y fracasser. François De Smet esquisse ainsi une anthropologie où notre « nature conformiste » se voit prise entre désir de reconnaissance, faiblesse avide de force (partant de chef) et besoin de cohérence identitaire, ce qui produit l'effet de meute et la « banalité du mal » épinglée par Hannah Arendt. Si, bien sûr, il décèle en même temps la lutte des hommes

contre cette « nature », « à l'aide de leur culture d'êtres libres », ce n'est pas pour en créditer les « indignés » qui évitent la question de la meute, mais « les héros, les Justes » « parce que leur spontanéité ne traduit pas le rapport à une loi abstraite, mais bien leur moi profond ».

Cette pente essentialiste où l'humanité se partage entre natures conformistes et individus libres, pour empiriquement constatable qu'elle soit, fait regretter qu'une autre pensée de l'humanité n'émerge pas suffisamment de ce livre. *L'humanité éprouvée*, de Robert Legros, ouvre de ce point de vue des perspectives philosophiques et démocratiques décisives<sup>2</sup>. Il n'empêche que *Reductio ad Hitlerum* aura dénoncé à juste titre la tentation de la meute comme tentation de la force et appelé à ne plus nous contenter d'une référence rhétorique au nazisme qui peut « demain, nous empêcher de voir d'où surgira la menace ».

<sup>1</sup> Dans *Droit naturel et histoire*, Paris, Flammarion, 1986, p. 51.

<sup>2</sup> Une seule citation à l'appui : « L'expérience de la transcendance radicale (le sens d'un au-delà du visible empirique, soit d'un inconnu surnaturel soit d'un inconnu de l'homme dans l'homme) et de l'inconditionnement (chacun « peut disposer de lui-même en vue d'autre chose que lui-même ») est une double expérience, en principe universelle, de notre condition. Elle rend possible une critique du relativisme généralisé. » (*L'humanité éprouvée*, Paris, Classique Garnier, 2014, p. 59).

François DE SMET, *Reductio ad Hitlerum*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2014, 161 p., 15 €



## De l'histoire de la littérature belge francophone

Michel Zumkir

Existe-il une littérature belge ? Une littérature belge en langue française ? Est-elle liée à un territoire ? À une langue ? Est-elle une sous-catégorie de la littérature française ? Est-elle autonome de cette même littérature ? Quelle est sa place dans la Francophonie ? Que vaut-elle ? Ces questions et d'autres ont traversé et traversent régulièrement encore les discussions littéraires mais aussi les débats politiques, institutionnels et culturels. On peut les énoncer de différentes façons, y apporter diverses réponses. *Le Carnet et les Instants* en est une, l'histoire littéraire une autre.

Depuis un siècle et demi environ, plusieurs histoires de la littérature belge ont été écrites, certaines conséquentes et importantes. Des histoires, pas une histoire unique, figée dans les tablettes. C'est une des premières originalités de l'anthologie dirigée par Björn-Olav Dozo et François Provenzano, chargés de recherche au FNRS, de le montrer non seulement par l'analyse mais aussi par les textes. Des textes d'histoire littéraire belge francophone et non des textes de création comme dans les anthologies que nous avons connues sur les bancs de l'école. Nous nous permettons d'ajouter l'adjectif « francophone » à « littérature belge », ce que n'ont pas fait pas Björn-Olav Dozo et François Provenzano. Pourquoi cette appellation de « littérature belge » alors que la littérature belge dont il est question est essentiellement celle écrite en français ? Une explication aurait été la bienvenue, car on saisit, à travers les textes rassemblés, que la dénomination fait intégra-

lement partie d'un projet tel que celui-ci : elle est significative et programmatique. Ainsi, la « littérature française de Belgique » ne se juxtapose pas bord à bord à la « littérature belge de langue française » : la première est rattachée à celle de la France, la seconde ramenée aux frontières de notre pays. Des appellations plus iconoclastes, sophistiquées existent aussi. Plus récemment, en 2004, Dirk De Geest et Reine Meylaerts ont parlé de « littératures en Belgique ». Ils placent ainsi la littérature sous le signe de la pluralité, de l'altérité, de l'hétérogénéité et ouvrent « des possibilités pour l'analyse de métaphores territoriales, politiques, historiques ou même biologiques ». On voit alors que la notion même de littérature a évolué à travers les temps. Comme celle d'histoire littéraire. Björn-Olav Dozo et François Provenzano le laissent apparaître par la nature (discours, introductions, articles scientifiques, préalable méthodologique...), la classification et l'articulation des douze textes qu'ils ont choisis. Textes qu'ils ont répartis en quatre catégories (historique, linguistique, sociologique, conceptuel) qui sont autant de phases temporelles. Chacun est l'étape d'un « continuum » et non « un nouveau départ *ex nihilo* » ; il est le fruit de ceux qui l'ont précédé, le résultat de son époque aussi. Pourtant, en regardant le premier et le dernier de ces textes, quel grand écart ! Quelle différence entre le discours de Charles Potvin (1870) et l'introduction de l'ouvrage collectif dirigé par Paul Aron et Benoît Denis (2006). Le premier, dans une langue emphatique et

métaphorique (un bonheur de lecture) tente de donner à la jeune nation belge la littérature dont elle avait besoin pour exister (est-il une nation d'envergure sans une littérature nationale ?) ; les seconds, dans un (méta-)langage universitaire, décrivent la vie littéraire belge par réseaux.

Le seul bémol de cette anthologie est d'avoir été cantonnée, par sa présentation et son paratexte, au rayon des livres universitaires – en cela Björn-Olav Dozo et François Provenzano sont fidèles à leurs temps, où la littérature belge est devenue une discipline de spécialistes, ainsi qu'ils le signalent eux-mêmes. Il aurait été fécond, tout en respectant les objectifs scientifiques et institutionnels, d'ouvrir le champ des lecteurs possibles. L'amateur de littérature et d'histoire peut goûter dans ce livre passionnant quelques textes particulièrement jouissifs, le citoyen belge (ou non) y trouver des éléments de compréhension aux tensions actuelles entre Flamands et Wallons. Et celui qui ne se satisfait pas de l'histoire officielle de la littérature française, découvrir des indications pour prendre d'autres chemins que ceux déjà tracés et balisés.

---

Björn-Olav **DOZO** et François **PROVENZANO**,  
*Historiographie de la littérature belge.*  
*Une anthologie*, Lyon, ENS Éditions, coll.  
 « Bibliothèque idéale des sciences sociales »  
 (Bi2S), 2014, 234 p., 17 €



## Liège 1944 : mémoire vivante

Francine Ghysen

Prolongeant par le récit et par l'image son roman *Les étoiles de l'aube*, Bernard Gheur nous fait vivre une époque qu'il explore passionnément depuis des années dans *Liège 1944. Le 1<sup>er</sup> Américain*. Un album de témoignages et de photographies qui, tour à tour, serre le cœur et l'exalte.

De page en page se donne à entendre et à voir la mémoire vivante des souffrances et des privations de l'Occupation. Du « carnaval de l'absurde et de l'horreur » subi par les juifs traqués, que dépeint Raphaël Miklatzki, né en 1938 à Liège où ses parents, originaires des pays de l'Est, s'étaient fixés depuis 1923. La famille ne dut sa survie qu'à la bienveillance d'un policier, qui l'avertit de l'imminence d'une rafle dans le quartier, et à « l'aide magnifique » d'habitants qui lui procurèrent des refuges successifs dont, enfant en ces années noires, il a gardé le souvenir indélébile. De la Résistance, son courage, sa détermination, ses héros. Parmi eux, Raymond Lépouse, membre de l'Armée secrète, arrêté le 20 juillet 1944, interrogé et torturé dans les locaux de la Kommandantur, qui se jeta par la fenêtre pour ne pas livrer les noms de ses compagnons. Un mémorial dressé à l'endroit de sa chute porte cette belle inscription : « Ma vie plutôt que mon secret ».

Le mois de mai 1944 est marqué par les raids lancés sur la région liégeoise par l'aviation alliée, qui, en prévision du Débarquement, visent les ponts, les gares... Cointe, Sclessin, Kinkempois, Flémalle, Ougrée... la liste est longue des « noms maudits ». Mais l'espoir

palpite. Et, dans l'attente fiévreuse de la Libération, on s'active à préparer les drapeaux qui paviseront les maisons. Le 7 septembre, les blindés américains du général Rose descendent sur Liège, conquièrent la rive gauche de la Meuse ; le lendemain, la rive droite sur laquelle s'étaient repliés les Allemands.

« Ils sont là ! » L'enthousiasme est à son comble et, de témoignages en photographies, nous participons à l'explosion de joie et de gratitude qui salue l'arrivée des G.I.'s. Émaillée d'épisodes bouleversants, telle la danse endiablée, improvisée devant la prison Saint-Léonard, des prisonniers politiques libérés. Sous les yeux ébahis de Jean Lewalle, qui habitait juste en face : « Le plus incroyable était de voir l'un d'eux danser sur sa jambe cassée, dont un des os sortait au travers d'un plâtre ou peut-être d'un simple bandage, je ne sais plus. Il aurait dû être fusillé le lendemain à la Citadelle. »

De son côté, Joseph Bonsang, dix-huit ans à l'époque, court les rues, muni de son petit appareil photo (« pas question d'aller au collège ! ») et, se muant en correspondant de guerre, multiplie les clichés – qui figurent, nombreux, dans l'album.

Mais la fête, dans la lumière dorée de septembre, cède le pas trois mois plus tard à la tragédie quand, à partir de la fin novembre 1944, les V1 et V2, « armes de la vengeance », s'abattent sur la ville. Un des deux centres de ravitaillement américains était installé, en effet, dans la plaine de Droixhe. Ces missiles et fusées sèment la terreur, surtout aux environs d'« un Noël de malheur », et feront plus de deux mille cinq cents victimes.

Saison meurtrière, correspondant aux préparatifs de « la folle, fameuse et sanglante offensive von Rundstedt », qui est aussi celle de la solidarité. On vit dans les caves, dont les portes, jamais closes, accueillent le passant surpris par une alerte et qui cherche un abri. Dans un des derniers chapitres, Bernard Gheur évoque avec ferveur la figure de Léon Ernest Halkin, historien, professeur à l'Université de Liège, résistant, qui a connu l'enfer des camps du 17 novembre 1943 au 11 avril 1945, dont le journal de captivité, *À l'ombre de la mort*, est un témoignage irremplaçable par sa noblesse et sa densité. Son calvaire prit fin au bout de dix-huit mois avec les mots du G.I. découvrant dans les décombres du camp de Nordhausen, près de Dora, ces détenus presque moribonds : « Good day ! »

Le professeur Halkin lui a raconté, quelques années avant sa mort, la suite de cette terrible épreuve, son « versant ensoleillé », qui commence par la merveilleuse surprise de reconnaître parmi les G.I.'s deux de ses élèves, engagés volontaires dans le 6<sup>e</sup> bataillon belge adjoint à la 1<sup>re</sup> armée américaine. Retrouailles presque miraculeuses accompagnant le retour à la vie, au bout de la nuit.

On referme le livre les larmes aux yeux, étreint par ces récits nus, ces images fortes d'un temps « de tous les extrêmes ».

Bernard GHEUR, *Liège 1944. Le 1<sup>er</sup> Américain*, Neufchâteau, Weyrich Édition, 2014, 110 p., 25 €



## Lettres hospitalières

Nausicaa Dewez

Intéressant projet que celui de la collection « Tibi », lancée par les éditions des Belles Lettres : elle vise à proposer des ouvrages de réflexion, de formes variées, mais toujours brèves, et « inspiré[s] par les maîtres du billet d'humeur, les Anciens », sur des sujets quotidiens, avec le souci constant de rester accessible à un large public.

À l'inverse de ce que son titre, d'une pompe parodique, laisse présager, le dernier ouvrage de Yun Sun Limet, *De la Vie en général & du Travail en particulier*, embrasse parfaitement les objectifs de la collection qui l'accueille. En fait de forme, l'auteur de *Joseph* a choisi pour son court essai l'autofiction épistolaire 2.0 :

depuis l'hôpital où elle se fait soigner pour une maladie grave, « ysl » envoie des emails à trois destinataires, amis ou connaissances, et partage ainsi avec eux ses pensées du moment. Le repos auquel la contraint sa santé défaillante lui inspire un questionnement sur le travail et le loisir et sur leur place dans l'existence humaine. Ces interrogations touchent directement à la condition d'écrivain. Comme la plupart des gens de Lettres, Limet exerce un métier lucratif – un *vrai* métier ? – à côté de ses activités de plume. Elle s'interroge alors : écrire relève-t-il du travail ou du loisir ? Si les réponses de ses correspondants la poussent à approfondir sa réflexion, celles-ci ne sont

jamais reproduites dans le livre. L'essai n'en est pas pour autant, loin s'en faut, un exercice à une seule voix : l'essayiste se livre à un travail de relecture de philosophes qui se sont, avant elle, intéressés à la question du travail – Sénèque, surtout, mais aussi d'autres – et n'hésite pas à citer de larges extraits qu'elle commente ensuite.

On sort de l'ouvrage de Limet avec l'envie de se (re)plonger dans les pages de ces auteurs – et le dépit de n'en avoir pas toujours le *loisir*.

Yun Sun LIMET, *De la Vie en général & du Travail en particulier*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « TIBI », 2014, 163 p., 9 €

## De Chine, à la frontière des genres

Primaëlle Vertenoël

Le parcours artistique d'Anne Penders présente des singularités imputables à la diversité de sa formation : docteur en histoire de l'art, photographe, poète, et conférencière. Ce faisant, elle propose, depuis plusieurs années, des œuvres poétiques riches et originales qui synthétisent cette multiplicité. Son nouvel ouvrage *De Chine* édité à La Lettre volée, propose une nouvelle tentative de synthèse entre poésie et photographie.

*De Chine* est avant tout un ouvrage hybride. L'artiste le présente comme l'aboutissement « provisoire » d'un projet polymorphe commencé en résidence aux ateliers de l'image à Marseille et développé en ligne à La Lettre volée. Thématiquement, *De Chine* se lit

comme le journal de bord d'une investigation sur l'immigration chinoise, nourrie par des notes historiques, des photographies et des poèmes : « [...] Dormir sous les étoiles, / sous la paillotte, sur le sol dur, en douceur pourtant. Marcher dans la rue, / s'asseoir aux terrasses / les gens ne parlent pas, ils crient. » En tant que poète, Anne Penders transcende et renouvelle l'écriture poétique. Elle se pose en observatrice du quotidien, du monde qui l'entoure : « "L'indifférence générale" se gratte le nombril / les pieds dans la merde. / Même le cours des saisons s'en émeut / Les perruches vertes ont franchi les limites du parc, / elles parviennent aujourd'hui aux lisières des jardins / L'éclat et l'assurance de leur vol impres-

sionne merles / pigeons / mais / quelle place leur laisseront-elles ? » Aussi chaque poème traduit-il le goût de l'auteur pour la question du mouvement et la permanence des choses, dans une écriture repoussée à la frontière du poétique, faites de notes, de lignes et de fragments.

L'ouvrage est aussi, tant par la qualité de sa mise en page que de l'impression, un magnifique livre d'artiste. Et osons le dire : s'il ne fallait avoir qu'un seul livre d'Anne Penders dans sa bibliothèque, ce serait celui-là.

Anne PENDERS, *De Chine*, Bruxelles, La Lettre volée, 2014, 222 p.



## La pratique de l'amour

Jeannine Paque

Dans ses *Carnets de l'autre amour*, des notes sorties d'un journal intime qu'elle qualifie de « spirituel », Sandrine Willems s'efforce tout d'abord de rester proche de ses expériences de psychothérapeute. Pour traduire au mieux la « polyphonie » de ses émotions et la « prolifération » des affects, l'énoncé en fragments s'imposait. Toutefois, l'auteure les organise selon trois ensembles que précède un prologue et que suivent un épilogue et sa fin. Mise au point qui se constitue progressivement au fil des rencontres de patients, des toxicomanes et des alcooliques. Ni psychologue ni psychanalyste, mais simplement psy, elle s'est engagée de manière si radicale auprès des *gens*, qu'elle n'hésite pas à parler d'amour : amour de l'autre, amour autre. Lequel

est à peine distinct de l'amour qu'elle porte ou a porté à un amant, de l'amour dont elle a intensément besoin. « Comme d'autres ont le vin triste, j'ai l'amour fou », dit-elle. Aimer follement, c'est aussi aimer un autre fou : « Ainsi en vient-on à faire son métier de soigner "les fous". »

On ne s'étonnera donc pas, après nombre de témoignages professionnels, que l'auteure passe à des remémorations d'expériences en amour qu'elle qualifie de « désastres », ce qui met en évidence, par contraste, la richesse de son travail de psy. De la considération que l'érotisation de sa pratique va de soi, elle en vient à évaluer son potentiel mystique, lorsqu'elle approche l'irréductible mystère de l'humain.

Ces carnets posent beaucoup de questions,

sur le parallèle qui se dégage entre pathologie et thérapie ou la possible équation entre soin, art et religion. Autre interrogation : ce long poème d'une cinquantaine de pages, « L'incendiée », qui clôt le volume, motivé par un événement dramatique, le feu qui a détruit tout ce qu'elle avait, mais dont elle est sortie sauve, dépossédée et peut-être délivrée des mots. Ce texte narratif en son début dérive peu à peu vers une réflexion, si personnelle toutefois, qu'on craindrait, en la lisant, de commettre une indiscretion.

Sandrine **WILLEMS**, *Carnets de l'autre amour*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2014, 208 p., 17 €

## Parcours d'un militant, de l'aurore au grand soir

Alain Delaunois

Nous sommes en 1936. Cyrille Sironval, âgé de quatorze ans, accompagne son père, instituteur à Pepinster, à deux rassemblements organisés à l'occasion des élections législatives, qui verront Rex obtenir 21 sièges à la Chambre. Au premier meeting, un ministre libéral vante la construction des fortins pour se défendre de l'Allemagne nazie. Le second présente un candidat communiste de Verviers et le secrétaire général du PC en Belgique, qui évoquent déjà la résistance dans un environnement social et international peu favorable à la classe ouvrière. La guerre d'Espagne, l'accueil par ses parents d'enfants espagnols réfugiés, la montée du rexisme, la lecture de Marx : le choix du jeune Sironval est vite fait,

il adhère aux idées communistes et à la cellule verviétoise du Parti. Aujourd'hui, à nonante-deux ans, le militant – qui est aussi professeur émérite de l'Université de Liège, botaniste, spécialiste réputé d'une micro-algue, la spiruline, et membre de l'Académie royale de Belgique – persiste et signe dans *L'Engagement*.

Ce récit retrace son parcours de clandestin et de résistant durant la guerre : homme d'action, il commanda le Corps (02) de l'Armée des Partisans à Bruxelles, fut arrêté, torturé, envoyé dans un camp de travail aux Pays-Bas, dont il s'évadera. Sollicité par la FGTB verviétoise, il livre donc son regard sur les années noires de la Seconde guerre et après, notamment dans

le bassin industriel de la Vesdre. Mais le nonagénaire Sironval n'a rien perdu de sa virulence à l'égard du monde capitaliste contemporain, et il le dit aussi. S'il revient régulièrement sur le contexte économique et social du xx<sup>e</sup> siècle, c'est pour en donner une lecture forcément engagée, qui ferme malheureusement les yeux sur les erreurs et les drames de son camp. Et l'écriture de ce témoignage, par moments sèche comme un rapport de cellule, ne laisse que trop rarement affleurer la fraternité ou l'émotion.

Cyrille **SIRONVAL** (avec Daniel Richard et Thierry Sacré), *L'Engagement*, Cuesmes, Éditions du Cerisier, 2014, 190 p., 14 €





## L'amour des livres en partage

Francine Ghysen

Le titre, d'emblée, nous avait émus : *à la proue* allait ressusciter, sous les plumes de Muriel Claude et Pierre Mertens, la librairie inoubliée de la rue des Éperonniers, au cœur de Bruxelles : La Proue, mot de passe pour les fervents de littérature. Inséparable du nom d'Henri Mercier, en qui, dans son avant-dire, Guy Goffette salue « le plus surprenant, le plus fascinant des libraires ».

Ainsi nous préparions-nous à retrouver, peut-être mieux cerner, le monde de cet homme aussi sombre que passionné, aussi distant qu'attentif, dominé par une ardente curiosité qui embrassait la littérature, l'art, la philosophie.

Après un ensemble de photographies qu'elle avait prises voici vingt ans, avant de la quitter, de La Proue où elle avait appris le métier – pas avec Henri Mercier qu'elle a seulement croisé mais avec son successeur –, nous suivons la chronique personnelle de Muriel Claude. Puis les lettres que lui adresse Pierre Mertens, à qui elle était venue montrer ces images de la librairie dont il a gardé l'empreinte, lieu austère, submergé de volumes recelant des trésors, et dont il évoque avec une amitié respectueuse le maître à bord solitaire, « une sorte d'hidalgo taciturne », qui a marqué sa jeunesse.

Images qui sont le point de départ de réflexions sur les nouvelles technologies ; sur l'avenir du livre qu'on prétend menacé, sinon condamné. D'échanges vibrants entre la libraire et l'écrivain, portés par une passion identique pour l'écrit ; célébrant le métier de libraire, vécu au quotidien par Muriel Claude,

qui s'exalte : « En vendant un livre, le libraire vend et regarde partir avec un inconnu, une inconnue, une part de sa vie intérieure. »

Qu'en eût pensé « l'hidalgo taciturne », volontiers pince-sans-rire ?

Ne cédon pas à la mélancolie. Finissons plutôt sur un sourire, en précisant au vol que le beau vers « Nous n'aurons plus jamais notre âme de ce soir » est d'Anna de Noailles.

---

Muriel **CLAUDE** et Pierre **MERTENS**,  
*à la proue*, Bruxelles, CFC-Éditions, 2014,  
240 p., 35 €



Natacha Wallez

## Histoires d'âmes

Lorsqu'il découvre la pin-up du mois de septembre dans le calendrier de l'atelier de M. Carlson, Joseph est fasciné, subjugué par cette étrange apparition qui semble l'attirer inexorablement. Encouragé par toute la communauté de sa petite ville du Wyoming, il se met à la recherche de celle qu'il a appelée Hope, et qu'il est bien déterminé à ramener chez lui, quoi qu'il lui en coûte.

Sur fond d'Amérique puritaine post-Deuxième Guerre mondiale, Xavier Deutsch nous embarque dans une quête de l'âme sœur. Avec son style fluide qu'il est décidément bien difficile d'abandonner une fois la lecture du roman entamée, nous balançons subtilement entre réalisme et fantastique.

« Des fois, ça paraît compliqué, mais ça ne l'est pas. [...] Il faut apprendre. Et surtout, surtout, n'avoir jamais honte de ce que ton âme ressent, ni de ce qu'elle peut dire un jour à une autre, par les pensées, par les paroles, ou par les yeux. »

En 1997 déjà, Xavier Deutsch nous avait proposé *Le grand jeu des courages de l'ours en Alaska* (Le Cri), dans lequel, le héros californien, âgé de 15 ans, partait à la recherche d'une mystérieuse jeune fille en France, suite à une lettre qu'elle lui avait adressée. Dans *Hope*, nous retrouvons les mêmes forces : celles qui unissent inéluctablement deux êtres qui ne se connaissent pas. Comme une évidence acceptée de tous, ce récit déploie une puissance presque féerique qui rend le lecteur avide de connaître le dénouement de cette aventure énigmatique où les anges gardiens

portent de longs manteaux et des chapeaux Stetson.

À lire dès 15 ans, *Hope* ravira les lecteurs plus âgés, qui trouveront certainement quelques similitudes avec les romans de Richard Brautigan, tant dans l'ambiance et l'atmosphère dépeintes que dans les digressions dont Xavier Deutsch use savamment. Il subsiste cependant un goût de trop peu au moment de refermer ce livre... comme une envie de connaître la suite de cette rencontre poétique et simplement belle.

**LE CARNET ET LES INSTANTS** Bimestriel. Ne paraît pas en juillet-août.  
N° 183. Du 1<sup>er</sup> octobre au 30 novembre 2014

**ÉDITRICE RESPONSABLE** Martine Garsou  
Service général des Lettres et du Livre, Ministère de la Fédération  
Wallonie-Bruxelles  
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles

**RÉDACTEUR EN CHEF** Joseph Duhamel (02 413 23 17 - joseph.duhamel@cfwb.be)

**ONT COLLABORÉ  
AU PRÉSENT NUMÉRO** René Begon, Éric Brogniet, Éric Clémens, Ghislain Cotton,  
Alain Delaunois, Thierry Detienne, Nausicaa Dewez, Joseph Duhamel,  
Émilie Gäbele, Francine Ghysen, Mélanie Godin, Samia Hammami,  
Daniel Laroche, Nicolas Marchal, Jeannine Paque, Frédéric Saenen,  
Vincent Tholomé, Primaëlle Vertenoil, Natacha Wallez,  
Michel Zumkir.

La bibliographie a été établie par Joseph Duhamel  
(joseph.duhamel@cfwb.be).

L'iconographie a bénéficié de l'aide des Archives et Musée  
de la Littérature (photothèque).

**RÉDACTION** carnet.instants@cfwb.be

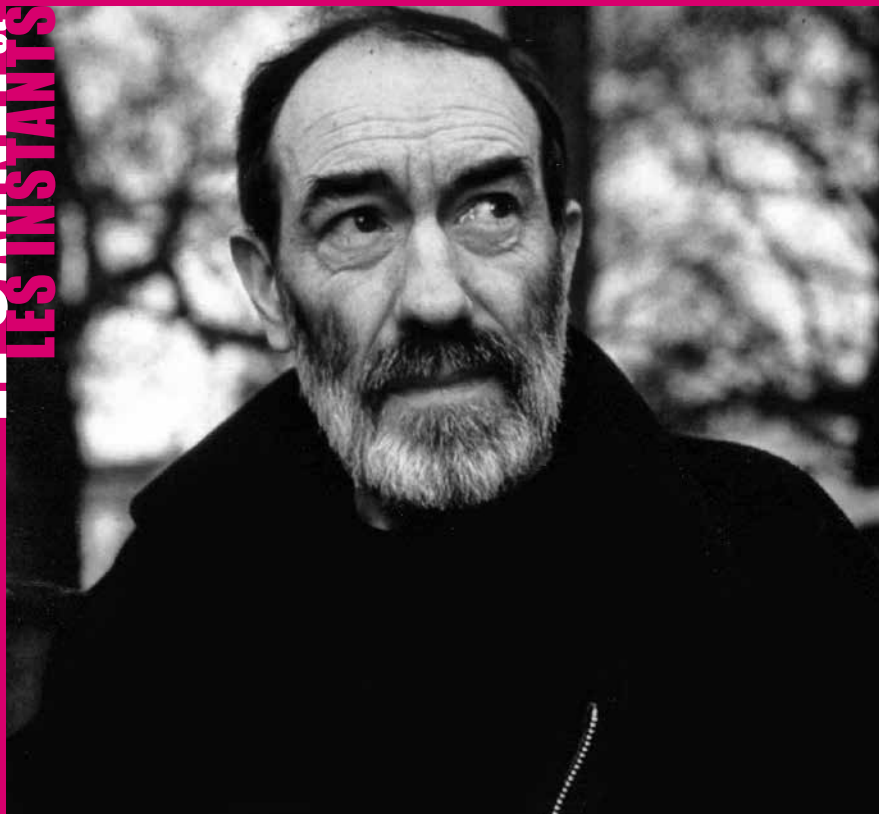
**SECRÉTARIAT** Michelle Dahmouche (michelle.dahmouche@cfwb.be)

**GRAPHISME** [nor] production (www.norproduction.eu)

N° vert de la Communauté française : 0800 20 000  
Le Carnet et les Instants, Promotion des Lettres  
Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles, bureau 1A023  
44, boulevard Léopold II, 1080 Bruxelles  
(Tél. : 02 413 23 21- Fax : 02 413 28 94  
secretariat.promolettres@cfwb.be)

Imprimé en Belgique par l'imprimerie Chauveheid

**LE CARNET** et  
**LES INSTANTS**



Jean-Claude Pirotte, 2004 – doc. AML, archives La Table Ronde



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

Fédération Wallonie-Bruxelles  
Direction Générale de la Culture